

LES SOEURS GRIMM

LE PROCÈS DU GRAND MÉCHANT LOUP



MICHAEL BUCKLEY

MICHAEL BUCKLEY

LES SŒURS GRIMM
LIVRE VI

**LE PROCÈS DU GRAND MÉCHANT
LOUP**

Traduit de l'américain par Véronique Minder



POCKET JEUNESSE

L'auteur

Michael Buckley a grandi dans l'Ohio et, après ses études, est parti à New York dans le but avoué de faire fortune. Il y a surtout trouvé du travail comme cuistot, serveur, ou chanteur dans un groupe punk... Après avoir participé pendant dix ans à la création de programmes télé pour enfants, Michael Buckley a enfin réalisé son rêve : écrire des livres. Il a commencé avec *Les Sœurs Grimm*, qui est vite devenu un best-seller aux États-Unis.

À mon ami Joe Deasy

Remerciements

Pour réécriture de ce livre, j'ai pillé l'œuvre de nombreux grands écrivains et folkloristes. Sans leur imagination prolifique, *Les Sœurs Grimm* n'auraient jamais vu le jour.

J'aimerais également remercier mon éditrice, Susan Van Metre, pour sa patience et son soutien ; Maggie Lehrman, pour sa lecture attentive et ses excellentes idées ; ma femme Alison Fargis, parce qu'elle m'aide et stimule ma créativité, et aussi parce qu'elle est le meilleur agent littéraire au monde ; Jason Wells, parce qu'il me rend célèbre et qu'il fait des efforts incessants pour que je le reste ; Joe Deasy, pour son amitié et son rire ; ma famille, mes amis et tout le monde chez Abrams, parce qu'ils me poussent à me surpasser.

Jamais Sabrina ne s'était sentie si téméraire. Pour la première fois depuis longtemps, elle n'avait plus peur des monstres, des traîtres et de tous les fous furieux qui peuplaient son univers. Elle ne redoutait pas davantage une éventuelle attaque surprise ou la trahison de prétendus amis. Plus incroyable encore, elle avait carrément envie de se battre ! Qu'un membre de la Main Rouge la chatouille d'un peu trop près et elle le pulvériserait ! Elle était invincible et assoiffée de sang. Une véritable machine à tuer !

Sabrina mourait d'envie d'expliquer à sa petite sœur ce qu'elle ressentait. Elle devait la convaincre que ce qui arrivait était génial. Hélas, elle avait du mal à trouver ses mots. Ses pensées étaient tout à coup confuses et très compliquées. En outre, les hurlements qui s'élevaient autour d'elle et les violentes bourrasques qui soufflaient dans la maisonnette ne favorisaient pas la concentration.

Elle tourna les yeux vers Daphné, qui subissait sa propre métamorphose. Un épais brouillard noir tournoyait autour d'elle et s'agglomérait à son corps et à son visage. Sabrina ne voyait que ses yeux : deux petits soleils d'où jaillissait une lumière qui perçait toute cette obscurité.

— Arrête ça immédiatement, Sabrina ! hurla Mamie Relda.

Pourquoi est-ce que Mamie me houspille ? s'interrogea Sabrina, déconcertée. Je ne fais rien de mal...

— Résiste ! Il le faut ! la supplia Daphné du sein de sa nuit épaisse. Je sais que tu es toujours là ! Ne le laisse surtout pas prendre possession de ton âme !

— Qu'est-ce que tu me racontes ? demanda Sabrina.

Comme personne ne lui répondait, elle comprit qu'elle avait posé la question dans sa tête.

Une voix haletante s'éleva du sol.

— Lutte, mon enfant...

Sabrina baissa les yeux. M. Canis gisait à ses pieds. Tout vieux, tout ridé et, surtout, prisonnier de deux énormes pattes griffues et velues qui oppressaient sa poitrine et l'empêchaient de respirer. Sabrina hurla. Vite, il fallait délivrer leur vieil ami

*de l'emprise du Loup ! Mais elle cessa soudain de crier : les
pattes qui étouffaient Canis n'étaient autres que les siennes !*



1

Cinq jours plus tôt



Sabrina Grimm se réveilla subitement avec le souvenir très vif du rêve étrange qu'elle venait de faire : elle marchait dans la rue lorsqu'elle s'apercevait qu'elle était toute nue ! Elle poussait un cri d'horreur et courait se cacher derrière un buisson en se disant : *mince, comment ai-je pu sortir en oubliant d'enfiler ma culotte et le reste ?* lorsque surgissait la dernière personne au monde qu'elle avait envie de voir dans une situation aussi humiliante : Puck. Désespérée, elle l'implorait d'aller lui chercher des vêtements. Puck prenait son envol et revenait en un clin d'œil avec un jean, un tee-shirt et des tennis qu'il déposait discrètement devant son buisson. Le plus surprenant, c'est qu'il repartait sans s'être permis la moindre remarque désagréable. Soulagée, Sabrina s'habillait et reprenait sa route, mais elle remarquait bientôt que les gens la montraient du doigt et la regardaient comme une bête curieuse. Baissant les yeux sur elle, elle s'apercevait qu'elle était de nouveau toute nue ! Et Puck revenait. Cette fois, il déclarait sentencieusement que des vêtements ne pouvaient masquer sa véritable personnalité. C'est là que Sabrina s'était réveillée,

honteuse et en colère. Même dans ses rêves, ou plutôt, dans ses cauchemars, Puck était l'empereur des enqueteurs !

Pelotonnée sous ses couvertures, elle goûta la fraîcheur de la nuit. Le vent passait par la fenêtre et jouait avec les maquettes d'avions suspendues au plafond. C'était son père qui les avait fabriquées quand il était enfant. Elle l'imagina les peignant, les assemblant et les collant avec application. Il était si perfectionniste...

Elle observa ensuite Daphné, sa cadette, qui dormait paisiblement à ses côtés, et consulta le réveil sur la table de nuit. Trois heures du matin. *L'heure idéale !* pensa-t-elle. Pas d'urgence, pas de drame imminent ou de mission impossible. L'occasion était trop belle pour la laisser passer : Sabrina se leva, s'approcha de l'ancien bureau de son père et ouvrit un tiroir où elle prit une petite trousse noire cachée tout au fond. Après, elle sortit sur la pointe des pieds, direction la salle de bains.

Elle y alluma la lumière et referma doucement la porte. Quel plaisir d'avoir la salle de bains rien que pour elle ! Car Sabrina et Daphné n'étaient pas les seules à vivre dans la grande maison séculaire : il y avait aussi Tonton Jaco, Mamie Relda et Puck. Et, bien sûr, Elvis, le fidèle danois, qui s'abreuvait parfois dans la cuvette des W-C. Comme il n'y avait qu'une seule salle de bains pour toute la famille, il fallait prendre son tour et souvent faire ses ablutions en compagnie.

Sabrina sortit les trésors de sa trousse : rouge à lèvres, eye-liner, ombre à paupières, mascara, blush et fond de teint, ainsi que plusieurs barrettes qu'elle avait achetées avec son argent de poche. Elle se mit au travail.

Pour commencer, elle se tartina copieusement de fond de teint, jusqu'à ressembler à un spectre. Elle se peinturlura tant et si bien de blush qu'elle eut ensuite l'air d'un spectre atteint de timidité chronique. Quant au mascara, il était si épais qu'il fit des paquets dégoûtants. Une fois qu'elle eut triplement surligné ses yeux avec son eye-liner, elle eut la tête d'un raton laveur de très mauvais poil. Pour finir, elle eut la main si lourde en appliquant son rouge à lèvres, un bel écarlate, qu'elle eut une bouche sanguinolente de vampire baveux.

Lorsque Sabrina eut terminé son œuvre, elle se regarda dans le miroir. Oooh non, elle ressemblait à un clown ! Elle était horrible et, pire que tout, désespérée. Elle en aurait pleuré ! Jamais elle ne réussirait à se maquiller comme une grande. Furieuse, elle se débarbouilla. Franchement, il y avait des jours où sa mère lui manquait...

Depuis quelque temps, Sabrina se souciait beaucoup de son apparence. Pourquoi ? Elle n'en savait rien, mais elle se doutait que cet intérêt subit avait plus ou moins un rapport avec ses douze ans et demi. Il n'y avait pas si longtemps, elle se fichait complètement de la tête qu'elle avait. Maintenant, elle passait des heures à tester les coiffures à la mode. Elle s'inquiétait de savoir si ses chaussures étaient assorties à ses tops. Bref, elle était obsédée par le regard des autres, et elle s'en voulait terriblement parce qu'elle avait toujours méprisé les bimbos avec leurs jupettes et leurs rubans dans les cheveux. De vraies idiotes ! Complètement superficielles. Hélas, elle avait l'impression de leur ressembler chaque jour davantage... Chaque fois qu'elle se mettait du gloss, elle s'imaginait une chaîne de neurones agonisant dans d'horribles convulsions à l'intérieur de son cerveau rapetissé.

Par chance, personne dans la famille n'avait remarqué qu'elle était devenue vaniteuse et coquette, surtout pas Puck. Si jamais il découvrait qu'elle se pomponnait, battait des cils et se mirait dans la glace de la salle de bains au beau milieu de la nuit, il se moquerait d'elle pendant au moins mille ans !

Sabrina allait éteindre la lumière et retourner se coucher lorsqu'elle entendit un impressionnant glouglou dans la cuvette des W-C. Le couvercle étant baissé, impossible de voir ce qui y glougloutait ; cependant, elle avait déjà sa petite idée sur la question. Avant que Puck ne vienne s'installer chez Mamie Relda, il avait vécu une dizaine d'années dans la forêt, et le confort moderne le fascinait. Surtout les sanitaires. Il tirait la chasse d'eau pendant des heures, regardait l'eau gargouiller au fond de la cuvette, tourbillonner et disparaître par aspiration. Pendant plusieurs mois, il avait même été convaincu que les W-C étaient magiques, jusqu'à ce que Tonton Jaco lui en explique le fonctionnement avec des termes aussi prosaïques que

« gravité », « eaux usées », « piston hydraulique » et « raccordement au tout-à-l'égout ». Contre toute attente, cet enseignement n'avait fait qu'accroître la curiosité de Puck, qui s'était lancé dans des expérimentations pseudo-scientifiques pour étudier et évaluer la capacité d'évacuation des W-C. Pour commencer, il y avait jeté de petits objets, puis de plus gros : billes, montres, poignées de porte, pelotes de laine, et même des boules de crème glacée aux noix de pécan caramélisées. Mamie Relda avait mis fin à ses travaux pratiques le jour où elle l'avait surpris à fourrer dans la cuvette un castor qu'il avait capturé dans la rivière. Depuis, les W-C régurgitaient ses « expériences ». La semaine précédente, par exemple, Sabrina y avait retrouvé l'une de ses moufles. Et maintenant, il semblait qu'un autre objet encore non identifié refaisait surface. Elle souleva le couvercle, en espérant repêcher la télécommande de la télévision qui avait mystérieusement disparu quelques mois plus tôt.

Hélas, ce n'était pas la zapette, mais une telle vision d'horreur qu'elle fut certaine de cauchemarder jusqu'à la fin de sa vie et d'avoir une peur panique de tous les W-C du monde !

Parce que, franchement, un petit homme dans une cuvette de toilettes, ça surprend !

— Oh-oh-oh, qui va là ! couina le gugusse.

Il ne devait pas mesurer plus de trente centimètres. Il portait une jaquette verdâtre ornée de gros boutons de cuivre, un chapeau melon et des souliers vernis avec une boucle d'argent. La pointe de sa longue barbe rouge baignait dans l'eau de la cuvette.



Sabrina hurla et rabattit violemment le couvercle sur la tête de la créature, qui cria de colère et l'insulta. Mais la fillette détalait déjà en appelant sa grand-mère à cor et à cri.

Mamie Relda surgit aussitôt de sa chambre, vêtue de sa sage chemise de nuit et coiffée de son bonnet à volants : la parfaite mamie gâteau – enfin, si on oubliait la hache bien affûtée qu'elle brandissait sauvagement.

— *Liebling* ! s'écria Mamie avec son léger accent allemand.

Liebling, ça signifie « chérie » en allemand.

— Que se passe-t-il ?

— Il y a un bonhomme dans la cuvette des W-C !

— Un quoi ?

Sabrina n'eut pas le temps de répondre, car Tonton Jaco déboulait à son tour dans le couloir. Malgré l'heure tardive, il

était habillé de pied en cap : jean, bottes de cuir et long manteau avec une centaine de poches. Il semblait épuisé et avait une barbe de plusieurs jours.

— C'est quoi, ce tohu-bohu ?

— Sabrina prétend qu'il y a quelque chose dans les toilettes.

— Ce n'est pas moi. Je vous jure que j'ai tiré la chasse d'eau ! s'exclama Tonton Jaco en levant les mains.

— Je ne parle pas de ça ! J'ai vu un bonhomme ! cria Sabrina. Il m'a même parlé !

— Maman, tu devrais cesser de cuisiner épicé, le soir, coupa Jacob, ça donne des cauchemars aux petites.

— Ce n'était pas un cauchemar ! s'emporta Sabrina.

Daphné sortit à son tour de leur chambre, traînant sa couverture derrière elle. Mal réveillée, elle se frotta les yeux d'une main et les regarda d'un air maussade.

— On ne peut pas dormir tranquille dans cette maison !

— Sabrina a fait un terrible cauchemar, expliqua Mamie Relda.

— Mais non, enfin !

— Elle affirme qu'elle a vu quelque chose dans les toilettes.

— Ce n'est pas moi ! Je vous jure que j'ai tiré la chasse d'eau ! répliqua vivement Daphné.

— Puisque c'est comme ça, je vais vous montrer ! décida Sabrina.

Elle prit sa grand-mère par la main, la conduisit dans la salle de bains et lui montra les W-C.

— Là !

Mamie posa sa hache et lui sourit tendrement.

— Voyons, Sabrinette, n'es-tu pas un peu trop âgée pour avoir peur du croquemitaine ? !

Là-dessus, la vieille dame souleva le couvercle et découvrit un petit homme furieux qui frottait une grosse bosse au sommet de sa tête.

— C'est quoi, votre problème ? grommela-t-il.

Mamie, sidérée, rabattit le couvercle, exactement comme Sabrina quelques instants auparavant. Daphné et Jacob poussèrent un cri de terreur en battant en retraite au fond de la salle de bains.

— Alors, vous me croyez, maintenant ? triompha Sabrina.

— Oh là là ! s'écria Mamie. Plus jamais je ne mettrai ta parole en doute !

— Qu'allons-nous faire ? demanda Tonton Jaco.

— Elvis ! appela Mamie.

Une énorme boule de fourrure marron grimpa l'escalier avec fracas, faisant tomber au passage les tableaux suspendus au mur, s'élança dans la salle de bains et, après un dérapage incontrôlé, s'arrêta brusquement : c'était Elvis, le grand danois qui pesait près de cent kilos. Il aboya devant les W-C.

— Elvis, mon gentil toutou, bouffe-le ! lui ordonna Daphné.

— Tu ferais mieux de te rendre, mon gars ! cria Tonton Jaco aux W-C. Notre chien crève la faim.

Au même instant, Puck, ébouriffé et vêtu d'un pyjama avec des imprimés de nuages rigolos, sortit de sa chambre. Il se gratta une aisselle, et rota haut et fort.

— C'est quoi, ce bazar ?

— Il y a quelque chose d'horrible dans la cuvette des W-C ! le renseigna Daphné.

— Ouais... Je crois bien que j'ai oublié de tirer la chasse...

— Pas ça. Un petit homme ! expliqua Mamie.

— Ah ! C'est Seamus.

— Qui est Seamus ? demanda Sabrina.

— Il fait partie de notre nouveau service de sécurité. Maintenant que M. Canis est en prison, la maison a besoin d'une surveillance constante. Comme je suis trop occupé pour gérer ce problème, j'ai recruté des vigiles.

— Que fait-il dans les W-C ? interrogea Tonton Jaco.

— Il les garde, pardi !

— Pourquoi ? enchaîna Mamie Relda.

— Entrer dans la maison par là, c'est l'enfance de l'art ! expliqua Puck. On peut s'introduire dans les canalisations, avaler au passage l'une de vos...

— Ça va, nous avons compris, coupa Mamie Relda. Mais que va-t-il se passer lorsque nous aurons besoin d'utiliser le petit coin ?

— Seamus prend des pauses déjeuner tous les jours à midi.

— C'est ridicule ! intervint Sabrina. Nous n'avons pas besoin de gardes du corps, et encore moins d'un tordu là-dedans !

Mécontent, Puck fronça les sourcils.

— Tu devrais surveiller tes paroles, Sabrina ! Seamus est un leprechaun ! Un gnome originaire d'Irlande, où il est très respecté.

Là-dessus, le dénommé Seamus souleva le couvercle des sanitaires. Il avait deux grosses bosses sur la tête, et il fulminait.

— Je n'ai pas été embauché pour subir de telles violences ! Je démissionne, Puck !

— Impossible ! Qui va te remplacer ?

— Trouve-toi un elfe. Moi, ça m'est bien égal ! cria le leprechaun, fou de rage.

Il sauta à terre et passa entre les jambes de Tonton Jaco pour sortir, laissant sur son passage de grandes flaques.

Puck fusilla Sabrina du regard.

— Seamus a démissionné, voilà, tu es contente ? Imagines-tu combien c'est difficile de trouver un vigile qui accepte de monter la garde dans des W-C jour et nuit ?

— Il y a combien de leprechauns dans la maison ? demanda Daphné en soulevant prudemment le rideau de douche.

— Un seul.

— Ah, tant mieux ! s'écria Sabrina, soulagée.

— Mais il y a une douzaine de trolls, quelques gobelins, des elfes et des brounies, et aussi un chupacabra qui surveille les endroits les plus sensibles.

— Quoi ! Il y a tous ces zigotos chez nous ! s'exclama Sabrina.

— Zigoto toi-même ! Tu ne sais pas de qui tu parles ! Ignare, ignorante, ignorantine !

Sabrina serra les poings.

— Continue de m'insulter et je te ferme ton sale clapet !

— Vas-y donc ! riposta Puck. Au fait, à propos de clapet, qu'est-ce que tu as sur la bouche ?

Sabrina s'essuya les lèvres du revers du bras, ce qui laissa une marque sur sa manche. Flûte, elle s'était mal débarbouillée.

— C'est rien, marmonna-t-elle en rougissant.

— Puck, nous te sommes reconnaissants de te soucier de notre sécurité, intervint Mamie. M. Canis serait soulagé de

savoir que tu prends ta mission autant à cœur. Personnellement, je suis contente d'avoir des vigiles autour de la maison, mais je pense qu'il n'est peut-être pas indispensable d'en placer dans la salle de bains.

— Comme vous voulez, mais si jamais un dragon remonte les canalisations et vous bouffe le popotin, vous ne viendrez pas vous plaindre ! lâcha Puck, furieux, tandis qu'il repartait dans sa chambre.

Daphné regarda dans la cuvette.

— Un dragon pourrait tenir là-dedans ?

Mamie Relda rassura la petite fille, puis, d'une caresse, félicita Elvis de sa bravoure. Enfin, elle invita tout le monde à retourner se coucher.

— Demain, nous irons rendre visite à M. Canis. Nous devons donc avoir l'œil frais et le sourire aux lèvres ! leur rappela-t-elle.

Mouais, encore un voyage pour des prunes..., songea Sabrina.

Mamie sortit, suivie par Elvis. Sabrina et Daphné restèrent seules avec leur oncle.

— Tu ne t'es pas couché de la nuit ? lui demanda Daphné.

Jacob frotta ses yeux rougis par la fatigue.

— Vous voulez savoir où *elle* est ?

— Oh oui ! répondit Sabrina.

Les fillettes le suivirent dans une chambre modestement meublée d'un miroir en pied adossé au mur et d'un grand lit. Là dormaient Henri et Véronique Grimm, les parents de Sabrina et Daphné : ils avaient été ensorcelés et plongés dans un sommeil sans fin. Mamie Relda, Tonton Jaco, Sabrina et Daphné avaient tout essayé pour rompre le charme. En vain. Henri et Véronique étaient le Beau et la Belle au bois dormant du XXI^e siècle... Récemment, toutefois, les Grimm avaient retrouvé espoir : une ex-petite amie d'Henri avait peut-être le pouvoir de les réveiller. Jacob suivait sa trace grâce au bien le plus précieux que possédaient les Grimm : le miroir magique.

En réalité, le mot « miroir » décrivait mal Miroir. Comme chacun sait, les miroirs réfléchissent la lumière, les personnes et les objets, mais celui-là reflétait tout autre chose, ou plutôt,

« tout autre part ». Ainsi, lorsque Sabrina regarda dedans, elle ne vit pas son reflet, mais une jolie jeune femme dans un pays loin, très loin du sien. Dans son visage rond brillaient deux prunelles vertes, et son mignon petit nez était constellé de taches de rousseur. Sa chevelure était si blonde qu'elle rappelait l'éclat de l'or en plein soleil. L'inconnue portait une robe blanche vaporeuse et se promenait à dos de chameau avec des touristes qui photographiaient des pyramides à tour de bras.

— Boucle d'or..., murmura Sabrina.

— On dirait qu'il fait drôlement chaud, là où elle se trouve, commenta Daphné.

— Elle est quelque part en Égypte. Mais où exactement ? C'est difficile à dire... Il y a des pyramides partout, dans ce coin-là, déclara Tonton Jaco.

Il frappa tout à coup sur le cadre de Miroir.

— Si ce truc avait le son, en plus de l'image, ajouta-t-il, j'entendrais le commentaire du guide !

— La semaine dernière, elle était dans le parc du Serengeti, en Tanzanie, et la semaine d'avant, en Afrique du Sud. Pourquoi elle a la bougeotte ? s'étonna Daphné.

— Qui sait ? soupira Sabrina. Quelques jours par ici, quelques jours par là... Moi, je me demande comment nous allons la joindre. Il faut qu'elle revienne à Port-Ferries ! Il faut qu'elle réveille Papa et Maman ! acheva-t-elle avec feu.

Daphné et Tonton Jaco parurent surpris par le ton de sa voix. Enfin quoi ! songea Sabrina. Elle avait bien le droit d'être en colère ! Jusque-là, tous leurs efforts pour rompre le charme de sommeil avaient échoué, et maintenant qu'ils savaient que Boucle d'or était leur antidote, c'était presque pire : ils étaient condamnés à la regarder faire le tour du monde en long, en large et en travers sans pouvoir intervenir !

— Patience, Bibi, la réconforta Tonton Jaco. Nous trouverons bien un moyen de la contacter.

Soudain, l'image de Boucle d'or en Égypte disparut et fut remplacée par une tête bulbeuse avec de grosses lèvres et un regard noir comme de l'encre de seiche.

— Salut, Miroir ! lança Sabrina.

— Salut, les titounettes. Vous pourriez virer votre oncle, s'il vous plaît ? Il n'a pas quitté cette pièce depuis près de deux semaines. Il faut qu'il s'alimente, et surtout, qu'il prenne une douche.

— Miroir a raison ! renchérit Daphné. Je ne veux pas te vexer, Tonton, mais tu sens le fauve.

Tonton Jaco haussa les épaules et capitula.

— D'accord, je reprendrai mon poste dans la matinée.

— Après une douche, seulement, lui rappela Miroir.

— Bon, les filles, au lit maintenant ! reprit Tonton Jaco. Une grande journée vous attend, demain !

— Dis plutôt un énième *sitting* devant la prison, en espérant que le shérif nous laissera voir M. Canis, marmonna Sabrina. Quelle perte de temps ! Nottingham ne nous permettra jamais d'entrer. On ferait mieux de se concentrer sur Boucle d'or !

— Vous ne verrez peut-être pas Canis, mais Canis sera content que vous ayez fait l'effort de vous déplacer, Sabrina. Et puis, qui sait si le shérif ne vous laissera pas voir notre ami ?

— Il faudrait qu'il ait un cœur, pour cela, grommela Sabrina.

— Et toi, Tonton ? Tu viendras avec nous, demain ? demanda Daphné.

— Pas cette fois, pucette jolie. J'ai quelque chose de prévu avec Aurore Églantine.

— Genre, vous tenir les mains et vous faire plein de mamours ? insinua Daphné.

— Tout dépendra de mes talents de séducteur..., déclara Tonton Jaco avec un sourire d'amoureux.

Pour Sabrina, petit déjeuner rimait avec corvée, parce que les talents culinaires de Mamie Relda laissaient à désirer. Sa spécialité, c'était la cuisine à base de racines et de tubercules, de fleurs et de graines, de lait de licorne et de thylacine, et enfin, d'écorces, de brous et de bogues, le tout touillé dans des sauces glougloutantes, bouillonnantes et indigestes. Mais, ce matin-là, ce fut la vue d'une affreuse créature à groin de cochon assise au beau milieu de la table qui lui coupa l'appétit à la guillotine. La chose avait de petits yeux rouges méchants, le visage boursoufflé de cloques et une longue queue bleue fourchue en constant

mouvement pour chasser les mouches qui voletaient autour de sa tête ronde comme une pastèque.

— J'imagine que vous faites partie de l'équipe de sécurité ? l'interrogea Sabrina.

La créature acquiesça en se rengorgeant.

— Je suis garde du corps renifleur de poison. Mon job, c'est de renifler tout ce que vous gobez et qui pourrait vous tuer. À votre service, mon petit mademoison.

— Ce que je... gobe ?

— Ce que vous portez à votre margoulette, votre boîte à camembert, votre bec, expliqua la créature en essuyant son groin sur son bras velu. Je dois renifler la moindre de vos bouchées. Ordre de Puck.

— De mieux en mieux, lâcha Sabrina, sarcastique.

À cet instant, Mamie entra avec une poêle grésillante à la main. Elle servit une espèce de tortilla rose fluo à Sabrina.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la fillette.

Elle donna de grands coups de fourchette dans la tortilla, certaine qu'elle était vivante et qu'elle n'allait pas tarder à lui demander grâce.

— Jambon de Prague farci à la crème fouettée au raifort ! *Prazskd sunka* ! C'est le plat favori des Tchèques ! s'exclama Mamie en repartant dans sa cuisine.

Sabrina sentit son petit déjeuner, puis regarda le garde du corps renifleur.

— Je te file tout mon argent de poche si tu dis à ma grand-mère que sa spécialité est empoisonnée.

Il secoua la tête.

— Je ne suis point à vendre.

Mamie revint dans le salon avec un pichet rempli d'une boisson rouge dont elle versa un verre à Sabrina.

— Ta sœur nous prépare une surprise ! dit-elle, lui montrant la place toujours vide de Daphné. Elle m'a dit qu'elle commençait aujourd'hui une nouvelle vie.

— Ah bon ! Elle va manger avec une fourchette ?

— Ne la taquine pas. Elle s'est mis en tête qu'elle devait se comporter en grande fille. Alors fais-lui plaisir et traite-la en tant que telle.

Sabrina haussa un sourcil.

— Tu plaisantes, j'espère ?

Au même instant, Daphné entra dans la salle à manger. À sa vue, Sabrina faillit tomber de sa chaise. Contrairement à son habitude, Daphné ne portait pas de tee-shirt avec des petits cœurs, des fleurs ou des Bisounours, sa salopette en jean et des socquettes mal assorties, mais la ravissante robe bleue que Mamie Relda lui avait achetée, à elle, Sabrina, pour les grandes occasions. De plus, Daphné avait renoncé à ses couettes asymétriques pour copier sa coiffure ! Enfin, elle s'était tartiné les lèvres de gloss.

Elle s'assit à table, déplia sa serviette sur ses genoux, puis sourit poliment à sa grand-mère et à sa sœur.

— J'espère que vous avez bien dormi.

Prenant conscience qu'elle fixait Daphné, bouche bée, Sabrina se ressaisit.

— C'est une blague ?

Daphné fronça les sourcils, exactement comme Mamie Relda.

— À ton avis, Sabrina ?

Là-dessus, Daphné regarda sa grand-mère et leva les yeux au ciel. Comment Sabrina osait-elle ?

— Il paraît que nous avons quelques rendez-vous ce matin, chère Grand-Maman ?

Mamie se pinçait les lèvres pour ne pas rire.

— En effet. J'aimerais que vous avaliez vite votre petit déjeuner, parce que nous devons aller en ville.

— Qui va nous y emmener ? demanda Daphné. Tonton Jaco passe la journée avec Aurore Églantine.

— Et il n'est pas question que tu conduises ! Tu es un vrai danger public ! dit Sabrina à sa grand-mère. Et si tu penses que nous allons de nouveau emprunter le taxi de M. Rip Van Winkle, tu te trompes !

Elle frissonna au souvenir de l'épouvantable trajet avec le chauffeur de taxi narcoleptique¹.

— Cette fois, nous irons en tapis volant ! déclara Mamie.

¹ Voir livre III, *Le Petit Chaperon louche*.

— Super ! Prem's pour la place de devant ! s'écria Daphné.
Elle se ressaisit aussitôt.

— Ce sera un petit voyage tout à fait plaisant.

Cette fois, ce fut Sabrina qui leva les yeux au ciel.

Leur petit déjeuner terminé, Sabrina, Daphné, Mamie Relda et le garde du corps renifleur (qui avait insisté pour les accompagner, soi-disant pour leur sécurité) s'envolèrent sur le tapis volant d'Aladin. Ce tapis faisait partie des nombreux objets magiques que possédait la famille Grimm. La première fois que Sabrina s'était déplacée dessus, elle avait failli mourir de peur, mais, depuis, Mamie avait appris à le diriger, et le voyage se déroula donc sans incident.

En vol, Sabrina contempla Port-Ferries. Que de changements étaient survenus, ces derniers temps... Les beaux quartiers prospères étaient déserts, de nombreuses maisons avaient été détruites par de féroces pelleteuses. À leur place s'élevaient d'abracadabrants châteaux entourés de douves infestées d'alligators, ou des maisons de sucre et de pain d'épice. La ferme du père Lustucru, où Sabrina et Daphné avaient élucidé leur première enquête de détectives de contes de fées, avait été rasée et reconvertie en un gigantesque échiquier, qui rappelait celui d'Alice dans le récit de Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*.

Ces aménagements rappelaient à Sabrina que tous les humains, sauf elle et sa famille, avaient quitté Port-Ferries...

La vie de Sabrina Grimm n'avait pas toujours été aussi insolite. Avant d'entrer dans le monde merveilleux des miroirs magiques, des leprechauns reconvertis en gardiens de cuvettes de W-C ou des tapis volants, les sœurs Grimm menaient une vie tranquille et très normale à New York. Mais, du jour au lendemain, leurs parents avaient disparu, et les fillettes devenues orphelines avaient été transbahutées d'une famille à une autre. Elles avaient finalement atterri chez leur grand-mère, qui habitait Port-Ferries. Sabrina se souvenait encore de leur arrivée en train dans cette petite ville de province, traversée par une paisible rivière. Elle avait eu alors l'impression que c'était l'endroit le plus ennuyeux du monde, mais elle avait vite changé d'avis en découvrant son troublant secret : Port-Ferries avait été

fondé par leur arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, Wilhelm Grimm, l'un des deux frères Grimm, et moult personnages de contes de fées, qui se faisaient appeler Findétemps, y vivaient.

Sabrina savait que les enfants de son âge rêvaient de croiser Blanche-Neige chez l'épicier ou de contempler la Petite Sirène dans la rivière... En ce qui la concernait, ce n'était pas un rêve devenu réalité, mais un cauchemar bien réel. En effet, la plupart des Findétemps méprisaient ouvertement la famille Grimm. Cette aversion datait du temps de Wilhelm Grimm.

Avec l'aide de Baba Yaga, une horrible sorcière, leur ancêtre avait fait ériger une barrière magique autour de Port-Ferries pour empêcher des Findétemps rebelles d'attaquer les localités voisines. Cette prison invisible retenait pour toujours à Port-Ferries les bons et les mauvais Findétemps. Ils étaient furieux de leur sort. Le charme serait rompu si les Grimm mouraient ou abandonnaient Port-Ferries, mais les descendants de Wilhelm Grimm restaient : ils avaient bien trop à faire avec des crimes plutôt folklo à résoudre et avec la galerie de monstres, de psychopathes et de sorcières malintentionnées qui sévissait à Port-Ferries.

Ces derniers temps, la haine des Findétemps envers les Grimm avait atteint son point culminant, en grande partie entretenue par le nouveau maire de la ville, la Reine de Cœur. La Reine Maire et son compère, le shérif Nottingham, avaient signifié aux humains qu'ils étaient indésirables à Port-Ferries. Ils avaient tellement augmenté leurs impôts locaux que la plupart des habitants n'avaient pas pu les payer et avaient été obligés d'abandonner leur maison et de quitter la ville.

Par chance, Mamie Relda avait réussi à rassembler la somme exigée pour s'acquitter de l'exorbitant impôt. Aussitôt la Reine de Cœur et le shérif Nottingham avaient trouvé un autre moyen de se débarrasser des Grimm : ils avaient arrêté et emprisonné le protecteur de la famille, M. Canis, qui n'était autre que le Grand Méchant Loup. En ce jour de sinistre mémoire, les Grimm avaient aussi découvert que l'odieux shérif, la Reine de Cœur et de nombreux Findétemps qu'ils avaient toujours

considérés comme leurs amis appartenaient à la Main Rouge². Cette organisation criminelle ambitionnait de dominer le monde, pas moins, et donnait du fil à retordre à la famille Grimm. Dirigée par le mystérieux Maître, elle avait non seulement commis plusieurs crimes déroutants, mais elle s'était aussi rendue responsable de l'enlèvement et de l'ensorcellement des parents de Daphné et Sabrina. Anticiper et déjouer ses manœuvres était une activité qui occupait les Grimm et M. Canis à plein temps. Mais, sans Canis, la mission des Grimm était gravement compromise, aussi devaient-ils trouver un moyen de libérer leur vieil ami et protecteur.

— Voici la grand-rue ! s'exclama Daphné.

Quelques secondes plus tard, le tapis volant se posait en douceur devant un bâtiment administratif du centre-ville. Une fois que les Grimm et le garde du corps renifleur en furent descendus, le tapis s'enroula et Daphné le plaça sur son épaule.

— Attendez ! ordonna le garde renifleur. Il faut que je vérifie si les environs sont sûrs. Ne bougez pas, on ne sait jamais ! Il y a peut-être des tireurs dans les arbres.

— Je suis certaine que non ! riposta Mamie.

Mais il s'était déjà carapaté.

Sabrina, Daphné et Mamie Relda descendirent la grand-rue désormais trop paisible. Les voitures avaient disparu et l'unique feu de circulation avait été incendié. Port-Ferries n'avait jamais été une ville commerçante et dynamique, cependant elle bourdonnait d'activité. Maintenant, presque tous les magasins étaient à l'abandon. « Liquidation pour cause de fermeture », « Fermeture après cent cinquante ans de bons et loyaux services », lisait-on sur les vitrines. Les rares boutiques encore ouvertes affichaient une main rouge sanglante, la signature de la Main Rouge. Il y en avait même une sur la devanture du restaurant *Au Bon Roi Dagobert*.

— Passé lui aussi à l'ennemi..., conclut Sabrina.

— On n'aura bientôt plus aucun restaurant pour nous ! se lamenta Daphné.

² Voir livre V, *Cendrillon, le retour*.

D'ordinaire, l'impressionnant appétit de Daphné faisait sourire Sabrina, mais cette fois la situation ne s'y prêtait pas : Port-Ferries avait fermé ses portes à tous les humains et aux Findétemps qui n'avaient pas encore rallié les rangs de la Main Rouge.

Les Grimm arrivèrent enfin devant un joli petit hôtel particulier. Au pied de sa façade entièrement vitrée et soutenue par une ossature métallique s'étendait une pelouse soignée.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? interrogea Sabrina. On ne va pas à la prison, aujourd'hui ?

— Non, parce que c'est une perte de temps, expliqua Mamie Relda. Le shérif Nottingham refuse de coopérer. Résultat : nous n'avons pas vu M. Canis depuis un mois. Comme je doute que la situation évolue, j'ai décidé de demander de l'aide.

— Tu as entendu, Daphné, nous allons rencontrer un Findétemps ! s'exclama Sabrina, certaine de la réaction de sa sœur.

Daphné adorait rencontrer des personnages de contes de fées et à chaque nouvelle occasion montrait une joie exubérante.

— Mais maintenant que tu es une grande fille, ça ne te fait peut-être ni chaud ni froid...

— Ni froid ni chaud ! affirma Daphné d'un ton solennel.

Lorsque leur garde du corps revint et les informa qu'il n'avait repéré aucun tireur embusqué, le petit groupe entra dans le bel hôtel particulier, monta au troisième étage et frappa à une porte sur laquelle on lisait : « Groupe Sherwood – Avocats et compagnie ». *Sherwood ?* se répéta Sabrina, fouillant en vain dans sa mémoire.

Mamie Relda ouvrit et fit entrer ses petites-filles dans une grande salle occupée par des hommes d'affaires en costume trois pièces. Contre toute attente, ils ne s'égosillaient pas dans leur portable, mais jouaient au bras de fer, buvaient dans d'immenses chopes en céramique remplies de bière et beuglaient des chansons à boire et autres refrains paillards qu'ils enchaînaient les uns après les autres.

— Hum-hum, bonjour la compagnie ! lança Mamie Relda.

Les joyeux drilles continuèrent de chanter et de rire à gorge déployée. Ils semblaient bien s'amuser et regardaient à peine les

deux bretteurs qui, debout sur un bureau, croisaient le fer. Le plus étrange, c'est que ces deux hommes riaient et se complimentaient chaque fois que l'un ou l'autre faisait mouche.

— Je dois vous tirer de ce mauvais pas ! piailla le garde du corps renifleur. Ce sont des barbares !

— Ça ira, assura Mamie. Il paraît que c'est leur comportement habituel. Nous ne risquons rien.

Au même instant, une fougère en pot les frôla et s'écrasa contre le mur. Des vivats s'élevèrent, qui s'interrompirent net lorsque les joyeux lurons remarquèrent qu'ils avaient failli blesser des visiteurs.

— *Gentlemen !* Nous avons des clients ! s'exclama un colosse à la barbe noire ébouriffée.

Il devait mesurer un bon mètre quatre-vingt-dix, et il avait un torse large comme un pare-brise de camion et des mains comme des battoirs. Ses petits yeux auraient paru menaçants sans le large sourire qui les faisait pétiller de gaieté.

— Bienvenue dans le groupe Sherwood !

— Bienvenue ! hurlèrent les autres en levant leur pinte de bière.

— J'ai rendez-vous avec Robin des Bois ! cria Mamie Relda par-dessus le chahut.

— Robin des Bois ! s'écrièrent ses petites-filles.

Sabrina regarda sa sœur, s'attendant à ce qu'elle enfourne sa paume et la morde au sang, comme à son habitude lorsqu'elle ne se tenait plus de joie. Daphné remarqua son air narquois et se tint coite.

— Robin des Bois, ma foi, comme c'est banal..., ironisa Sabrina.

Daphné acquiesça, mais Sabrina voyait bien qu'elle faisait de gros efforts pour maîtriser son enthousiasme.

L'un des deux bretteurs sauta du bureau, rangea son épée dans son fourreau et se précipita pour baiser la main de Mamie Relda. C'était un bel homme de haute taille, vêtu d'un costume vert forêt à fines rayures et portant une barbichette et une jolie petite moustache rousses. Ses cheveux ondulés retombaient sur ses épaules. Il souriait largement et ses épais sourcils lui donnaient un air espiègle adorable. *Il ressemble aux héros sur*

les couvertures des romans sentimentaux..., songea Sabrina, rêveuse et subjuguée.

— Bienvenue ! Je suis Robin des Bois. Et ces misérables que vous voyez là, ce sont mes hommes. Nous sommes le groupe Sherwood ! Nous dépouillons les riches et distribuons leur fortune aux pauvres depuis 1987 !



2

Un avocat pour le grand méchant loup



Robin des Bois et son robuste compère firent entrer les Grimm dans un bureau dont les larges baies surplombaient la rivière Hudson. La vue était incroyablement belle. Le soleil se levait derrière les montagnes et les doigts agiles de ses rayons mouchetaient les vaguelettes d'or et d'argent. Un voilier se balançait sur la rivière, survolé par des mouettes affamées.

Le bureau de Robin des Bois était décoré avec un goût très sûr. Des diplômes ornaient les murs et les rayonnages étaient remplis de gros livres de droit. Les seuls éléments incongrus étaient un arc accroché au-dessus de la porte et un carquois en peau de daim avec des flèches, rangé dans un coin.

— Asseyez-vous, je vous en prie, chère dame Grimm ! dit Robin des Bois en invitant ses visiteurs à s'installer dans les fauteuils en cuir en face de son bureau en chêne.

Le garde renifleur vérifia les moindres recoins, allant jusqu'à fourrer son groin dans une plante verte et sous le canapé en cuir. Puis, satisfait, il se posta devant la porte et croisa les bras.

— Je suis désolé pour l'accueil de choc que vous venez de recevoir, commença Robin des Bois. Les hommes de la forêt restent des sauvages, même dans la jungle urbaine... Permettez-moi de vous présenter mon associé, Petit Jean.

— Ravi de faire votre connaissance ! beugla le dénommé Petit Jean.

Sabrina lui tendit la main, mais il lui donna une grande bourrade dans le dos, ce qui équivalait sans doute à un bonjour amical. La fillette faillit en dégringoler de son fauteuil.

— Cher monsieur des Bois, je vous présente mes petites-filles, Sabrina et Daphné.

— Appelez-moi donc Robin, dame Grimm ! coupa-t-il en baisant galamment la main des fillettes.

Sabrina se pâmait. Robin était gentil, et tellement beau... Elle avait les mains moites, et son cœur battait la chamade. Elle le dévorait des yeux sans pouvoir s'en empêcher..., constata-t-elle, consternée.

— J'ai déjà entendu parler des célèbres sœurs Grimm !

Robin tapota la tête de Sabrina comme si elle était un chiot.

Puis il passa aux affaires sérieuses.

— Que puis-je pour vous, ma bonne dame Grimm ?

— J'ai besoin d'un avocat, Robin.

— Vous êtes à la bonne adresse ! Mon équipe et moi sommes les meilleurs avocats sur la place de Port-Ferries, bien que nous ayons eu nos diplômes par Internet... J'espère que cela ne vous pose pas de problème ? En vérité, il n'y a pas de fac de droit, d'université ou de lycée, ici...

Robin prit place derrière son bureau et posa ses pieds dessus, révélant non pas des mocassins comme s'y attendait Sabrina, mais des bottes d'archer en cuir souple.

— Racontez-moi tout ! Avez-vous été blessées, ou harcelées, sur votre lieu de travail ? Avez-vous été victimes de mauvais traitements ? Ou alors, avez-vous acheté des jouets fabriqués avec de la peinture au plomb ?

— En fait, j'ai un ami qui a été arrêté..., expliqua Mamie Relda.

Robin et Petit Jean échangèrent un regard inquiet.

— Ah, le Loup..., lâcha Robin, mal à l'aise, en se redressant.

— Nous préférons l'appeler M. Canis, reprit Mamie. M. Canis est détenu sans charge officielle par le shérif depuis un mois. De plus, Nottingham n'autorise pas les visites.

— C'est bien malheureux, ma bonne dame Grimm, mais je ne sais pas si nous pouvons vous aider. Nous ne sommes pas spécialisés dans les affaires de meurtre, intervint le colosse.

— Petit Jean dit vrai, précisa Robin. Nous traquons et poursuivons les entreprises polluantes qui rejettent des produits chimiques dans les rivières ou fabriquent des produits qui ne respectent pas les normes en vigueur. Nous aidons les gens à obtenir un logis après expulsion. Mais nous n'avons jamais plaidé aux assises.

— N'empêche, vous avez de l'expérience ! insista Mamie Relda. Et puis, les deux seuls avocats en droit criminel de Port-Ferries étaient des humains, et la Reine Maire les a bannis.

Robin des Bois se leva et alla se poster à la fenêtre. Petit Jean s'approcha de lui, et les deux hommes s'entretenaient à voix basse pendant quelques minutes. Ils ne semblaient pas d'accord, mais ils finirent par hocher la tête et se serrer la main. Quand ils eurent terminé de conférer, ils se tournèrent vers les trois Grimm.

— Ce sera difficile de raisonner Nottingham, commença Robin. Il me déteste autant qu'il déteste votre famille...

— Si vous nous engagez pour défendre Canis, vos problèmes ne feront qu'empirer..., renchérit Petit Jean.

Sabrina leva les yeux sur sa grand-mère, qui perdait peu à peu espoir.

— De plus, la Reine Maire fermera mon cabinet en moins de deux ! ajouta Robin des Bois.

Mamie Relda se leva en poussant un soupir de défaite, imitée par Sabrina et Daphné.

— Je comprends... Bien, nous n'allons pas abuser de votre temps plus longtemps...

Robin bondit devant elles.

— Attendez ! Je n'ai pas dit que je refusais !

— Vous acceptez donc de défendre M. Canis ?

— Nous ne refuserions pour rien au monde ! jubila Robin. Ça fait longtemps que je n'ai pas cassé les pieds à Nottingham !

— Je vais demander à frère Tuck de s'atteler à la tâche !
enchaîna Petit Jean.

— Tu as raison, mon ami ! l'encouragea Robin des Bois.

Puis il sourit aux trois Grimm.

— Quant à nous, allons voir le shérif Nottingham !

Un quart d'heure plus tard, Sabrina, Daphné, Mamie Relda, Robin des Bois et Petit Jean entraient dans le poste de police de Port-Ferries. Le garde renifleur – Sabrina savait maintenant que c'était un orque miniature et qu'il s'appelait Barto –, les précédait. Il arrêta la circulation, regardait dans chaque ruelle et se tenait sur ses gardes, prêt à payer de sa vie pour sauver celle des Grimm. Sabrina le trouvait pénible, mais Mamie Relda refusa de le renvoyer à la maison.

Le désordre dans le poste de police était hallucinant. Un vrai capharnaüm ! Des cartons avaient été éventrés et retournés, les dossiers qu'ils contenaient avaient été ouverts et éparpillés partout. Les murs étaient couverts d'immenses plans de Port-Ferries, dont certains avaient été annotés. Enfin, le comptoir de l'accueil était maculé de ronds poisseux laissés par des milliers de tasses de café, et abîmé par autant de brûlures de cigarettes.

Robin s'approcha du comptoir et tapa sur le timbre en laiton bringuebalant. Un son aigret s'en éleva, provoquant aussitôt un rugissement dans la pièce d'à côté.

— Quoi ENCORE ?

— C'est lui..., déclara Robin avec un sourire malicieux.

— Toujours aussi aimable..., renchérit Petit Jean.

Une porte s'ouvrit à la volée et son battant heurta le miroir en pied juste derrière. Nottingham déboula, l'air d'un bouledogue en colère. Lorsqu'il aperçut les Grimm, il gronda, mais, en voyant Robin des Bois et Petit Jean, il se figea de stupeur. Il examina ensuite le petit groupe comme une hyène ses victimes. Sabrina lui avait déjà vu cette expression, le soir où il avait essayé de tuer Daphné³. La cicatrice qui traversait son visage s'empourpra sous la fureur et l'émotion qui l'envahissaient.

3 Voir livre V, *Cendrillon, le retour*.

— Vous ! s'écria-t-il en pointant un doigt haineux sur les deux avocats.

— Nous ! lâcha Robin.

Robin des Bois et le shérif Nottingham étaient ennemis de longue date, en conclut Sabrina. Leur nouvel ami le connaissait mieux que personne. Elle se promit de lire les aventures de Robin des Bois très vite.

— Vous avez un costume intéressant, Nottingham..., persifla Robin.

Le shérif était vêtu d'un haut-de-chausses à crevés en cuir avec des aiguillettes, des bottes guêtres à la Chat botté qui lui montaient aux genoux, un pourpoint noir et vaporeux garni de boutons en argent en forme de crâne humain. Il portait aussi une longue cape ondoyante nouée au cou et une dague à rouelles à la taille.

— On porte son haut-de-chausses à la gigotte comme au XVI^e siècle ! le nargua Petit Jean. Savez-vous que nous sommes au XXI^e siècle, Nottingham ?

— Je suis un gentilhomme *fashion* qui s'habille *vintage* ! riposta Nottingham en brandissant sa dague.

— Toujours amateur de films de cape et d'épée, à ce que je vois ! enchaîna Robin. Mais nous ne sommes pas venus nous battre, seulement rencontrer notre client.

— Un client ?

— M. Canis.

La rage du shérif Nottingham disparut. Il hurla de rire.

— Le Loup a un avocat, maintenant ! Ça, c'est la meilleure !

— Je suis content que cela vous amuse, reprit Robin. Moi, je trouve amusant l'usage très personnel que vous faites de la loi. Vous avez arrêté Canis et vous le détenez au secret et sans inculpation depuis un mois. Vous devez l'inculper ou le libérer. C'est la loi de Port-Ferries.

— LA LOI, C'EST MOI ! tonna le shérif. Je fais ce que je veux ! Le Loup est un meurtrier qui sera pendu haut et court ! Voilà, c'est dit !

— Je me souviens d'un temps où vous me faisiez la même menace, commenta Robin des Bois. Vous prétendez que Canis est un meurtrier ? En ce cas, où est la victime, s'il vous plaît ?

Nottingham ricana.

— Ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant ? En gros, voici l'histoire : un gentil chaperonnet rouge allait voir sa pauvre mère-grand malade et lui portait une galette et un petit pot de beurre que sa mère lui envoyait. Le Loup est passé par là, il a dévoré la Mère-Grand en un rien. Après un drame pareil, on ne vécut plus jamais heureux.

— Cet événement a tout de même eu lieu il y a près de six cents ans ! souligna Mamie Relda.

— La justice est intemporelle, prononça sentencieusement le shérif.

— Vous parlez de justice ? Alors il faut un procès, et j'ai le droit de rencontrer Canis pour préparer sa défense ! répliqua Robin.

— Je dois être dans la quatrième dimension, parce que je vous entends bien parler, mais je ne comprends pas un mot de ce que vous dites ! Pas de procès pour le Loup. La pendaison, je vous dis !

— Vous voulez tuer M. Canis ! s'écria Sabrina.

Sa voix s'étrangla. Daphné éclata en sanglots, et Sabrina fit de son mieux pour consoler sa petite sœur.

— Et voilà, les grandes eaux ! ironisa le shérif.

Il prit le menton de Daphné.

— Ne pleure pas, petite. Garde tes larmes pour plus tard, tu en auras besoin !

Petit Jean saisit le shérif par le bras, l'écarta de la fillette et serra sa main avec une telle force que Sabrina entendit craquer des os. Nottingham la retira aussitôt.

— Et après, on dit que je suis un sans-cœur ! grommela-t-il en massant sa main endolorie. Je vous autorise à voir votre toutou chéri avant qu'il ne s'envole pour le paradis des canidés.

Il conduisit le petit groupe à travers un long couloir au sol et aux murs couverts de moisissures. Au bout s'élevait une lourde porte en acier avec une énorme serrure. Nottingham y inséra une clé et l'ouvrit. Le craquement de la porte résonna lugubrement. Les Grimm et leurs amis découvrirent une salle avec deux cellules de chaque côté et deux au milieu. Un néon

clignotait au plafond, perdant d'avance la bataille contre l'obscurité et ses ombres avides.

— Tu as des visiteurs, Loup ! déclara le shérif tout en passant sa dague sur les barreaux de l'une des cellules.

Le raclement du métal hérissa Sabrina.

— Parlez-lui, maintenant, mais parlez-lui vite.

Lorsque le regard de Sabrina eut percé la pénombre, elle entrevit une silhouette formidable enchaînée et adossée contre le mur du fond de la cellule. Tout à coup, le fourmillement qu'elle ressentait toujours en présence de magie la parcourut. Elle en conclut que les chaînes de M. Canis étaient enchantées. Logique, le Grand Méchant Loup aurait eu vite fait de briser des chaînes normales.

La fillette s'avancait lorsqu'une odeur puissante de ménagerie, de sueur et d'autre chose d'indéfinissable frappa ses narines. Cette puanteur lui rappela une promenade au zoo du Bronx qu'elle avait faite avec sa mère et Daphné. Un gardien avait jeté de gros morceaux de viande crue dans la cage aux lions, et les fauves affamés s'étaient battus pour manger. Mais c'est surtout leur odeur sauvage qui avait effrayé Sabrina, cet après-midi-là.

Mamie s'approcha de la cellule sans paraître incommodée par la pestilence. Elle serra les barreaux et regarda dans la pénombre.

— Mon ami..., commença-t-elle d'une voix douce.

Un bruit de chaînes s'éleva dans l'obscurité. Puis une voix profonde et fatiguée rompit le silence.

— Partez, Relda...

— Nous sommes venus vous aider, intervint Daphné. Nous avons engagé des avocats ! Nous allons vous sortir de là !

Nottingham éclata d'un gros rire cruel. On eût dit un rat excité à la perspective d'un festin.

Robin des Bois et Petit Jean s'approchèrent eux aussi. Robin sortit un petit magnétophone de sa poche et le mit en marche.

— Bonjour, monsieur Canis. Je m'appelle Robin de Bois, du groupe Sherwood. Voici mon associé, Petit Jean. Notre cabinet va faire tout son possible pour vous rendre votre liberté. Je suis convaincu que nous allons réussir. En attendant, vous avez été

arrêté pour meurtre et il serait dans votre intérêt de me parler du crime dont vous êtes accusé.

— Vous perdez votre temps..., lâcha M. Canis. Je ne me souviens de rien. Je n'ai pas conscience des actes du Loup. Je sais seulement qu'ils sont terribles.

— Si vous n'en gardez aucun souvenir, comment le savez-vous ? insista Robin des Bois.

— Je le sais, c'est tout.

Robin et Petit Jean échangèrent un regard inquiet. Sabrina était sidérée de la résignation qu'elle percevait dans la voix du vieil homme.

— Écoutez, monsieur Canis, continua Robin, j'ai l'impression que vous ne comprenez pas...

À cet instant, Canis se leva, déploya sa haute taille et poussa un rugissement terrifiant. Sabrina constata à quel point leur ami avait changé. Il devait maintenant mesurer dans les trois mètres et il était tout en muscles. Il avait des pattes très longues aux griffes interminables qui touchaient le sol. Deux oreilles pointues et velues surmontaient sa tête. Son nez s'était effilé pour devenir un museau aux babines retroussées sur des canines acérées. Enfin, ses cheveux blancs étaient devenus un épais pelage strié de marron et de noir. Sabrina s'affola. Ça ne pouvait pas être M. Canis ! Comment avait-il pu changer à ce point en un mois ? C'était sûrement une mauvaise plaisanterie, une épouvantable mise en scène orchestrée par le shérif pour s'amuser à leurs dépens ! Mais à la vue du bandeau noir qui couvrait son œil, Sabrina comprit que c'était bien lui. Le shérif l'avait en effet blessé à cet endroit, le jour de son arrestation. La fillette en tira aussitôt les conclusions qui s'imposaient : Canis avait perdu la bataille contre le Grand Méchant Loup... D'instinct, elle se jeta sur sa sœur et sa grand-mère et les força à reculer pour leur sécurité.



— Sabrina ! protesta Mamie, choquée, mais surtout, déçue et irritée. Tu n'as aucune raison d'avoir peur de M. Canis !

— Ne la grondez pas, Relda, intervint Canis. Elle est peut-être la seule qui me voit tel que je suis. Vous feriez mieux de vous rallier à son avis.

Mamie Relda fit non de la tête.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? s'écria Daphné en se jetant sur le shérif, poings serrés.

Sabrina la retint à grand-peine.

— Contrôlez les impulsions de vos petites-filles, madame Grimm, intervint le shérif, ou elles auront le plaisir de passer quelque temps dans la cellule voisine de votre bon ami.

— Arrêtez, les filles, ce n'est pas en vous attaquant au shérif que vous aiderez M. Canis, dit Mamie Relda tandis qu'elle attirait Sabrina et Daphné contre elle.

— De toute façon, c'est sans espoir..., grommela Canis. Partez, Relda. Je n'ai pas besoin de vos avocats. Je suis bien où je suis : en cage.

— Mon vieil ami...

Canis secoua la tête.

— Il n'y a plus de vieil ami...

— Ce n'est pas vrai !

— Ce le sera bientôt..., précisa Canis, amer. Lutter contre le Loup est une bataille de chaque instant que je suis en train de perdre... Lorsque je serai vaincu, il vaudra mieux pour tout le monde que je sois enfermé.

— Ça n'arrivera pas ! s'exclama Daphné en s'approchant tout près de sa cellule.

Elle passa la main entre les barreaux, saisit la patte de Canis et la caressa doucement. Frappée par le contraste entre la grosse patte griffue et la menotte de Daphné, Sabrina frissonna. Elle se souvenait que, récemment, le Loup avait attrapé sa cadette et avait juré qu'il la dévorerait. Cette seule évocation la fit trembler de la tête aux pieds.

Le shérif passa de nouveau sa dague sur les barreaux.

— Ça suffit ! Partez, maintenant !

— Ne vous faites pas de souci, Canis, nous reviendrons ! promit Petit Jean.

Canis recula dans un coin au fond de sa cellule, où il fut avalé par l'ombre épaisse.

— Ne perdez pas votre temps avec moi, Relda, murmura-t-il avant que ses amis ne partent.

Cet après-midi-là, Robin des Bois téléphona à Mamie Relda pour la tenir informée des derniers événements. Comme il s'y était attendu, la Reine Maire et le shérif étaient venus perquisitionner dans le cabinet du groupe Sherwood et en avaient saisi tous les documents. À la suite de quoi, les joyeux associés avaient été jetés à la rue. Robin et Petit Jean s'étaient réfugiés au Grain de l'ivresse, un café tenu par la petite amie en titre de Tonton Jaco, la belle Aurore Églantine. De là, ils continuaient de travailler. Mais, à la plus grande surprise des Grimm, Robin des Bois et Petit Jean étaient ravis.

— Ils affirment qu'ils n'ont jamais été aussi heureux..., expliqua Mamie Relda en raccrochant. Ils sont de nouveau dans le collimateur de Nottingham ! Je me demande si le Grain de l'ivresse ne vend pas de la bière, parce que j'ai l'impression qu'ils ont un sacré coup dans le nez.

— Leur foie va en pâtir ! déclara gravement Tonton Jaco.

Les mauvaises nouvelles ne s'arrêtaient pas là. Expulsés de leur cabinet, Robin et Petit Jean tournaient aussi en rond : le système de justice de Port-Ferries s'était effondré lorsque le maire Charmant avait fui la ville. Depuis que Nottingham en était devenu le shérif, il y avait eu de nombreuses arrestations et détentions sans inculpation, ce qui était contraire à la loi. Il ne faisait aucun doute que Nottingham et la Reine Maire agissaient selon leur bon plaisir. Et comme il n'y avait plus aucun procès, il n'y avait plus de juges...

Le pire, cependant, c'était l'attente. Lorsque Mamie Relda avait proposé son aide à Robin, il lui avait conseillé de rester à côté de son téléphone jusqu'à ce qu'il la rappelle.

Les Grimm essayèrent donc de tuer le temps... Tonton Jaco se remit à suivre la trace de Boucle d'or dans le miroir magique, Mamie Relda fit sauter des crêpes à la lupuline, et Puck se vautra sur le canapé, résolu à battre son record de pets à l'heure. Sabrina et Daphné décidèrent quant à elles de se renseigner sur le Grand Méchant Loup et, pour cela, consultèrent la bibliothèque familiale.

Le père de Sabrina et Daphné avaient interdit dans sa maison tous les contes de fées sans exception, mais maintenant que ses deux filles étaient devenues des détectives de contes de fées, leur ignorance sur le sujet était un tantinet problématique. Par chance, Sabrina connaissait l'histoire la plus célèbre du Grand Méchant Loup : *Le Petit Chaperon rouge*. Elle se souvenait qu'une mère complètement inconsciente avait envoyé sa gamine au fond d'une forêt avec un panier rempli de victuailles. Et tout le monde avait été surpris qu'elle soit attaquée par une bête sauvage ! Ben voyons. Sabrina se demandait si ce n'était pas les parents du Petit Chaperon rouge les vrais criminels, lorsqu'elle remarqua la pâleur et l'agitation de Daphné.

— Personne ne m'a jamais raconté cette histoire-là..., bredouilla-t-elle, la voix blanche.

— De quelle histoire parles-tu, *liebbling*? s'enquit Mamie Relda qui sortait de la cuisine.

Daphné lui montra un exemplaire poussiéreux des *Contes d'enfants et du foyer*, mieux connus sous le nom de *Contes de Grimm*.

— *La Capuche rouge*. C'est le titre que Jacob et Wilhelm Grimm donnent à leurs deux versions de l'histoire du Petit Chaperon rouge. La fin est drôlement moche...

Mamie Relda acquiesça, compréhensive.

— Je comprends ton émoi, mais n'oublie pas que M. Canis n'est pas le Loup du récit qui a été rapporté par nos aïeuls.

Puck, qui avait ignoré la conversation jusque-là, bondit de son canapé et s'approcha à la hâte.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? J'ai mal entendu.

— Il a dévoré la mère-grand, expliqua Daphné.

— Qui ? Le Loup ? s'écria Sabrina.

— C'est énorme ! s'exclama Puck.

Sabrina ignore le commentaire, exaspérant, de Puck.

— Je pensais que le Loup l'avait tuée, pas dévorée ! reprit-elle.

— Avant de manger, il faut tuer, sacrée grosse maligne ! railla Puck.

— Tous ces événements se sont passés il y a fort longtemps..., protesta Mamie Relda. Nous n'étions pas là pour voir. Il se peut qu'il y ait eu des exagérations...

Daphné feuilletait le vieux livre.

— L'histoire raconte que les parents du Petit Chaperon rouge l'avaient envoyée dans la forêt avec une galette et un petit pot de beurre pour sa mère-grand qui était malade. En chemin, elle a rencontré le Loup. Il lui a demandé où elle allait. Elle le lui a dit.

— Erreur numéro un ! rugit Puck.

Daphné continua.

— Après, le Loup a couru plus vite que le Chaperon pour arriver avant elle chez la mère-grand. Il l'a mangée et il a enfilé sa chemise et son bonnet de nuit à volants.

— Berk ! fit Puck.

— Après ça, le Loup a mangé le Petit Chaperon rouge lorsqu'elle est arrivée chez sa mère-grand. Mais enfin, c'est faux et archifaux ! Elle vit toujours, non ?

— Et elle est toujours aussi cinglée ! renchérit Sabrina.

Penser à la petite fille lui donnait la chair de poule, mais Sabrina se rassura bien vite. Elle était désormais internée à l'hôpital psychiatrique de Port-Ferries. Il y avait quelques mois, elle était arrivée sur le dos de son jaseroque, ce qui avait évidemment provoqué la panique, et de très gros problèmes, à Port-Ferries⁴.

— Ne prenez pas cette version pour argent comptant, insista Mamie Relda. Il y a beaucoup de contradictions. De plus, il existe plusieurs autres versions du *Petit Chaperon rouge*.

— Ça, c'est vrai, intervint de nouveau Puck. Maintenant, je m'en souviens. Dans la première version des frères Grimm, un chasseur sauve la vie du Petit Chaperon rouge et de la mère-grand en découpant le ventre du Loup pour les sortir de là. Après, il lui remplit le bidon de pierres, et crac, il le balance dans la rivière. J'aimerais bien rencontrer ce type-là. Total génial.

— On se fiche bien qu'il y ait plusieurs versions du *Petit Chaperon rouge*. Le Loup a tout de même dévoré de pauvres gens, point à la ligne ! protesta Sabrina en regardant une illustration ancienne qui représentait le Loup, de dos, au moment où il sautait sur le lit de la mère-grand terrorisée.

Puck hocha la tête.

— Et n'oublie pas qu'il a aussi essayé de tuer les Trois Petits Cochons, un pauvre agneau qui se désaltérait dans le courant d'une onde pure, et six malheureux chevreaux. Moi, je te le dis, c'est un sériai killer !

Sabrina réfléchit. Puis elle tourna les yeux vers Mamie, qui semblait nerveuse et agitée.

— C'est vrai ?

Mamie Relda baissa les yeux. Sabrina en fut abasourdie.

4 Voir livre III, *Le Petit Chaperon louche*.

— Et tu as accepté qu'il vive chez nous, avec nous ? s'écria-t-elle. Tu nous as laissées seules avec lui ? Il a dormi dans la chambre juste en face de la nôtre ?

— C'est le Loup le meurtrier, Sabrina. Pas M. Canis.

— C'est M. Canis le Loup ! objecta Sabrina.

— Tu te trompes. M. Canis et le Loup sont deux entités distinctes.

— Qui vivent dans un même corps ! M. Canis se sert quand même de sa force colossale quand il en a besoin ! Et puis cela fait des mois qu'il se métamorphose physiquement en loup !

— Du calme, les amis ! intervint Daphné.

Mais Mamie Relda riposta.

— M. Canis a toujours réussi à dominer le Loup. Du moins, depuis que les Trois Petits Cochons sont intervenus ! Le Loup ne recommence à posséder son esprit et son corps que depuis récemment !

— Enfin, Mamie, tu l'as bien vu, tout à l'heure ! s'énerva Sabrina. Si nous le libérons, que va-t-il se passer ? Qu'allons-nous faire si le Loup reprend complètement possession de M. Canis ? Il n'y aura plus aucun moyen d'arrêter ce tueur !

— Sabrina ! M. Canis est notre ami ! s'écria la vieille dame, outrée.

— Eh bien, moi, j'affirme que notre ami est un monstre sanguinaire !

Mamie Relda devint toute rouge. Des éclairs de colère jaillissaient de ses yeux. Sabrina avait déjà vu sa grand-mère irritée, agacée ou courroucée, mais dans un état pareil, jamais !

— Sabrina Grimm, monte immédiatement dans ta chambre !

— Je n'y crois pas ! se plaignit Sabrina. La dernière fois qu'on m'a demandé de monter dans ma chambre, j'avais sept ans !

— Dis-toi que je rattrape le temps perdu !

Sabrina regarda Daphné et Puck, espérant que l'un des deux prendrait sa défense, mais ils semblaient eux aussi très en colère. C'était incroyable, elle avait seulement dit que M. Canis devenait un criminel multirécidiviste et que personne ne savait comment arrêter sa métamorphose ! C'était tout de même mieux qu'il reste enfermé, non ?

Seule contre tous et ulcérée, Sabrina gagna sa chambre, dont elle claqua la porte violemment. Elle se jeta ensuite sur son lit et serra les dents pour refouler ses larmes. Pleurer, c'était reconnaître qu'elle n'était qu'une gamine et, pire, que ses opinions ne valaient pas un clou. Mamie lui avait ordonné de monter dans sa chambre ? Bon, oui, et alors ? Ça ne signifiait pas pour autant qu'elle avait tort ! Elle, au moins, elle avait le courage de dire la vérité, à savoir qu'avec Canis en prison tout le monde serait plus heureux !

Une voix s'éleva de dessous le lit.

— Ça va-t-y ?

Terrifiée, Sabrina bondit et se plaqua contre le mur.

— Qui est là ?

— Je fais partie de l'équipe de sécurité, reprit la voix. Je garde ton lit.

— J'ai besoin d'être seule !

— Désolé, impossible. Ordre du patron. Je ne peux...

— Si tu ne sors pas tout de suite, c'est moi qui vais te déloger, et je te jure que je te balance par la fenêtre !

Après avoir entendu quelques humpf laborieux, Sabrina vit une petite créature avec un nez très rouge et très brillant, des oreilles effilées comme celles des chauves-souris et des pieds velus, qui s'extirpait de dessous son lit. Elle s'épousseta dignement et dévisagea Sabrina.

— Puisque c'est comme ça, je vais prendre un café.

Sans dire un mot, Sabrina montra la porte à la créature, qui fila sans demander son reste.

La fillette s'attendait à ce que sa grand-mère vienne s'excuser et la rassurer, mais les heures passèrent, et personne ne vint. Pas même Puck ! Elle aurait pourtant juré qu'il viendrait la titiller. À un moment donné, Elvis passa la tête par la porte, mais il disparut aussi sec lorsque Sabrina l'appela. Même ce bon vieil Elvis la méprisait et la boudait...

Finalement, Sabrina n'était pas surprise. Elle avait l'habitude d'être seule contre le monde entier. Elle faisait toujours tout de travers et décevait sans cesse ses proches. C'était trop injuste ! N'avait-elle pas fait de gros efforts pour assumer ses responsabilités de détective de contes de fées ? Ne s'entraînait-

elle pas énergiquement pour être à la hauteur ? La preuve, elle excellait à la filature, à la traque aux indices et à l'autodéfense. D'ailleurs, la semaine dernière, Mamie Relda l'avait félicitée pour sa perspicacité ! Comment pouvait-elle être si fortiche il y a huit jours et carrément se tromper sur Canis aujourd'hui, hein ? Par-dessus le marché, Canis n'avait-il pas affirmé en personne à Mamie Relda que c'était Sabrina la plus lucide de la famille ? Il les avait tous avertis qu'il représentait un vrai danger, et elle était punie parce qu'elle avait pris ses avertissements au pied de la lettre !

L'heure du dîner approchait lorsqu'elle entendit frapper. Sabrina ouvrit et aperçut un plateau avec du poulet baignant dans une sauce au fumet de craie et à la couleur myrtille. Elle l'emporta dans sa chambre, avala sans appétit quelques bouchées de ce mets peu ragoûtant et repoussa son assiette.

Plus tard dans la soirée, on frappa de nouveau. Sabrina ouvrit lentement. Cette fois, c'était Daphné.

— Je peux entrer sans me faire zigouiller ? Le troll caché sous ton lit a dit que tu l'avais menacé de le jeter par la fenêtre !

— Tu peux entrer. Je suis contente de te voir... Il faut qu'on parle.

— Si tu veux me parler de M. Canis, c'est même pas la peine. C'est notre ami pour toujours !

Là-dessus, Daphné s'assit au bureau de leur père, ouvrit un tiroir et en sortit une trousse qui contenait un collier de perles. Elle le passa autour de son cou.

— Un ami qui a dévoré une mère-grand et sa petite-fille. Tu veux donc que l'histoire se répète ? insista Sabrina.

— M. Canis n'est plus du tout comme ça, tu le sais bien. Ça fait huit mois que nous vivons chez Mamie, et il ne nous a jamais fait de mal.

— Il se métamorphose lentement mais sûrement en loup, Daphné !

— Est-ce une raison pour le laisser dans cette horrible prison, l'abandonner à Nottingham et à la Reine de Cœur ? Ils veulent sa tête ! Nous devons le sauver ! Nous sommes des Grimm ! C'est notre boulot.

— « Les Grimm toujours prêts ! » comme dit Mamie. Écoute, Daphné, il nous faut l'arme secrète !

Daphné passa la main dans son col et en tira une chaîne avec un pendentif : une clé de coffre-fort en argent avec un numéro gravé sur le tranchant de la tige.

— M. Jambonnet nous a bien recommandé de l'utiliser seulement en cas d'urgence absolue.

— Mais c'est un cas d'urgence absolue ! s'exclama Sabrina. Je veux le bonheur de M. Canis, comme toi. Seulement, il a de moins en moins l'apparence d'un gentil vieux monsieur. De plus, il devient méchant et dangereux ! Tu l'as bien vu, aujourd'hui, à la prison ? Que va-t-il se passer si nous trouvons un moyen de le libérer et que le Loup prenne totalement possession de l'âme de M. Canis ? Ce sera tout de même mieux si nous avons cette arme ! Juste au cas où ! Si M. Canis trouve un moyen de maîtriser le Loup, super, nous la remettrons dans le coffre. Ou, tant qu'à faire, elle nous servira contre la Main Rouge ! Si cette arme secrète peut neutraliser M. Canis, pourquoi ne neutraliserait-elle pas la Main Rouge ? On pourrait même se débarrasser des crétins de l'équipe de sécurité de Puck !

— C'est vrai, ce serait pas mal. J'ai trouvé un elfe dans mon armoire : il grignotait mes chaussettes, avoua Daphné avec un petit sourire.

— Nous devons être prêtes à tout, Daphné ! Donne-moi la clé, j'irai chercher l'arme secrète cette nuit.

Sa sœur allait obéir lorsque, tout à coup, elle se ravisa.

— Non ! L'objet dans le coffre-fort est magique, et c'est dangereux pour toi, parce que tu es accro à la magie. De plus, c'est à moi que M. Jambonnet a confié la clé. C'est donc à moi de prendre la décision !

Sabrina s'emporta.

— Si cela fait partie de ton plan « maintenant je suis une grande fille », stop ! La situation est grave !

— J'ai dit non et c'est non !

Sabrina envisagea de lui arracher sa chaîne. À cet instant, on frappa. C'était Tonton Jaco.

— Ça va, Bibi ?

— Ça ne pourrait pas aller mieux, ironisa Sabrina. Tout le monde me hait. J'ai passé la pire journée de ma vie !

Tonton Jaco éclata de rire.

— Rassure-toi, tu n'es pas la première qui met ta grand-mère dans une colère pareille, surtout au sujet de Canis.

Daphné s'assit sur le lit.

— Toi aussi tu t'es déjà disputé avec Mamie Relda à cause de M. Canis ?

— Oui ! Et votre grand-père aussi ! Même Henri ! précisa Tonton Jaco.

Il s'assit au bureau de leur père et passa la main dessus, pensif.

— Lorsque Canis a emménagé chez nous, nous étions tous contre Maman. Nous avons eu la même réaction que toi, Sabrina.

— Je ne déteste pas M. Canis ! objecta Sabrina. J'ai juste fait remarquer qu'il changeait ! Pourquoi Mamie Relda est-elle en colère alors que je dis seulement la vérité ?

— Parce que ton jugement est sans appel, Bibi. Même après les preuves de dévouement que Canis nous a données à maintes reprises... C'est un tort. Le jour où il a frappé à notre porte, mon père a refusé tout net de l'aider, mais Maman, qui voit toujours le bon côté des gens, lui a proposé d'habiter chez nous. Tu aurais vu mon père, il en était malade ! Il était certain que Canis allait se changer en Grand Méchant Loup et tous nous dévorer au beau milieu de la nuit. Henri et moi avons l'habitude de nous barricader dans notre chambre, le soir, avant de nous coucher. On cachait même des battes de base-ball sous nos oreillers ! Nous avions une peur bleue de Canis !

— Alors, si vous en aviez la trouille, pourquoi me reproche-t-on d'avoir peur de lui ?

— Parce que nous nous trompions sur Canis... Il nous a souvent prouvé qu'il était digne de notre confiance. Il a sauvé nos vies au moins un million de fois et il n'a jamais laissé personne toucher un seul cheveu de ma mère. Il est le meilleur ami qu'elle ait jamais eu, et il est aussi le mien. Quand le jaseroque a tué mon père, c'est Canis qui a creusé sa tombe.

Moi, j'étais anéanti. Je m'en voulais... Je ne suis même pas allé à l'enterrement. J'avais décidé de quitter la région.

Jacob s'adossa à sa chaise et continua, perdu dans ses souvenirs.

— Mais Canis m'attendait aux abords de la ville. Il m'a supplié de rester. Il prétendait que Maman avait besoin de moi, mais j'ai refusé de l'écouter. Alors il m'a confié qu'il savait que je reviendrais un jour, et il m'a promis de veiller sur ma mère jusqu'à mon retour. Après, il m'a serré dans ses bras et il m'a embrassé.

— Pas possible ! s'exclama Daphné.

— Ce ne fut pas l'étreinte la plus agréable de ma vie ! Qu'importe, je savais que ma mère était en de bonnes mains. Depuis ce jour, je n'ai plus jamais dit du mal de Canis... et jamais plus je n'en dirai.

— Je comprends, mais tu l'as vu ? C'est tout de même lui qui nous a suppliés de renoncer ! reprit Sabrina.

— C'est vrai, il semble résigné. Mais ma mère ne l'abandonnera jamais ! Et si elle est en colère contre toi, c'est parce que tu le laisses tomber. Elle aimerait tellement que tu croies en lui... Ton attitude lui brise le cœur. Bon, je ne suis pas venu te sermonner. En fait, le Grand Chef m'a donné la permission de te relâcher !

— Mamie est toujours en colère ? s'enquit Daphné.

— Oh oui. La dernière fois que je l'ai vue dans cet état, c'est le jour où ton père et moi, nous avons transformé notre instit' en chevette d'un coup de baguette magique ! Mlle Junger achevait de dévorer son bureau lorsque Maman nous a ordonné de lui redonner son apparence... Bref, votre grand-mère pense que vous pouvez m'aider, toutes les deux.

— À faire quoi ? demanda Sabrina.

— À suivre la trace de notre inconstante Boucle d'or...

Soudain, M. Canis était oublié. Les fillettes, impatientes d'aider leur oncle à retrouver la mystérieuse jeune femme, le suivirent à la hâte. Miroir les attendait.

— Miroir, montre donc aux filles ce que tu m'as montré ! commença Tonton Jaco.

— Voyons, Jacob, sois plus lyrique ! C'est la poésie qui active la magie..., répondit Miroir d'un air inspiré.

Daphné se plaça bien en face de lui.

— Miroir, mon beau Miroir, Mon plus grand souhait, C'est de savoir, Où c'est que Boucle d'or elle est...

Miroir fit la grimace.

— Quoi ? dit Daphné. Ça rime !

— Bof, bof. Grammaire défectueuse. Rime pauvre et rythme défaillant.

— Écoute, Miroir, si tu veux de la poésie, va relire les grands classiques ! s'exclama Tonton Jaco. Bon, tu nous montres Boucle d'or, oui ou non ?

Miroir obéit à contrecœur. Boucle d'or apparut, accoudée à un petit balcon de pierre, au deuxième étage d'un hôtel de luxe. Sabrina entrevit un immense lit et une belle commode antique par la baie vitrée derrière elle. Le lierre grimpait sur la façade jusqu'au balcon, et de jolis bateaux flottaient dans une lagune moirée par le soleil. L'un de ses rayons effleura tendrement le visage radieux de Boucle d'or.

— Elle est jolie comme tout..., laissa tomber Daphné.

Jacob sourit.

— Votre père a toujours eu très bon goût... En revanche, je n'ai jamais compris ce que les femmes lui trouvaient.

Sabrina jeta un regard furtif sur son père endormi. On lui avait raconté qu'il avait vécu un grand amour avec Boucle d'or avant de rencontrer sa mère, mais que la tragédie qui avait tué Grand-Pa Basile les avait à tout jamais séparés... Grâce à Tonton Jaco, Boucle d'or avait eu la possibilité de quitter Port-Ferries. C'était la première Findétemps à réussir cet exploit depuis près de deux cents ans. Après, Henri s'était exilé à New York pour repartir de zéro, loin des Findétemps. C'est là qu'il avait rencontré Véronique, leur mère...

Une fois de plus, Sabrina s'étonna que Boucle d'or ne ressemble pas à Véronique. En réalité, elles avaient un type de beauté diamétralement opposé. Boucle d'or paraissait très jeune avec ses traits enfantins et son regard qui exprimait un émerveillement et une curiosité sans bornes. Coquette, elle portait toujours des petites robes légères, et ses cheveux

dénoués bouclaient gaiement. La mère de Sabrina, elle, avait des cheveux aile de corbeau lisses. Elle était très belle, mais elle ne se souciait guère de son apparence : elle s'habillait et se coiffait simplement. Elle était souvent en jeans, claquettes et casquette de base-ball, et elle aimait le soleil.

Sabrina s'en voulait de les comparer : elle avait l'impression de trahir sa mère... Allons, Henri avait passionnément aimé une Findétemps, très jolie par-dessus le marché, mais il avait finalement épousé l'incomparable Véronique. Sabrina pensait toujours que cette dernière était le plus beau cadeau que la vie avait fait à son père.

— J'observe Dodo depuis hier, expliqua Tonton Jaco au même instant. Après son séjour en Égypte, elle s'est rendue à l'aéroport, où elle s'est envolée pour une mystérieuse destination. Elle semblait drôlement pressée. Elle n'a même pas pris le temps de faire enregistrer ses bagages !

Soudain, l'image dans le miroir se brouilla, puis redevint nette. Sabrina distingua bientôt un drapeau qui flottait dans le vent. Il représentait un cadre rouge avec une bordure garnie d'arabesques ponctuées de rosaces dans les angles et sur chaque côté. Au centre du cadre se dressait un lion ailé et doré qui tenait une tablette gravée. Des fanions décorés eux aussi d'arabesques s'élançaient à l'horizontale, sur la droite. Sabrina aurait aimé contempler le drapeau plus longtemps, mais, de nouveau, l'image se brouilla. Peu après apparut une boîte aux lettres remplie à ras bord, qui portait le numéro 10. Elle l'observa avec attention et y lut un mot dans une langue inconnue. Puis la boîte aux lettres s'estompa à son tour et fut remplacée par l'enseigne d'un hôtel de luxe. *Hôtel Cipriani*.

— Génial ! s'écria Tonton Jaco avec un grand sourire.

— Qu'est-ce qui est génial ? interrogea Sabrina. Nous regardons Boucle d'or faire le tour du monde depuis un mois, il n'y a pas de quoi sauter en l'air !

— Et pourtant si, Bibi ! Parce que nous avons le nom de son hôtel ! Nous pouvons donc lui écrire ! Lui demander de rentrer à Port-Ferries de toute urgence ! s'exclama Tonton Jaco, hors de lui. Il suffit de découvrir dans quel pays se trouve cet hôtel ! Et ce drapeau va nous y aider ! Une fois que nous le saurons, ce

sera un jeu d'enfant ! J'ai l'impression que c'était de l'italien, sur la boîte aux lettres, mais ça ne veut pas forcément dire que Boucle d'or est en Italie. On parle l'italien un peu partout dans le monde. Elle est peut-être en Slovénie, ou à San Marin ? De plus, l'italien est l'une des quatre langues officielles de la Suisse !

— Alors, comment allons-nous faire ? demanda Sabrina.

— Vous devez vous rendre à la bibliothèque !

— Ah non ! grogna-t-elle.

— Il y a un problème avec la bibliothèque ? s'enquit Tonton Jaco.

— Non, c'est le bibliothécaire, le problème !

— Quel crétin, celui-là ! renchérit Daphné.

— Il n'est pas plutôt censé être le gars le plus intelligent du monde ? hasarda Jacob.

— Il l'est peut-être, n'empêche, il est aussi complètement idiot, insista Sabrina. Vas-y, toi !

Tonton Jaco secoua la tête.

— Impossible, les poulettes, il faut que je reste pour surveiller Boucle d'or.

— Bon, on va avoir besoin du tapis volant, déclara Sabrina.

Elle cherchait les clés du Couloir des merveilles dans ses poches quand Puck entra.

— Vous n'irez nulle part sans protection rapprochée ! s'exclama-t-il.

— Tu peux oublier tes gardes ! riposta Sabrina. Et même t'en débarrasser.

— Écoute-moi bien, sale petite guenon. Presque tout le monde dans cette ville veut la peau des Grimm. Non que je les en blâme, mais si tu meurs, la vieille dame voudra un bel enterrement, et s'il y a un enterrement, je serai obligé de prendre un bain. Conclusion, si je dois t'attacher un gobelin à la cheville pour que tu restes en vie, je le ferai !

Sabrina contint son envie d'étrangler Puck. Elle lui en voulait non parce qu'il refusait de se débarrasser de ses stupides vigiles, mais parce qu'il l'avait traitée de « sale petite guenon ». C'était bête de s'en offusquer. Il la traitait toujours de tous les noms.

Sauf que, pour une raison incompréhensible, elle ne supportait pas l'idée qu'il la trouve laide !

— Tiens donc, pas de riposte ? s'étonna Puck.

— Puck pourrait nous conduire à la bibliothèque ! intervint Daphné.

— Excellente idée ! dit Tonton Jaco.

— La barbe ! s'écria Puck.

— Ah ? Bizarre, je pensais que tu étais toujours prêt à faire des bêtises. Je me souviens même d'un temps où tu aurais sauté sur l'occasion de filer par la fenêtre sans que ma mère le sache ? Tu n'aurais pas perdu la main, vieux ? reprit Jacob.

Puck parut contrarié.

— Pas du tout ! Je suis une bêtise à moi tout seul !

— Mouais... Pourtant, depuis peu, tu agis plus comme un brave petit gars que comme le Roi des Filous. Je suis surpris que les gens ne te confondent pas avec le garçon qui ne voulait pas grandir. Comment s'appelle-t-il, déjà ? Ah, flûte de zut, je l'ai sur le bout de la langue...

— Stop ! le prévint Puck.

— Ah oui, je vois ! enchaîna Daphné en faisant un clin d'œil à son oncle. Le garçon qui vole avec Wendy et ses deux petits frères ? Il s'appelle... voyons, voyons...

— Attention, je vous ai prévenus ! Ne prononcez pas son nom devant moi ! Ce type est un ringard. Moi je suis unique !

— Ça y est, je me souviens ! coupa Tonton Jaco. Tu agis exactement comme Peter...

Puck poussa un rugissement.

— Puisque c'est comme ça, je vais les conduire en ville ! Mais que les choses soient bien claires : je n'ai rien à voir avec ce crétin habillé en vert qui vole. Môa, je suis le Roi des Filous, le chef spirituel des voyous, des bons à rien, des blagueurs et des clowns de première classe ! Je suis un vilain malin qui fait peur au monde entier ! Ne l'oubliez jamais !

— Pas de danger qu'on l'oublie, conclut Tonton Jaco.

Deux ailes translucides deux fois plus grosses que Puck jaillirent de son dos. Quand il en battit, une bourrasque s'éleva. Puck souleva les fillettes et s'envola par la fenêtre. Sabrina vit son oncle leur faire au revoir alors qu'ils survolaient déjà la

forêt, étincelante dans le soleil couchant qui y allumait d'extraordinaires ors et rouges.



3

Livres ivres



La Très Grande Bibliothèque Hudson était logée dans un tout petit édifice non loin de la gare. Son parking était désert. Elle était très fréquentée lorsque les humains vivaient encore à Port-Ferries, mais maintenant qu'ils en avaient été bannis, plus personne n'y venait. L'établissement était aussi désolé que ces villes fantômes des westerns dont sa mère était une inconditionnelle, se dit Sabrina. Elle n'aurait pas été étonnée de voir des boules de ronces rouler dans le parking.

Puck replia ses ailes et huma l'air avec une affreuse grimace.

— Ça sent les livres, ici.

— Normal, nous sommes près d'une bibliothèque, ironisa Sabrina. Un endroit qui en est rempli.

— Pas possible ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Tu ne sais pas ce qu'est une bibliothèque ?

— Mais non ! s'écria Puck, outré. Je pensais que c'était un endroit où l'on se battait à mains nues contre les tigres ! J'aurais dû m'en douter, vous ne faites jamais de trucs marrants, vous autres !

— Je te garantis qu'on ne s'ennuie jamais dans cette bibliothèque-là ! insinua Daphné.

— Tu as intérêt à rester sur tes gardes, enchaîna Sabrina. Le bibliothécaire est imprévisible...

— Nous aurions dû prendre des casques ! renchérit Daphné.

— Tu as raison. Nous oublions toujours.

— Allez, vous me faites marcher ! geignit Puck.

— Pense ce que tu veux, tu verras ! conclut Sabrina.

Ils entrèrent dans la salle de lecture, qui semblait avoir été ravagée par un cyclone de force 5. Des chaises renversées émergeaient comme des bateaux ivres au milieu d'une mer déchaînée de papiers, de livres et de magazines. Il ne semblait pas y avoir âme qui vive...

Puck devint tout à coup vert pomme.

— Regardez-moi tout ce savoir..., balbutia-t-il d'une voix mourante. Oooh, je vais vomir...

Sabrina le prit par la main et l'attira dans une travée.

— Cherchons et filons ! Nous aurons de la veine si nous ne rencontrons pas le bibliothécaire !

Daphné prit les rayonnages de droite, et Sabrina, ceux de gauche. Toutes deux passèrent les titres en revue, espérant vite tomber sur un ouvrage sur les drapeaux du monde entier. Mais elles ne trouvèrent rien dans cette travée-là et passèrent à la suivante. Pendant ce temps, Puck ronchonnait et chouinait.

— Tu ne peux pas te taire deux minutes ? le houspilla Sabrina.

— L'odeur est épouvantable ! Ces livres empestent ! s'écria Puck avec des trémolos dans la voix. C'est horrible, j'ai leur goût dans la bouche !

— Cesse de te comporter comme un bébé ! le rabroua Daphné sévèrement, et au plus grand étonnement de Sabrina.

C'était la première fois qu'elle entendait sa sœur élever la voix contre un proche, Puck en particulier ! D'habitude, Daphné riait de ses remarques, souvent malencontreuses, et de ses gestes, toujours déplacés. Le pire, c'était son expression : elle levait les yeux au ciel avec un air... mais un air ! songea Sabrina, furieuse. Elle allait la sermonner lorsqu'elle entendit un sifflement joyeux. Catastrophe ! Le bibliothécaire les avait repérés !

— C'est lui, le dingue ? demanda Puck en le cherchant des yeux.

Sabrina acquiesça.

— Souviens-toi : fais gaffe.

— Bonjoouuur ! s'écria le bibliothécaire qui s'avavançait, caché par une pile de livres aussi haute que lui. Ah, les sœurettes Grimm ! La dernière fois que vous êtes venues, je me suis dit que vous portiez un nom amusant et tellement intelligent. Les sœurs Grimm, c'est d'un drôle ! Comme les frères Grimm, mais au féminin !

— Oui, en effet, c'est désopilant, commenta Sabrina avec un sourire forcé. Vous avez besoin d'aide, on dirait.

— Point ! Je contrôle la situation !

C'était loin d'être le cas. Il ne pouvait bouger un orteil sans que sa tour de livres oscille dangereusement. Convaincue que les volumes n'allaient pas tarder à leur tomber sur la tête, Sabrina louvoyait, suivie par Puck et Daphné. Mais la pyramide en équilibre précaire semblait magnétisée par leur présence et les suivait comme leurs ombres.

— J'imagine que vous devez résoudre une nouvelle énigme captivante ? reprit le bibliothécaire, inconscient du désastre imminent.

— Vous êtes vraiment certain que vous ne voulez pas un coup de main ? insista Daphné.

— Voyons, non ! Tout va comme sur des roulettes !

Au même instant, le livre au sommet de la pile tomba, mais le bibliothécaire avança le pied droit et le rattrapa adroitement avant qu'il ne touche le sol. Il resta dans cette étrange position d'équilibriste, l'air très content de lui, puis sautilla sur son pied gauche en direction du guichet d'information. Ces sauts de puce menacèrent davantage l'équilibre de sa pile, et Sabrina, Daphné et Puck restèrent prudemment à l'écart pour éviter l'avalanche.



Le bibliothécaire atteignait son bureau quand une peau de banane tomba de sa poche.

— Oh, voilà que je perds mon déjeuner !

Sabrina soupira. Elle savait exactement ce qui allait se passer. Elle avait été confrontée à la même situation, la dernière fois qu'elle était venue à la bibliothèque avec Daphné. À l'exception près qu'il ne s'agissait pas d'une peau de banane, mais de peaux d'orange. Elle regarda le bibliothécaire, impuissante, alors qu'il dérapait sur sa peau de banane et s'étalait de tout son long. Les livres s'envolèrent. Sabrina reçut un gros volume entre les yeux, et vit trente-six chandelles.

Puck tira la petite épée de bois qu'il portait à la ceinture et se battit vaillamment. Il esquivait les livres avec frénésie, comme s'ils avaient été des bombes.

— Cuistres ! Marauds et faquins !

— Ouille, ouille, que je suis maladroit..., s'exclama le bibliothécaire en se redressant tant bien que mal.

Il dérapa derechef sur sa peau de banane et voltigea avant de retomber sur le dos. Quand il se releva, Sabrina le vit enfin bien en face. De la paille sortait de son col et des manches de sa chemise rouge à carreaux. Il portait un chapeau de paille, et son visage était fait d'un sac de toile de jute où avaient été grossièrement peints des yeux, un nez et une bouche. C'était Épouvantail, rendu célèbre par le *Magicien d'Oz* de Lyman Frank Baum. L'estomac en capilotade, Sabrina détourna les yeux, ne pouvant supporter de regarder plus longtemps cette étrange figure avec son rictus bizarre et ses petits yeux chafouins. C'était impoli, mais ça l'aurait été davantage de vomir sur le catalogue de la bibliothèque. S'habituerait-elle un jour à cet univers peuplé de créatures insolites ?

Puck s'éleva dans les airs et vola autour du bibliothécaire comme un bourdon fou.

— Tu es un épouvantail !

— Je suis Épouvantail, penseur accompli, ex-empereur d'Oz et tête pensante de la Très Grande Bibliothèque Hudson !

Puck l'observait avec attention.

— Tu parles, tu n'es qu'un homme de paille.

— Non, j'ai un cerveau ! Le grand et terrible Oz me l'a donné avant de s'enfuir dans sa montgolfière.

— Pas possible ! ironisa Puck. Je suis jaloux ! À qui appartenait-il avant ?

— Je ne suis pas certain de bien te comprendre..., bafouilla Épouvantail, soudain troublé.

— Je te parle de ton cerveau ! Oz a bien dû le dénicher quelque part ! Je suis certain qu'il appartenait à un meurtrier fou ! Ce sont les cerveaux les plus faciles à obtenir !

Épouvantail poussa un cri d'indignation.

— Mais non ! Mon cerveau est tout neuf !

— Que tu dis ! coupa Puck. Moi, je connais Oz : il n'a jamais acheté quoi que ce soit. Je suis certain que tu as un cerveau d'occasion.

Épouvantail, sous le choc, semblait sur le point de s'évanouir. Sabrina décida de changer de conversation.

— Nous recherchons une amie qui séjourne actuellement à l'étranger. Nous avons le nom de l'hôtel et un drapeau, mais pas la ville ni le pays.

— Vous avez bien fait de venir ! s'exclama le bibliothécaire, se ressaisissant. Décrivez-moi votre drapeau.

— Il est rouge avec un lion ailé doré au centre et des arabesques tout autour, expliqua Daphné. Et des fanions sur le côté.

Épouvantail gratta son menton de toile de jute, et réfléchit un bon moment. Soudain, un éclair passa dans ses yeux.

— Je l'ai déjà vu quelque part !

Il enfila une travée en courant. Sabrina, Daphné et Puck le rejoignirent tout au fond de la bibliothèque, au moment où il grimpait sur une étagère comme sur les marches d'un escalier, bras tendu vers un livre au sommet. L'étagère mal fixée oscillait dangereusement sous son poids.

— Pas besoin d'être devin pour prédire ce qui va se passer..., soupira Sabrina.

Quand elle était petite, elle avait vu *Le Magicien d'Oz*, le film adapté du roman de Baum. Elle avait trouvé Épouvantail tellement bête qu'il en était drôle. Le vrai Épouvantail n'était guère différent de celui du film, mais ses bourdes ne la faisaient pas rire du tout. Peut-être avait-elle vieilli ? À moins qu'elle n'ait plus la patience de supporter les empotés ? Ou peut-être Épouvantail était-il tout simplement exaspérant. *En tout cas, je comprends pourquoi Dorothée voulait rentrer dans son Kansas natal !* conclut Sabrina.

Heureusement, le rayonnage ne s'effondra pas, mais Épouvantail ne cessait de faire tomber de lourdes encyclopédies. Les trois enfants avaient l'impression d'être trois quilles géantes.

— Et voilà ! cria Épouvantail, tandis qu'il dégringolait.

Il se releva en un clin d'œil et ouvrit un livre consacré aux drapeaux du monde entier. Il le feuilleta jusqu'à ce qu'il trouve celui qui correspondait à la description de Daphné.

— S'agit-il de ce drapeau-là ?

Sabrina et Daphné acquiescèrent.

— C'est le drapeau de la ville de Venise ! commenta Épouvantail avec fierté. Très belle ville, parcourue par 177 canaux, 400 ponts, et qui s'étend sur 118 îles. À Venise, on ne prend pas un taxi, mais une gondole, ou des bateaux-autobus, qui sont aussi appelés vaporettos. Ils desservent les différentes îles en sillonnant les principaux canaux. La population compte environ 270 000 habitants. Les précipitations annuelles sont de l'ordre de 863 millimètres. L'activité principale de Venise est le tourisme, et les principales exportations sont constituées par le textile, le verre, le papier, les moteurs de voiture, les produits chimiques, les minéraux et les métaux non ferrugineux.

Sabrina s'attendait à ce que Daphné demande la signification de « non ferrugineux », mais, à sa plus grande surprise, sa sœur sortit un dictionnaire de poche de son sac et le feuilleta.

— « Non ferrugineux : métal qui contient peu, voire pas du tout de fer », lut-elle.

Sabrina lui prit le dictionnaire des mains.

— C'est quoi, ça ?

— À ton avis ? repartit Daphné en levant les yeux au ciel.

Sabrina se figea. Comment Daphné osait-elle !

— Parlez-moi de l'hôtel, maintenant, reprit Épouvantail, coupant court à la dispute.

— C'est l'hôtel Cipriani, déclara Daphné.

Sabrina était trop fâchée pour répondre.

— C'est bien un nom dans la langue de là-bas, convint Épouvantail. Comment l'appelle-t-on, au fait ? Vous savez, la langue qu'on parle en Italie ?

— Heu... l'italien ? suggéra Daphné.

— En plein dans le mille ! s'extasia Épouvantail.

Il s'élança à travers les rayonnages vers la section tourisme.

Les filles furent bientôt environnées par une profusion de guides pour les destinations les plus imprévues. Guide Bleu d'Oz, Le Guide du routard : Lilliput, Lonely Planet : Narnia, Guide des nuls pour le pays de Nulle-Part.

Épouvantail chercha longtemps. À la fin, il brandit triomphalement un petit ouvrage.

— Et voilà !

Il était si content qu'il perdit l'équilibre, mais il se rattrapa de justesse à un coin d'étagère.

— Moi, je suis certain qu'il a un cerveau d'occasion, lâcha Puck en atterrissant auprès des filles. Oz était un blagueur !

— Un blagueur qui a tout de même failli nous tuer ! L'as-tu oublié⁵ ? dit Sabrina.

— Tu peux être un sériai killer et un rigolo en même temps, riposta Puck.

Au même instant, le rayonnage dégringola sur lui et les livres l'ensevelirent.

— Eh bien, c'est ma journée ! se plaignit le bibliothécaire.

— Les livres ! Ils m'ont touché, ces butors ! hurla Puck. Ils m'attaquent, ces vils coquins !

— On va te sortir de là ! le rassura Épouvantail. Épouvantail et les filles redressèrent la lourde étagère qui était tombée sur Puck. Quand ce dernier se releva, Sabrina remarqua que ses bras et ses jambes étaient rouges, et que son visage ressemblait à une citrouille.

— Au secours, je suis allergique ! brailla Puck en se grattant frénétiquement.

Il prit sa petite épée de bois et se gratta le dos avec.

— Le premier propriétaire de ton cerveau était le mal incarné ! grogna-t-il.

Épouvantail parut mécontent, mais, au même instant, il avisa un livre qui gisait sur le sol. Son visage de jute s'illumina.

— Voici ce que je cherchais !

Il le ramassa et le feuilleta.

— C'est un guide des hôtels italiens ! À Port-Ferries, les gens ne s'intéressent pas aux guides de tourisme, parce qu'ils ne voyagent guère. Oh, voilà : hôtel Cipriani ! Cinq étoiles, très chic !

— Vous avez l'adresse ? interrogea Sabrina.

— Oui ! Giudecca, 10, Venise ! lut Épouvantail. Vous avez besoin d'autre chose ?

— Surtout pas, on risquerait de ne pas ressortir vivants ! grommela Daphné. Merci pour tout.

5 Voir livre IV, Crime au pays des fées.

— De rien ! dit Épouvantail, ignorant le commentaire acerbe de Daphné. C'est un vrai plaisir de découvrir quelque chose de nouveau. Cela dit, je ne dirais pas non à un coup de main pour redresser les rayonnages.

Ce qui ne l'empêcha pas de s'éloigner, laissant étagères et livres par terre. Puck l'insulta copieusement.

— Moi, Oz, je le connais bien ! hurla-t-il. C'est un menteur de première ! Je ne serais pas surpris que ton cerveau soit celui d'une chaussette pourrie remplie d'omelette norvégienne ! Hé, je te parle, génie de mes fesses ! Tu devrais téléphoner à Oz et demander le reçu de ton cerveau ! Je suis sûr que la date de péremption est dépassée !

— On t'avait prévenu..., lui dit Daphné, qui remplaçait un guide sur une étagère.

— Gna-gna-gna, « on t'avait prévenu », répéta Puck, contrefaisant la voix de la fillette alors qu'il se remettait à se gratter furieusement. Satanés bouquins, ils creusent des galeries dans ma peau !

Sabrina et Daphné rangèrent seules. Puck refusait catégoriquement tout contact avec le papier. Une heure plus tard, les fillettes regrettaient amèrement leur décision.

— Ces bouquins sont drôlement lourds, se plaignit Daphné, les bras chargés d'épais volumes (une série sur les aventures d'un jeune sorcier très doué).

— Les écrivains devraient en écrire de moins gros, renchérit Sabrina.

Une voix s'éleva soudain.

— Excusez-moi de vous déranger...

Sabrina sursauta, fit volte-face et contint un cri de frayeur. Un étrange individu se tenait devant elle. Il portait un costume trois pièces blanc très élégant, et sans doute très cher. Il avait des bagues en argent et rubis à tous les doigts, une montre incrustée de diamants et de petits anneaux en argent aux oreilles. Mais le plus étonnant, c'était sa barbe et ses épais sourcils, tout bleus.

— Vous travaillez ici ? demanda-t-il aux fillettes.

Muette de stupeur, Sabrina secoua la tête.

— Nous aidons juste le bibliothécaire, bégaya Daphné, elle aussi impressionnée.

L'air contrarié, l'homme à la barbe bleue fronça les sourcils.

— Ce n'est pas ce crétin qui va m'aider ! J'imagine que vous ne pouvez pas m'indiquer où sont les ouvrages de droit.

— Non, désolée, lâcha Sabrina.

— Bon, je me débrouillerai tout seul.

Sabrina l'observait, toujours mal à l'aise. Elle le trouvait diabolique. Inhumain, avec ses petits yeux glacés. On aurait dit le diable en personne !

— C'est Barbe-Bleue ! s'exclama Puck en attirant les fillettes derrière un rayonnage. Le pire Findétemps de tout Port-Ferries.

— Ah ? Je pensais que c'était toi ! persifla Sabrina.

— Avec moi ! rectifia Puck, tandis qu'il jetait un regard furtif à l'homme de derrière le rayonnage. Il vit en reclus... J'ai entendu dire qu'il possédait une maison sur le mont Taurus, mais personne ne l'a vu en ville depuis des années ! Charmant lui aurait ordonné de ne plus jamais remettre les pieds à Port-Ferries. Seulement, avec la Reine Maire, il fait ce qu'il veut.

— Oui, bon, et alors ? Pourquoi tout ce pataquès ? C'est qui, ce Barbe-Bleue ? coupa Sabrina avec impatience.

Effaré, Puck posa sa main sur la bouche de Sabrina.

— Chuuut..., murmura-t-il en tournant de nouveau les yeux vers l'homme. Barbe-Bleue est célèbre parce qu'il s'est marié plus de dix fois, et qu'il a sauté au cou de toutes ses épouses !

— Pour mieux les embrasser ? intervint Daphné.

— Non, pour les égorger avec un grand couteau ! glapit Puck.

— Quelle horreur ! s'exclama Daphné, qui glissa à son tour un œil pour observer ce triste sire.

— Ce n'est pas le pire ! renchérit Puck. Il a caché le corps de ses victimes dans un cabinet secret. Il l'utilise pour mettre ses nouvelles épouses à l'épreuve : il leur interdit d'y entrer, et si l'une d'elles est trop curieuse pour résister à la tentation, couic, il la zigouille et l'ajoute à sa collection.

— S'il est le mal incarné, pourquoi n'avons-nous pas encore déguerpi ? objecta Sabrina.

— Parce que j'essaie de trouver le courage de m'approcher de lui pour lui demander un autographe, tiens ! expliqua Puck.

Sabrina observa Barbe-Bleue. Il examinait une étagère garnie de gros volumes reliés en cuir. Il en prit quelques-uns et les posa sur une table. Puis il s'assit et les feuilleta, prenant des notes.

— À votre avis, qu'est-ce qu'il fait à la bibliothèque ? demanda Daphné.

Ni Sabrina ni Puck ne le savaient, et ils n'avaient pas l'intention de rester plus longtemps pour le découvrir. Barbe-Bleue effrayait Sabrina. Même de loin, elle percevait sa sombre aura. La noirceur de son âme.

Sabrina, Daphné et Puck partaient lorsqu'ils aperçurent Blanche-Neige. Chargée de livres, elle s'asseyait à la table voisine de celle de Barbe-Bleue. Blanche-Neige avait une beauté d'un autre monde avec ses cheveux d'ébène, sa peau de lait et ses yeux myosotis.

— On va lui dire bonjour ? proposa Daphné.

Mlle Neige comptait parmi les meilleurs amis des Grimm, mais ils n'avaient plus aucune nouvelle de la princesse depuis un bon mois. Blanche-Neige était en effet tellement en colère contre Mamie Relda qu'elle avait coupé les ponts. La raison en était la suivante : Mamie Relda avait hébergé en secret l'ex-fiancé de Blanche-Neige, le prince Charmant. À l'époque, il était porté disparu, et tout le monde, même Blanche-Neige, le croyait mort. La belle princesse s'était sentie doublement trahie lorsqu'elle avait fait irruption chez Mamie Relda par hasard et découvert le pot aux roses, ou plutôt, son Charmant frais comme une rose⁶. Sabrina comprenait son amertume... Charmant aurait dû lui annoncer qu'il était de retour à Port-Ferries sain et sauf. Mais voilà, il le lui avait caché, sous prétexte que cela la mettrait en danger. En restant incognito, il la protégeait du péril qui la guettait, avait-il affirmé.

La présence de la princesse à la bibliothèque n'avait pas non plus échappé à Barbe-Bleue. Il s'était arraché à sa lecture et la dévisageait, les yeux exorbités, tel un collectionneur d'art devant une toile sublime. Il la fixait comme s'il avait pu l'attirer par le seul magnétisme de son regard. Son attitude rappelait à

6 Voir livre V, Cendrillon, le retour.

Sabrina un documentaire sur les araignées qu'elle avait vu en classe : les arachnides capturaient les mouches dans leurs toiles et les dévoraient.

— Blanche-Neige ? fit Barbe-Bleue en se levant.

Cette dernière tourna les yeux vers lui, son éternel sourire sur les lèvres. Mais à peine l'eut-elle reconnu qu'elle se rembrunit.

— Oh, bonjour, monsieur Barbe-Bleue.

— Je ne vous avais pas vue depuis des années, ma très chère Blanche. Vous êtes magnifique...

— Merci, murmura la princesse, si mal à l'aise qu'elle en laissa tomber l'un de ses livres.

Barbe-Bleue s'empessa de le lui ramasser, mais il ne le lui rendit pas, ignorant sa main tendue.

— Port-Ferries est une petite ville, et pourtant je ne vous y ai jamais croisée, reprit-il.

— C'est parce que je suis très occupée.

— Je vous en félicite. Vous connaissez le proverbe : « L'oisiveté est mère de tous les vices. »

Blanche-Neige se força à sourire avant d'acquiescer poliment.

— Je regrette que l'on ne se rencontre pas plus souvent, enchaîna Barbe-Bleue. Puis-je vous inviter à dîner, un de ces soirs ? Histoire de rattraper le temps perdu, comme on dit.

— Je suis désolée, mais je suis vraiment très occupée, répondit Mlle Neige.

Le regard de Barbe-Bleue étincela.

— Vous refusez ?

Blanche-Neige se leva brusquement, faisant dégringoler ses autres livres. Barbe-Bleue la força à reprendre sa place.

— J'essaie d'être gentil, mademoiselle Neige, vous savez.

— Il faut faire quelque chose ! chuchota Daphné.

— Je veux bien, mais quoi ? demanda Sabrina.

Puck retint Daphné qui s'apprêtait à foncer sur Blanche-Neige et Barbe-Bleue.

— Laisse tomber, microbe. Ce gars-là, ce n'est pas le genre à rigoler. Si tu t'en mêles, il va se déchaîner contre toi.

— Mais tu vois bien que Blanche-Neige a besoin de nous ! insista Daphné.

Sabrina regarda autour d'elle, cherchant une idée pour distraire l'attention de Barbe-Bleue. Elle ne voyait que des livres et des travées à perte de vue. Bombarder un égorgé avec des bouquins ne lui paraissait pas la meilleure des solutions... À cet instant, elle repéra Épouvantail au sommet d'un rayonnage qui tanguait dangereusement. *Eurêka !*

— On va faire dégringoler cette étagère sur Barbe-Bleue, souffla-t-elle à Puck et à Daphné.

Tous les trois la poussèrent. Elle oscilla, mais menaça surtout de déverser sur eux ses centaines de livres. Sabrina ne s'avoua pas vaincue.

— On va avoir besoin d'un petit coup de pouce magique..., dit-elle à Puck.

Puck sourit, et tourna sur lui-même. En une seconde, il était devenu un taureau de corrida. Il piaffa et piétina.

— Écartons-nous ! dit Sabrina en poussant sa sœur.

Puck poussa un meuglement formidable et fonça tête baissée dans l'étagère. Celle-ci s'écroula aussitôt sur une deuxième, puis sur une troisième et ainsi de suite, comme dans un jeu de dominos. Les livres et les magazines volèrent jusqu'au plafond avant de retomber et d'ensevelir Épouvantail qui venait de faire un vol plané particulièrement réussi.

Sabrina, Puck et Daphné se ruèrent aussitôt hors de la bibliothèque. Blanche-Neige courait déjà dans le parking. Elle s'adossa à sa voiture, s'efforçant de se ressaisir.

— Vous allez bien, mademoiselle Neige ? lui demanda Daphné.

— Oh, c'est toi, Daphné ! fit Mlle Neige. Eh bien, je viens de rencontrer...

— Barbe-Bleue, intervint Sabrina.

— Oui, lâcha Blanche-Neige. Il a toujours un faible pour moi, mais je... Ah, je comprends mieux, maintenant. C'est vous qui avez provoqué ce chaos ?

Puck acquiesça et s'inclina.

— Pour vous servir...

— Pourquoi n'avez-vous plus jamais téléphoné à Mamie Relda ? demanda Daphné. Elle vous a appelée des centaines de fois pour s'excuser !

— Écoute, Daphné, quand tu seras plus grande, tu découvriras que la vie d'adulte, c'est parfois très compliqué. Et ce n'est pas toujours facile de décrocher son téléphone...

— D'abord, je suis presque une adulte ! s'indigna Daphné. Ensuite, vous ne comprenez rien ! Mamie Relda se sent horriblement mal, après ce qui est arrivé. Mais c'est la faute de M. Charmant : il nous avait fait jurer de garder le secret. Il a même dit que c'était pour votre bien !

— En me laissant penser qu'il était mort ? répliqua Mlle Neige d'un ton amer.

Sabrina et Daphné échangèrent un regard.

— On aimerait pouvoir vous dire toute la vérité, mais on a promis de tenir notre langue.

— C'est là le problème : tout le monde me cache des secrets, soi-disant pour mon bien...

— On veut seulement vous protéger, argumenta Daphné.

— Tout le monde veut protéger Blanche-Neige..., lâcha la belle princesse rageusement. Je ne suis plus une petite fille, Daphné. J'ai surmonté bien des épreuves toute seule, avant que Charmant n'entre dans ma vie.

Il y eut un silence gênant, puis Mlle Neige reprit la parole.

— Vous devriez rentrer à la maison, Relda va se faire un sang d'encre.

Elle monta dans sa voiture et s'éloigna sans se retourner.

Tonton Jaco fut ravi des informations que les enfants avaient glanées à la bibliothèque. Daphné proposa d'écrire à Boucle d'or séance tenante, mais il leur expliqua qu'il avait eu une meilleure idée. Il avait téléphoné à de vieux amis qui allaient lui envoyer un petit quelque chose mille fois plus efficace qu'une lettre ! Il acheva en disant que leur filature prendrait bientôt fin... Lorsque les filles et Puck allèrent se coucher, Tonton Jaco observait toujours Boucle d'or dans le miroir, un peu comme s'il regardait un bon film à la télé. Elle se promenait maintenant en gondole sur un canal en admirant un magnifique clair de lune...

Le lendemain matin, Sabrina fut réveillée par des cris et des martèlements à la porte d'entrée. Elle se frotta les yeux, loucha sur sa sœur qui dormait, évidemment, comme une souche. Enfin elle se leva, enfila son peignoir accroché au montant du lit, et descendit. Juste à côté de la porte d'entrée, une créature moitié naine moitié crocodile surgit du porte-parapluie et lui montra la porte du doigt.

— Attention, homme en vue ! Possible dangereux !

Là-dessus, la créature postillonna dans son talkie-walkie.

— Où est ma doublure ?

Sabrina regarda par la fenêtre.

— C'est Robin des Bois, expliqua-t-elle. C'est un ami.

— Annuler doublure ! hurla la créature dans son talkie-walkie. On repasse en code jaune. Plus rien à signaler.

Puis le gugusse replongea dans son porte-parapluie.

Sabrina essaya de se coiffer, doigts en peigne, défroissa son peignoir du plat de la main et se regarda dans le miroir. Plutôt mourir que de laisser Robin des Bois la voir dans ce pyjama ridicule, et en plus, les cheveux complètement ébouriffés... Le problème, c'est qu'elle était la seule réveillée dans la maison, et que Robin continuait à crier que c'était urgent. Résignée, Sabrina lui ouvrit.

— Comment ! Tu n'es pas prête ! Mais, mon petit chat, il faut vite t'habiller ! s'exclama l'avocat en s'engouffrant dans la maison. Où sont les autres ?

Sabrina, horrifiée qu'il l'ait appelée « mon petit chat », en bégaya.

— En-encore au lit...

Elle recoiffa maladroitement une mèche derrière son oreille.

— File les réveiller ! Nous devons aller au palais de justice tout de suite ! Le procès va commencer.

— Quel procès ?

— Celui du Grand Méchant Loup, ma belle petite cocotte !



4

Malcommode en colimaçon



— Hier soir, Petit Jean a demandé l'ouverture d'un procès en bonne et due forme aux autorités de Port-Ferries, expliqua Robin des Bois tandis que les Grimm et lui gravissaient en courant les marches du palais de justice. Honnêtement, après notre petite altercation d'hier avec Nottingham, je n'aurais jamais cru que nous y aurions droit. Dès que la nouvelle est tombée, mon associé, Will Écarlate, a déposé une plainte collective et a prévenu les jurés sélectionnés.

— Pourquoi n'avons-nous pas été informés plus tôt de la date du procès ? interrogea Mamie Relda.

— Parce que la Reine de Cœur et Nottingham veulent nous déstabiliser, pardieu ! hurla Petit Jean en venant à leur rencontre. Si l'affaire est jugée sans que la défense soit présente, le procès sera fini en moins de deux !

— Juste ce qu'ils veulent : une justice expéditive, résuma Tonton Jaco.

— Je ne vous le fais pas dire ! convint Robin. Mais ils ont oublié que je suis rapide comme l'éclair ! Nous ne nous laisserons pas doubler !

— Avez-vous eu le temps de préparer la défense de Canis, au moins ? reprit Mamie, soucieuse.

Les avocats firent non de la tête.

— Mais ne vous faites aucun souci ! Une fois que nous aurons demandé le report du procès au juge, nous aurons tout le temps de nous préparer ! expliqua Petit Jean.

Sabrina regarda Daphné qui ouvrait son dictionnaire.

— Daphné, « reporter », ça signifie « renvoyer à plus tard ».

L'air mécontent, sa cadette referma son dictionnaire.

— Même pas besoin de ton aide.

Robin et Petit Jean firent entrer les Grimm dans la salle d'audience. À la grande surprise de Sabrina, elle était bondée de Findétemps : gobelins, sorcières, marraines fées, elfes, munchkins, animaux parlants et de nombreux autres, très excités, qui ne causaient que du procès.

Tout au fond de la salle, Sabrina aperçut le box du jury avec ses deux rangées de chaises. Les jurés, au nombre de six, étaient plus bizarres les uns que les autres. Il y avait le Chat du Cheshire, Glinda la Bonne Fée (*Pas si bonne que ça !* se dit Sabrina), un gros ver à soie qui fumait tranquillement un houka, l'un des sept chevreaux, un jeune homme avec un haut-de-chausses bleu azur pailleté d'étoiles d'or, et enfin, constata Sabrina avec une horreur non dissimulée, Humpty Dumpty, cet œuf dodu avec deux yeux, un nez et une bouche et, par-dessus le marché, affublé de vrais bras et de vraies jambes. Sabrina avait souvent croisé ces Findétemps en ville, ou elle avait lu leur histoire dans les livres de contes que les Grimm possédaient dans leur vaste bibliothèque. Parmi les jurés, seul un individu, dont la grande capuche noire cachait entièrement le visage, lui était inconnu.

Au milieu de la salle se dressait une estrade avec une chaise. À proximité s'élevait un podium de plus belles dimensions où se tenait un individu au corps tout petit, tout gringalet, surmonté d'une énorme tête. Des mèches folles de cheveux blancs s'échappaient de dessous son haut-de-forme. Il avait un nez si épaté que Sabrina se demanda si des Lilliputiens n'avaient pas élu domicile au fond de ses narines. L'étrange personnage portait la grande robe noire des juges et tenait un marteau de

charpentier. C'était donc lui le juge, déduisit Sabrina fort logiquement.

Trois gardes à jouer surveillaient l'assemblée. Sabrina connaissait bien la garde rapprochée de la Reine de Cœur. Sans leur tronc formé par une carte à jouer, ils ressemblaient à s'y méprendre à n'importe quel être humain. Le Trois de Trèfle assurait la sécurité du juge, tandis que le Cinq de Carreau et le Sept de Pique ne quittaient pas la porte des yeux.

Un toc toc solennel s'en éleva et les deux gardes à jouer ouvrirent. Plusieurs de leurs acolytes entrèrent, encadrant Canis enchaîné. Ils le firent asseoir à une grande table, puis attachèrent ses chaînes à un anneau en acier fixé au sol. Canis semblait épuisé, mais lorsqu'il aperçut les Grimm, il retrouva toute son énergie pour les apostropher.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Nous sommes venus vous aider ! répondit Mamie Relda.

— Je ne veux pas de votre aide !

— Silence ! tonna le juge en donnant de grands coups de marteau sur son bureau.

Des petits copeaux jaillissaient dans les airs à chaque coup. Sabrina avait déjà vu des juges utiliser des maillets, à la télévision, mais jamais de vrais marteaux.

— Silence ! Que signifie ce brouhaha dans ma cour ?

Robin des Bois et Petit Jean se précipitèrent vers le juge et s'inclinèrent respectueusement devant lui.

— Votre Honneur, nous vous présentons toutes nos excuses pour notre retard. Nous sommes les avocats de M. Canis.

— Vous osez vous présenter à la cour comme ça vous chante, avocats ? s'égosilla le juge. La prochaine fois, vous me le chanterez sur un autre air !

Cet éclat provoqua un chahut qui rendit le juge fou de rage. Il donna de nouveaux coups de marteau vigoureux sur son bureau.

— Silence ! J'ai une annonce capitale à faire à cette cour ! J'exige un sandwich au jambon de pays avec des cornichons et du beurre allégé séance tenante ! Vous autres, commandez ce que vous voulez, mais à vos frais, s'il vous plaît !

Robin des Bois et Petit Jean parurent troublés par cette déclaration.

— Votre Honneur, nous aimerions vous demander le report du procès, reprit Robin des Bois. Nous avons appris que notre client était jugé il y a une heure et demie.

— Il n'a pas été jugé il y a une heure et demie puisqu'il l'est maintenant ! riposta le juge sans se démonter.

— Non, non, Votre Honneur, ce que je veux dire, c'est que nous avons appris qu'il y aurait un procès il y a une heure et demie.

— Un procès il y a une heure et demie ? Intéressez-vous plutôt à celui qui se déroule maintenant !

Petit Jean était sur le point de bondir sur le podium pour étrangler le juge. Robin des Bois lui fit signe de se calmer.

— Votre Honneur, nous voulons reporter cette affaire jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de nous entretenir avec notre client, de préparer sa défense et d'interroger les témoins de l'accusation.

Le juge devint rouge cerise et donna un coup de marteau irrité sur son bureau.

— Objection rejetée !

— Mais enfin, Votre Honneur..., protesta Robin.

— Pourquoi nous avez-vous convié, si vous n'êtes pas prêts ?

— Mais, Votre Honneur, nous ne vous avons pas... convié ! protesta Petit Jean.

— Ma foi, c'est terriblement impoli ! hurla le juge, hors de lui. Vous organisez un procès et vous n'avez pas la décence de m'y inviter ? Avocats, vous allez finir en guacamole !

— Il est complètement fou ! murmura Sabrina, éberluée.

— C'est normal, c'est le Chapelier fou, la renseigna Mamie Relda.

Sabrina l'observa, bouche bée. Elle connaissait bien les exploits du Chapelier fou. Au pays des Merveilles, Alice avait pris le thé avec lui, le lièvre de Mars et un charmant petit loir, et elle avait failli en perdre la raison.

— Comment le Chapelier est-il devenu juge ? demanda Tonton Jaco.

— Grâce à moi ! dit une voix.

Sabrina se retourna et découvrit la Reine de Cœur pile derrière elle. Son visage semblait passé au blanc d'Espagne et ses lèvres étaient rouge vif. Ses paupières étaient recouvertes d'une couche si épaisse de poudre mauve qu'il en résultait un losange au-dessus de chaque œil. Elle ressemblait à un clown. Pire, elle ressemblait à Sabrina quand elle se maquillait.

— Ce n'est pas juste ! lança Sabrina. Vous n'avez pas le droit de nommer un fou pour présider la cour !

— Si. Parce que je suis la Reine Maire ! repartit la reine en éclatant de rire. Mais peu importe qui j'ai nommé pour juger cette affaire, de toute façon le Grand Méchant Loup sera pendu ! Il n'y aura plus personne pour vous protéger !

Sabrina ne l'écoutait plus, car son attention était distraite : le juge reprenait la parole.

— Où est l'avocat de l'accusation ?

— J'arrive, Votre Honneur !

Les portes de la salle d'audience s'ouvrirent sur un homme dont la vue horrifia Sabrina. Il avait une barbe, des cheveux et des sourcils bleus. Au même instant, elle sentit Daphné qui glissait sa main dans la sienne.

Tonton Jaco ne fut pas le seul à pousser un cri étouffé. L'étonnement était général.

— Barbe-Bleue !

— Je suis prêt à commencer, si la cour est d'accord, lança Barbe-Bleue en s'asseyant à une table où il déposa sa serviette.

— Je n'ai pas eu le temps de m'entretenir avec mon client, protesta Robin des Bois. Je n'ai même pas interrogé vos témoins.

— Quelle déveine..., fit remarquer Barbe-Bleue, mais vous allez rattraper le temps perdu. Maintenant, comme je viens de le souligner, je suis prêt à appeler mon premier témoin à la barre. Ou, plus précisément, mes trois témoins, car j'aimerais les interroger en même temps, du moins si la cour m'y autorise.

— Ça se pourrait bien ! chanta le Chapelier fou en applaudissant de joie. Appelez-les donc, vos trois larrons !

Robin et Petit Jean revinrent à la table de la défense. Ils tentèrent de remonter le moral de M. Canis, mais ce dernier les ignora complètement.

— L'accusation appelle les Trois Petits Cochons à la barre ! déclama Barbe-Bleue.

Un garde à jouer ouvrit la double porte, et les anciens policiers Porchon et Latruie firent leur entrée.

Si, de loin, ils ressemblaient à deux poires bien dodues et très semblables, de près, on remarquait des différences notables entre eux. Léon Porchon avait des cheveux bruns bouclés, une petite moustache frisée et des lunettes. De plus, il avait tendance à transpirer abondamment. Son teint d'habitude pâle était livide et il paraissait très nerveux. Son ami et associé, Guy Latruie, avait une coiffure qui le faisait étonnamment ressembler à Elvis Presley. Ses longs favoris broussailleux et ses lunettes de soleil réfléchives ajoutaient à sa ressemblance avec le King. Porchon et Latruie étaient en costume cravate. Ils remarquèrent tout de suite les Grimm, auxquels ils adressèrent un sourire d'excuse. Sabrina s'inquiéta. Qu'allaient-ils dire contre M. Canis ?

Leur arrivée causa un vacarme incroyable dans la salle d'audience : tout le monde se mit à parler en même temps. Le Chapelier fou, exaspéré, donna des coups de tête sur sa table pour exiger le retour au silence, puis il se souvint qu'il avait un marteau à sa disposition et l'assena violemment sur son bureau. Quand le silence fut revenu, Barbe-Bleue s'approcha des sieurs Porchon et Latruie.

— Je croyais que vous étiez trois ?

Latruie passa la main dans ses épais cheveux noirs.

— Certes, mais nous ne sommes pas non plus des frères siamois.

La foule se mit à rire, jusqu'à ce que le Chapelier fou donne un nouveau coup de marteau.

— Dois-je comprendre qu'Ernest Jambonnet ne se présentera pas aujourd'hui ? Où est-il ?

Latruie et Porchon se changèrent subitement en cochons — une métamorphose qui survenait lorsqu'ils étaient nerveux, émus ou ravis. Ils couinèrent et grognèrent avant de reprendre leur apparence humaine piriforme.

— Nous ne le savons pas..., déclara Porchon timidement. Ernest est porté disparu.

— Disparu ? répéta Barbe-Bleue. Comment peut-on être porté disparu dans une ville si petite ?

Porchon haussa les épaules sans répondre.

— Je suppose que vos deux témoignages suffiront. Messieurs, pouvez-vous nous dire quelle profession vous exercez ?

— Nous sommes architectes, déclara Porchon. Mais il n'y a pas si longtemps, nous étions policiers.

— Fascinant, commenta Barbe-Bleue. Si j'en crois la célèbre histoire des Trois Petits Cochons, vous avez autrefois eu des problèmes avec le Grand Méchant Loup. Est-ce correct ?

Porchon et Latruie acquiescèrent.

— Et si j'ai bien compris cette tragique histoire, chacun d'entre vous s'était construit une maison. La première avec de la paille, la deuxième avec des brindilles et la dernière avec des briques et du ciment. Qui a construit quoi ?

— Moi, j'ai construit la maison de brindilles, précisa Latruie.

— Et moi, celle de briques, enchaîna Porchon.

Barbe-Bleue sourit et tourna son attention vers les jurés.

— Je ne suis pas entrepreneur de travaux publics, mais je connais deux ou trois petites choses concernant la construction. Il faut des matériaux solides. La brindille est donc à éviter. Cela dit, si vous soudoyez le comité d'urbanisme, vous pouvez faire une belle entorse à la réglementation !

— Je n'ai jamais soudoyé personne ! s'exclama Latruie, stupéfait.

Barbe-Bleue ignore sa remarque et poursuivit.

— En revanche, la brique est un matériau de qualité. Et pour finir, je ne connais personne qui bâtirait sa maison avec de la paille. Je me trompe ?

Porchon et Latruie gardèrent un silence consterné.

— La paille s'envolera quand la bise viendra et sera mouillée par la pluie. Je peux facilement pénétrer dans une maison de paille : il me suffit d'avoir une tondeuse à gazon ! Même un briquet ! hurla Barbe-Bleue, ce qui fit rire le public. Mais je ne suis pas architecte. Ni entrepreneur de travaux publics. Les maisons de paille recèlent peut-être des qualités, ou des secrets,

que j'ignore... Maintenant, dites-moi ce qui est arrivé à vos maisons, messieurs.

Latruie leva les yeux au ciel.



— Le Loup a soufflé dessus. Seule la maison de briques et de ciment est restée debout.

— Le Loup a donc réussi à détruire deux maisons ! C'est terrible ! Voyez-vous ce Loup dans la salle, aujourd'hui ? reprit Barbe-Bleue.

Il regarda M. Canis avec un sourire triomphant.

— Non, répondirent Porchon et Latruie.

Barbe-Bleue les regarda avec incrédulité.

— Je suis désolé, messieurs, vous n'avez peut-être pas bien entendu : je vous ai demandé si vous voyiez le Loup dans cette salle.

— On a bien entendu, dit Porchon, et la réponse est toujours non.

Sabrina se posait un million de questions. Elle connaissait bien l'histoire des Trois Petits Cochons, et elle savait que c'était M. Canis qui avait détruit leurs maisons. Donc les Cochons mentaient. Pourquoi ? Pour lui sauver la mise ?

— Vous ne voyez vraiment pas le Loup, là ? répéta Barbe-Bleue en leur montrant Canis.

Latruie gonfla la poitrine et sourit.

— Ce n'est pas le Loup. C'est notre ami Canis.

— Ne vous fichez pas de moi ! hurla Barbe-Bleue en tapant du poing sur la table. Le Loup et Canis sont une seule et même personne !

— Vous vous trompez ! riposta Porchon. M. Canis est un humain, et le Loup, un monstre qui le possède. En jugeant Canis pour les crimes du Grand Méchant Loup, vous jugez un innocent !

Un murmure parcourut le public. Le brouhaha s'arrêta net lorsque le Chapelier fou lança son marteau à travers la fenêtre.

— Très bien, alors je vais vous poser une autre question, reprit Barbe-Bleue. Vous considérez-vous comme un ami du Grand Méchant Loup, pardon, je veux dire, de M. Canis ?

— Eh bien oui ! affirma Porchon.

— Nous ne sommes pas copains comme cochons, c'est vrai, mais quand même, nous avons beaucoup de respect pour lui. On s'est rendu de petits services, autrefois, ajouta Latruie.

— Ernest Jambonnet était-il ami avec M. Canis ?

— Ernest a été très proche de Mme Grimm, expliqua Porchon. Il a passé pas mal de temps avec Canis. À mon avis, il a appris à lui faire confiance. Moi, je dirais qu'ils s'entendaient bien.

— J'en conclus donc que Jambonnet, votre ami porté disparu, et votre M. Canis étaient à tu et à toi. Ce Jambonnet est décidément un individu fort intéressant... D'abord il construit une maison de paille, ensuite il s'étonne que le Loup la détruise si facilement, et enfin il devient son bon ami. Le Loup l'a tout de même mis sur la paille, et a failli le dévorer ! Quand on y réfléchit bien, ce Jambonnet est un homme plutôt confiant.

Là-dessus, Barbe-Bleue reporta les yeux sur M. Canis.

— Peut-être trop..., ajouta-t-il. Dites-moi, Loup, étiez-vous vraiment l'ami de Jambonnet, ou avez-vous feint de l'être en attendant le jour et l'heure où vous pourriez l'avaler tout cru ?

M. Canis grogna.

— Analysons la situation, Loup, reprit Barbe-Bleue avec aplomb. À mon avis, Jambonnet n'a pas inventé le fil à couper le beurre ; j'en tire donc ces conclusions : vous auriez finalement tué le plus niais des Trois Petits Cochons pour en faire votre quatre-heures... Ma question sera donc la suivante : avez-vous dévoré M. Jambonnet, comme vous avez dévoré la malheureuse mère-grand du Petit Chaperon rouge ?

— Objection, Votre Honneur ! protesta vigoureusement Robin des Bois. M. Canis n'est pas jugé pour le meurtre de M. Jambonnet. Meurtre qui n'est d'ailleurs pas prouvé ! Où est le corps ? Et l'arme du crime ?

— L'arme du crime, ce sont les dents acérées de cette brute ! s'exclama Barbe-Bleue d'une voix de stentor. Et sans doute ce glouton digère-t-il tranquillement le troisième Petit Cochon, à l'heure qu'il est !

À ces mots, M. Canis poussa un hurlement de rage. Il souleva sa table et la fracassa contre le mur. Une douzaine de gardes à jouer bondirent sur lui et le frappèrent avec la poignée de leurs épées. Canis réagit à peine plus que si le duvet d'un caneton l'avait effleuré et il se jeta sur les gardes à jouer en poussant des rugissements formidables. Sabrina observait la scène avec horreur. Elle n'avait jamais vu Canis perdre son sang-froid si vite... Là-dessus, d'autres gardes arrivèrent en renfort et le firent sortir.

Le Chapelier fou n'avait cessé de marteler sa table de ses poings pendant tout ce temps. Le silence revenu, il se laissa tomber sur sa chaise et essuya son visage en sueur avec un pan de sa robe de juge.

— Nous en avons entendu assez pour aujourd'hui ! À demain mardi !

— Mais, Votre Honneur, objecta Barbe-Bleue, mardi, c'était hier.

— Vous avez peut-être raison. Si on ne peut se revoir hier, quand se revoit-on ?

— Eh bien, demain ?

— Mon ami, vous êtes un génie ! Demain n'est-il pas le lendemain d'aujourd'hui ?

Barbe-Bleue acquiesça.

— Le temps est un grand maître, il règle bien des choses ! À demain, demain et demi ! conclut le Chapelier fou.

— Votre Honneur ! s'écria Petit Jean. Nous n'avons pas interrogé les témoins.

Le juge ne lui prêta aucune attention : il sortait en courant à toutes jambes. Là-dessus, le Cinq de Carreau fit évacuer le public. Sabrina surprit la Reine Maire qui l'observait. L'horrible bonne femme rigolait comme une folle de toutes ses dents jaunes et pointues.

— Bonne chance pour demain !

Robin des Bois, accablé, regardait la salle d'audience, l'air perplexe et déconcerté.

— Que vient-il d'arriver, au juste ? demanda-t-il.

— On est passés sous un rouleau compresseur et on est laminés, voilà ! tonna Petit Jean.

Les Grimm venaient de rentrer chez eux lorsqu'on frappa à leur porte. Sabrina ouvrit à un Latruie et un Porchon très embêtés.

— Nous savons que vous n'aviez pas le choix..., les consola Mamie Relda, une fois que Sabrina les eut fait entrer.

— Nous n'en avons pas moins l'impression de vous avoir trahis..., déclara Latruie.

— Je suis certaine que M. Canis sait que vous avez essayé de nous aider, insista Mamie Relda.

Elle leur servit du thé glacé et les fit asseoir à la table de la salle à manger pendant qu'elle préparait une collation.

— C'est une mascarade ! se plaignit Porchon. Nous ne pouvons pas les laisser continuer !

— Que faire ? soupira Sabrina. C'est la Reine Maire qui a nommé le juge. De plus, le jury comprend de nombreux membres de la Main Rouge.

— Et si vous nous donniez un coup de main ? demanda Mamie, qui revenait avec un plat de sandwiches au rosbif, des coupelles remplies de salade de chou, de cornichons aigres-doux à l'aneth, de haricots blancs à la sauce tomate et d'œufs mimosa.

Incroyable, c'est un déjeuner presque normal ! s'extasia Sabrina. Si seulement Mamie recevait plus souvent !

— Un coup de main ? répéta Latruie en fixant les sandwiches, l'œil rond de gourmandise.

— Oui, pour la défense de Canis, expliqua Mamie Relda. Aujourd'hui, la Reine Maire et sa clique nous ont surpris, mais c'est la dernière fois ! La clé de notre succès, c'est la préparation. Nous devons donc lire tout ce qui existe sur le Petit Chaperon rouge, sa mère-grand et le crime. Malheureusement, il existe de nombreuses versions du *Petit Chaperon rouge*. Vous connaissez Canis depuis plus longtemps que nous, vous pouvez donc nous aider à faire la part entre la fiction et la réalité.

Latruie et Porchon opinèrent.

— Nous nous y attellerons une fois que nous aurons dégusté vos délicieux sandwiches ! s'exclama Porchon.

Mamie Relda en donna deux à chacun des Cochons et les laissa se servir du reste. Ils avaient un appétit hallucinant, remarqua Sabrina. Les anciens policiers avalaient tout rond et se resservaient aussi sec. Tout en mangeant, ils passèrent au crible les nombreux livres des Grimm, avec Sabrina, Daphné, Jacob et Mamie Relda.

— Que cherchons-nous, au juste ? demanda Daphné.

— Toutes les divergences possibles et imaginables ! expliqua Mamie Relda.

Daphné feuilleta aussitôt son dictionnaire, sous le regard énervé de Sabrina. Franchement, elle aurait pu lui dire que « divergence » était un synonyme de « contradiction », mais, à l'évidence, sa cadette ne voulait plus de son aide.

— Je ne sais même pas ce qu'il faut trouver..., marmonna Sabrina en ouvrant des livres au hasard. Ces événements se sont passés il y a au moins six siècles !

— Il faut quand même tout lire ! déclara Daphné. Je ne sais pas, moi, on pourrait trouver d'autres témoins ?

— À mon avis, ils sont dans le ventre du Grand Méchant Loup ! ricana Sabrina.

Mamie Relda lui adressa un regard furieux. La vieille dame la battait froid depuis leur altercation de la veille et elle ne lui avait toujours pas adressé la parole.

La famille Grimm et les Cochons passèrent ainsi une bonne partie de l'après-midi à parcourir des livres de contes et divers autres gros ouvrages. Sabrina, pourtant, n'avait pas le cœur à se plonger dans cette nouvelle enquête. L'attitude de Canis, quelques heures plus tôt dans la salle d'audience, la poursuivait... Le souvenir de ses rugissements ainsi que son regard plein de fureur la faisaient encore horriblement frissonner. Le vieil ami de Mamie n'avait presque plus rien d'humain... Bientôt, il serait complètement possédé par le Loup. Mais le plus déconcertant, dans tout cela, c'était la décontraction des autres membres de sa famille. Que se passerait-il si le Loup brisait ses chaînes ou parvenait à maîtriser Nottingham et s'évadait de sa prison ? Et si, après, il revenait chez Mamie Relda ? Que feraient les Grimm ? Sabrina se répétait qu'elle était la seule à analyser la situation objectivement et à envisager le pire.

Pendant que les autres consultaient et compulsaient les grimoires familiaux, la fillette réussit à attirer Porchon et Latruie dans la cuisine, où elle vida le réfrigérateur pour contenter leur gourmandise. Elle ferma la porte de la cuisine, après s'être assurée que personne ne les écoutait.

— M. Jambonnet est vivant ! commença-t-elle.

— Nous sommes au courant, répondit Latruie. Il nous a écrit. La prochaine fois que vous réussirez à quitter Port-Ferries avec un Findétemps, faites-nous signe !

— Désolée de ne pas vous avoir prévenus, c'était une décision de dernière minute. M. Jambonnet nous a donné une clé, au moment des adieux.

Porchon et Latruie échangèrent un regard nerveux.

— Il ne nous l'a pas dit, avoua Porchon. Ta grand-mère a déjà l'arme en sa possession ?

Sabrina secoua la tête.

— Non. M. Jambonnet a donné cette clé à Daphné et à moi, en nous recommandant de nous procurer l'arme seulement en cas d'absolue nécessité. Comme M. Canis a vraiment beaucoup changé, je pense qu'il est temps de l'utiliser ! M. Jambonnet nous a précisé que, tous les deux, vous nous apprendriez à la manier.

— Pas la peine ! affirma Porchon. Son maniement est facile. Seule précaution, il faut bien viser !

Latruie se mit à rire.

— Dis, tu te souviens lorsque Ernest a visé notre voiture ? J'ai entendu dire qu'on l'avait retrouvée dans le comté voisin !

Les deux Cochons s'étranglèrent de rire et devinrent rouge tomate, puis ils reprirent leur sérieux.

— Ce n'est pas drôle, pourtant..., conclut Porchon. La prime d'assurance de Jambonnet a crevé le plafond. Mais bon, nous n'avions pas le choix, nous devons la tester avant de nous en servir contre le Loup.

— Les Trois Petits Cochons sont les seuls à avoir réussi à neutraliser le Loup, n'est-ce pas ? reprit Sabrina. M. Jambonnet nous l'a raconté en trois mots, et j'en ai entendu parler, mais, en réalité, je n'ai jamais su ce qui s'était exactement passé.

Latruie poussa un soupir.

— Eh bien, avant ta naissance, le Loup terrorisait la population de Port-Ferries et personne ne pouvait l'arrêter ni le mettre hors d'état de nuire. Pas même ton Grand-Pa Basile. Pourtant, Basile était l'humain le plus fort et le plus intelligent que j'ai jamais connu ! En tant que policiers de Port-Ferries, c'était notre mission de maîtriser un loup déchaîné qui soufflait sur les maisons. Nous avons organisé des battues avec des volontaires pour le retrouver. J'ai même demandé à une sorcière de survoler la forêt, dans l'espoir qu'elle le repère. Peine perdue... Le Loup était trop intelligent, trop rapide, et malheureusement, toute cette horreur a continué.

— Ce qui a déclenché la colère du maire Charmant..., poursuivit Porchon. Il a déclaré que nous étions ridicules et, pire, que nous dilapidions l'argent du contribuable ! Il a décidé qu'il était le seul à pouvoir nous débarrasser de cette engeance et il est parti à sa recherche. Quand nous l'avons retrouvé, une

bonne semaine plus tard, il était saucissonné à un arbre. Le Loup l'y avait attaché avec sa propre corde. Imagine comme Charmant a été humilié.

— Je comprends mieux pourquoi Canis et Charmant se détestent, conclut Sabrina.

Porchon hocha la tête.

— Quand nous avons libéré Charmant, il nous a adressé un ultimatum : soit nous arrêtons le Loup, soit nous étions virés. Alors on s'est démenés. Nous lui avons tendu des pièges, envoyé des flèches anesthésiantes et même empoisonnées. Rien à faire, le Loup avait toujours un temps d'avance sur nous. À un moment donné, j'ai compris pourquoi il déjouait toutes nos manœuvres. Il était fort, c'est sûr, mais il avait aussi recours à une arme magique qui le rendait invincible ! Dès que l'on s'approchait de lui, il retournait son arme contre nous et paf, terminé ! Très vite, j'ai eu une idée : nous devions la lui subtiliser.

— *Toi*, tu as eu une idée ? Non mais dis donc, tu t'es bien regardé ? intervint Latruie d'un air furieux.

— Bon, d'accord, on en a eu l'idée tous les trois, rectifia Porchon. Pour la lui voler, nous devions être beaucoup plus malins que lui. Nous avons répandu le bruit que le père Lustucru se faisait beaucoup de souci, parce que son troupeau de moutons était devenu trop grand et donc ingérable. Nous savions que le Loup aimait croquer le mouton, alors nous nous sommes cachés dans la bergerie du père Lustucru, et nous avons attendu. Oh, pas bien longtemps...

— Le seul inconvénient, c'est que nous avons dû nous déguiser en mouton...

— Était-ce vraiment nécessaire de mentionner ce détail embarrassant ? grommela Porchon, contrarié.

— Ce n'est pas non plus la peine de minimiser les faits ! objecta Latruie. Bon, tout s'est passé comme prévu. Pour résumer, nous avons surpris le Loup. Quand il est entré dans la bergerie, j'ai foncé sur lui au volant d'un camion de l'armée !

— Ouah ! s'exclama Sabrina.

— Qu'est-ce que tu crois ! s'exclama Latruie. Le Loup est grand et fort. Si j'avais eu un tank, j'aurais foncé pareil ! J'ai mis

le Loup K-O, et Jambonnet en a profité pour sauter du plafond de la bergerie et lui voler son arme magique. Ah, tu aurais dû voir ça ! Trois petits gros ninjas ! Jambonnet à sa corde, Porchon frappant le Loup avec sa pelle et moi au volant de mon camion. Ce fut le grand jour des Cochons !

— Et après, vous avez retourné son arme contre lui ?

— Oh non, dit Porchon, on a filé sans demander notre reste !

— Et vite fait ! renchérit Latruie en riant à gorge déployée. Il faut dire que nous n'avions jamais vu le Loup dans une telle colère. On a sauté dans nos voitures de patrouille et on a appuyé sur le champignon ! Le Loup nous a suivis dans tout Port-Ferries avant d'abandonner.

Porchon souriait largement.

— Une fois que nous avons eu l'arme magique, nous nous sommes exercés à son maniement. Nous avons ainsi détruit un château sans le faire exprès, puis nous nous sommes préparés à l'assaut final ! Lors de l'ultime confrontation, le Loup a agi comme d'habitude : il a foncé sur le poste de police toutes dents et griffes dehors, avec l'intention de nous transformer en côtelettes... sauf qu'il s'est pris la raclée de sa vie ! Moi, je te le dis, petite, il était sur les fesses !

— Mais quand tout a été fini, quand la fumée autour du Loup s'est dissipée, il s'est passé un événement inattendu..., coupa Latruie.

Il retira ses lunettes de soleil et les essuya avec un pan de sa chemise, puis il les remit.

— Quoi ? demanda Sabrina avec impatience. C'est l'arme ? Elle est cassée, ou quoi ?

Pourvu qu'elle soit intacte...

— L'arme ? Nonononon, elle est en bon état ! C'est juste que nous avons eu une grosse surprise.

— Laquelle ?

— Eh bé... M. Canis..., répondit Porchon.

— Je n'y comprends plus rien ! avoua Sabrina.

— Ben, nous non plus, on n'y comprenait plus rien, convint Porchon. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y avait pas de M. Canis, avant la bagarre. Nous ne connaissions même pas son existence ! Peut-être était-ce un effet secondaire de l'arme ?

Peut-être avions-nous tant et si bien défait le Loup qu'il s'était transformé en Canis ? Ce qui est sûr, c'est que quand ç'a été fini, il n'y avait plus de Loup, seulement M. Canis, tout rikiki, avec ses petits cheveux gris.

— Le pauvre vieux gars, il ne se souvenait de rien... Il ne savait même pas qu'il avait été le Loup. Il avait poussé comme un champignon sous nos yeux ! Nous l'avons conduit chez ton grand-père Basile ! Lui, il connaissait ce genre de phénomène, mais c'est Relda qui s'en est occupée. Basile et Relda ont vite découvert que Canis était possédé par le Grand Méchant Loup mais qu'il avait aussi le pouvoir de le contrôler. Relda espérait que Canis deviendrait l'allié de votre famille, et depuis, il vivait chez vous. Pendant les quinze années qui ont suivi, nous avons dormi presque sur nos deux oreilles. Je ne sais pas pourquoi Canis a perdu son pouvoir sur le Loup... En tout cas, c'est lorsque vous êtes arrivées à Port-Ferries, toi et Daphné.

Plus exactement, lorsque Canis et Jacques le Tueur de géants s'étaient battus, songea Sabrina. Au plus fort de la bagarre, Canis avait planté ses dents dans le bras de Jacques⁷ et s'en était purléché les babines. Après cela, la cohabitation étrange et jusque-là contrôlée de M. Canis et du Loup avait pris fin. Depuis combien de temps cohabitaient-ils au fait ? Elle ne s'était jamais posé la question.

— Votre arme va neutraliser le Loup, mais est-ce qu'elle pourrait...

— ... redonner à M. Canis le pouvoir de contrôler le Loup ? coupa Latruie. Possible.

— Qu'est-ce que c'est ? Je veux dire, de quelle arme s'agit-il ?

Au même instant, Mamie Relda surgit dans la cuisine avec un plateau chargé d'assiettes sales.

— Oh, misère, je ne savais pas que vous étiez là ! Je crains que notre équipe de travail ne se soit réduite à sa plus simple expression... Jacob et Daphné se sont endormis, aussi, messieurs, je vous propose d'aller vous coucher. Merci pour tout !

— À votre service, Relda ! couinèrent les deux Cochons.

⁷ Voir livre I, Détectives de contes de fées.

— Et toi, Sabrina, aide ta sœur à monter dans votre chambre pendant que je dis au revoir à nos amis, reprit Mamie Relda.

Sabrina mourait d'envie d'en savoir plus sur l'arme magique, mais la prudence lui recommanda de ne pas insister. Elle salua donc les Cochons, rejoignit sa sœur endormie sur le canapé du salon et la réveilla doucement. Daphné la suivit à l'étage. Une fois dans leur chambre, Sabrina aida sa cadette ensommeillée à se mettre en pyjama, puis elle lui retira son collier de perles. Un tube de gloss — qui d'ailleurs lui appartenait, nota-t-elle au passage — glissa du petit sac de Daphné et roula par terre. Sabrina, perplexe, le ramassa et le tourna entre ses doigts. Enfin, elle borda sa cadette et éteignit la lampe de chevet.

— Ça va, tu es bien ? lui demanda-t-elle pour finir.

Daphné grommela une suite de paroles inaudibles. Un instant plus tard, elle ronflotait.

Sabrina l'observait lorsqu'un éclat d'argent attira son attention. C'était la petite clé que Daphné portait autour du cou. Le clair de lune venait de l'effleurer, y allumant une brève lueur qui avait tout l'air d'un clin d'œil.

Pour la deuxième matinée consécutive, la maisonnée fut réveillée par de violents coups frappés à la porte. Sabrina bondit de son lit et se lissa les cheveux à la hâte en regrettant que Robin des Bois soit un lève-tôt. Elle sortait de sa chambre lorsqu'elle entendit la voix de son oncle, qui l'avait devancée en bas.

— C'est arrivé !

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Daphné.

Mamie Relda n'en savait rien. Elle haussa les épaules. Sur le seuil de la porte se tenait un lièvre tacheté avec une veste bleue et une casquette assortie. Sur son tee-shirt était inscrit « Le Lièvre et la Tortue, livraisons partout dans le monde ». Il tenait un bloc et un stylo d'une patte ferme. À son côté, une tortue verte portait un gros coffre sur son dos.

À leur vue, Daphné poussa un cri de joie.

— Vous êtes si mignons que je vous croquerais !

Remarquant le sourire amusé de Sabrina, elle se ressaisit aussitôt et déclara :

— Je veux dire, je suis tout à fait enchantée de faire votre connaissance.

— Êtes-vous Jacob Grimm ? demanda le lièvre à Tonton Jaco.

— Oui, c'est moi !

— Signez ici pour ça, reprit le lièvre en lui montrant le colis sur le dos de la tortue.

Tonton Jaco obéit prestement.

— Qu'y a-t-il dans votre coffre ? intervint la tortue. Ça pèse un âne mort, ce truc-là.

Le lièvre tendit la patte sans quitter Tonton Jaco des yeux.

— Eh bien, merci ! conclut ce dernier.

Mais le lièvre et la tortue ne bougèrent pas d'un millimètre.

— Vous n'avez pas d'autres livraisons à faire ? s'étonna Tonton Jaco.

— Écoute-moi bien, mon gars, je ne vais pas tourner autour du pot pendant mille ans. On donne toujours un pourboire, surtout pour une livraison pareille. Nous avons transporté ton paquet en faisant assez vite, je dois dire. Si j'avais laissé mon associée aller son train de sénateur, tu l'aurais eu à la saint-glinglin. Tu n'as pas idée comme ça se hâte lentement, une tortue.

— Sacrement lentement, mon gars, enchaîna la tortue.

— Ouais ! Alors ce service express mérite bien un joli pourboire, tu ne penses pas ? Sans compter que j'ai une grande famille. C'est rien de le dire, faut la voir pour y croire. Alors aboule quelques billets et tout le monde sera content.

— Bien sûr ! s'empressa de répondre Tonton Jaco en fouillant dans ses poches.

Il en sortit un billet de cinq dollars tout chiffonné qu'il fourra dans la pochette de la chemise du lièvre. Puis il prit le gros coffre sur le dos de la tortue.

— Merci, mon gars. Oh, encore une chose...

Le lièvre retira sa casquette. Une grande clé en laiton était posée entre ses deux oreilles. Il la tendit à Tonton Jaco.

— Bonne journée, et souvenez-vous : « Le Lièvre et la Tortue. Rien ne sert de courir, il faut livrer à point ! »

Là-dessus, le lièvre fit demi-tour, tourna la tortue comme si elle avait été le gouvernail d'un navire, et l'étrange duo repartit vers son camion.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont livré ? demanda Mamie Relda.

— Tu verras bien ! dit Jacob. Allez vous habiller et rendez-vous dans la salle du miroir !

Dix minutes plus tard, Mamie, Sabrina et Daphné rejoignaient Tonton Jaco qui admirait son coffre.

— Envoyer une lettre à Boucle d'or n'était pas possible, car elle se déplace plus vite que la poste. J'ai donc contacté des amis pour leur demander leur aide, et voici le résultat !

— Qu'est-ce que c'est, au juste ? interrogea Sabrina.

— Une malle commode bombée avec serrure à morillon ! Autrement dit, une Malcommode !

— Ton père m'en parlait souvent, mais je pensais qu'il plaisantait, déclara Mamie Relda. Où te l'es-tu procurée ?

— C'est un prêt des triplés Andersen, les descendants du grand conteur Hans Christian du même nom ! La Malcommode va nous aider à retrouver Boucle d'or. Du moins, les triplés me l'ont promis-juré.

— Comment fonctionne-t-elle ? s'enquit Sabrina avec curiosité.

Tonton Jaco l'ouvrit avec la clé en laiton et en souleva le couvercle. L'intérieur était vide.

— C'est dans ce coffre super malcommode que nous allons retrouver Boucle d'or ? s'écria Daphné, dépitée.

— Oh zut ! s'exclama Tonton Jaco en rabattant le couvercle, j'ai oublié de lui donner l'adresse !

— Je n'y comprends rien ! déclara Daphné.

— Tu dois donner ta destination, expliqua Tonton Jaco. Ma Malcommode, colimaçonne-moi à l'hôtel Cipriani, Giudecca 10, Venise.

Sabrina et Daphné observèrent leur oncle, puis se regardèrent.

— Je crois que Tonton Jaco a perdu la tête, cette fois.

— Cela devait arriver un jour ou l'autre..., enchaîna Sabrina.

— Vous allez voir ce que vous allez voir ! l'interrompit Tonton Jaco.

Il souleva de nouveau le couvercle. À l'intérieur, Sabrina vit un escalier en colimaçon. Au même instant, un long frémissement la parcourut, et elle comprit que la Malcommode était enchantée.

— À toi l'honneur de colimaçonner, ma Daphné ! dit Jacob en aidant la fillette à prendre l'escalier.

Daphné interrogea Mamie Relda du regard, l'air perplexe, et Mamie donna son assentiment d'un bref hochement de la tête. Sabrina suivit sa sœur et Jacob ferma la marche.

— Tu viens avec nous, Maman ?

— Non, il faut que quelqu'un reste à la maison. Je vais préparer des madeleines pour Robin des Bois et Petit Jean, déclara Mamie, qui semblait soucieuse.

— Fais attention à toi, surtout !

Mamie promit, la malle se referma et le noir se fit. Sabrina examina l'intérieur. Non seulement elle n'y voyait presque rien, mais la luminosité s'atténua au fur et à mesure qu'ils descendaient. Lorsque le noir fut total, Tonton Jaco sortit une amulette rouge de ses poches, murmura une formule magique et la lumière fusa. Ils continuèrent leur descente pendant si longtemps que Sabrina en conclut qu'il n'y avait ni fond ni fin. Elle allait suggérer de faire demi-tour lorsqu'elle entendit sa sœur se cogner. Ça devait être dur, car Daphné poussa un cri de douleur.

— Tu aurais pu m'avertir qu'il y avait une porte ! se plaignit-elle.

— Désolé..., dit Tonton Jaco. Tu peux l'ouvrir, mais ne sors pas avant d'avoir regardé de chaque côté. Ces Malcommodes en colimaçon n'ont pas toujours le compas dans l'œil, et cette porte s'ouvre sur le monde réel. Il peut y avoir n'importe quoi, de l'autre côté...

Daphné ouvrit la porte et regarda bien sur sa gauche, puis sur sa droite.

— La voie est libre ! s'écria-t-elle en sortant.

Un instant plus tard, un plouf retentit, suivi par de nouveaux hurlements de Daphné.



5

Un thé avec le petit chaperon rouge



Sabrina se précipita et vit sa sœur nageant dans un canal, où elle serait elle aussi tombée si Tonton Jaco ne l'avait pas retenue à temps.

De part et d'autre du canal, des gondoliers en pantalon de toile blanche et maillot rayé manœuvraient leurs gondoles avec de longues perches. L'un d'eux utilisa la sienne pour aider Daphné à regagner le bord, où Tonton Jaco la repêcha.

Une fois que Daphné fut au sec, elle sortit son dictionnaire de sa poche. Le volume, complètement trempé, était désormais inutilisable. Énervée, elle le jeta dans une poubelle non loin de là.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « ne pas avoir le compas dans l'œil » ?

— Être imprécis, expliqua Sabrina.

Sa sœur se renfroigna.

— Tu aurais dû le demander plus tôt..., reprit Sabrina.

L'air encore plus vexé, Daphné vida l'eau de ses chaussures.

— Bienvenue à Venise, les filles ! lança Tonton Jaco.

Sabrina regarda autour d'elle. Épouvantail avait raison : il n'y avait pas de rues à Venise, du moins, pas dans cette partie de la ville. Ce quartier-ci semblait quadrillé par un système très élaboré de canaux et d'étroites ruelles. Les élégants hôtels et immeubles étaient surélevés de telle façon que leurs portes étaient très au-dessus du niveau de l'eau. Des vaporettes et des gondoles sillonnaient ces voies fluviales. Les premiers étaient destinés aux gens pressés, les secondes aux touristes désireux de faire une promenade romantique...

En bonne New-Yorkaise, Sabrina était blasée. Après tout, une fois que l'on avait vu la statue de la Liberté, mangé les meilleurs hot dogs de Coney Island (d'ailleurs couronnés par un concours annuel !), le reste du monde n'offrait qu'un mince intérêt. Mais elle devait reconnaître que Venise, c'était vraiment très beau.

— Où est Boucle d'or ? demanda-t-elle.

Son oncle fixait un hôtel, de l'autre côté du canal.

— Là ! s'exclama-t-il en lui montrant une jeune femme qui, accoudée au balcon du troisième étage, admirait rêveusement la lagune.

Elle avait des boucles blondes, un joli teint doré et un sourire radieux.

Bouleversée de la voir pour de vrai, Sabrina eut tout à coup envie de rire et de pleurer ! Pendant des mois, Daphné et elle avaient cru que leurs parents les avaient abandonnées, pour finalement découvrir qu'ils avaient été enlevés par des criminels. Lorsqu'on les avait retrouvés, les petites filles n'avaient été qu'à moitié soulagées, car ils étaient tombés sous un puissant charme de sommeil. Or, bientôt, l'enchantement allait enfin être rompu ! L'espoir, l'émerveillement et la joie déferlaient dans son cœur, elle allait exploser... Tonton Jaco et Daphné étaient eux aussi émus et euphoriques. Même trempée comme une soupe, Daphné souriait aux anges et la fatigue de Jacob semblait subitement s'être envolée.

Les trois Grimm franchirent un pont pour entrer dans l'hôtel Cipriani, qui était encore plus beau et plus impressionnant que Sabrina et Daphné ne se l'étaient imaginé. Les sols étaient de

marbre précieux, des arches opulentes formaient les portes et de magnifiques sculptures décoraient le hall. Le plafond était quant à lui si haut que les nuages auraient pu s'y réfugier pour s'abriter du beau temps. Des douzaines de grooms couraient dans tous les sens ; certains portaient des bagages de luxe, d'autres aidaient les clients. L'arrivée des trois Grimm ne passa pas inaperçue aux yeux d'un homme grisonnant et au visage poupin vêtu d'un sévère costume noir. Il leur adressa un regard désapprobateur.

Hum, avec sa sœur dégoulinante d'eau et son oncle en vieux blue jean, ils déparaient l'élégance de ce bel hôtel..., songea Sabrina.

— *Posso aiutarvi ?*

— Désolé, mais nous ne parlons pas italien..., s'excusa Tonton Jaco.

Son commentaire accentua la contrariété de l'homme.

— Ah, des Américains, je vois ! lâcha-t-il. Je vous demandais ce que je pouvais faire pour vous. Vous êtes-vous égarés ?

— Non, nous sommes à la recherche d'une cliente de votre hôtel, expliqua Jacob.

— Son nom ?

— Eh bien, cela va vous paraître hallucinant, mais elle s'appelle Boucle d'or, intervint Sabrina.

Contre toute attente, l'homme ne se moqua pas d'elle.

— Êtes-vous des amis de Mlle Boucle d'or ?

— Oui ! fit Tonton Jaco.

Le gérant restait sur ses gardes.

— Écoutez-moi, mon vieux, reprit Jacob, vous allez nous donner fissa le numéro de sa chambre ou je vous jure que nous allons frapper à toutes les portes de votre hôtel.

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent d'horreur.

— Prenez l'ascenseur jusqu'au troisième étage. Suite 311.

— Merci ! dit Daphné.

Sabrina, Daphné et Tonton Jaco arrivèrent bientôt devant la porte de la suite de Boucle d'or.

— Et voilà ! conclut Daphné en serrant la main de Sabrina. J'ai hâte de parler avec Maman et Papa. Ils vont être surpris de voir comme nous avons grandi...

— À vous l'honneur, mesdemoiselles, déclara Tonton Jaco tandis qu'il leur montrait la porte.

Trop émue pour parler, Sabrina prit une grande inspiration et frappa. La porte s'ouvrit toute seule. La serrure en avait été brisée...

Les trois Grimm se regardèrent, perplexes et soudain inquiets. Puis Tonton Jaco sortit une baguette magique de dessous son manteau et entra prudemment. Tout semblait normal – du moins, dans l'antichambre...

— Il y a quelqu'un ? appela Jacob.

Pas de réponse... Tout à coup, Sabrina entendit un fracas de verre. D'un geste, Tonton Jaco intima aux fillettes l'ordre de ne pas bouger. Une porte claqua. Ils traversèrent la suite élégamment meublée et décorée pour arriver devant une porte fermée que Jacob s'empressa d'ouvrir.

— Dodo ? Tu vas bien ?

Mais ce fut un homme de grande taille et vêtu de noir qui surgit devant eux. Son visage casqué demeurait invisible et l'empreinte d'une main rouge était dessinée sur sa poitrine. La peinture avait coulé, laissant comme des traînées sanglantes. Les filles connaissaient bien cette marque : c'était celle de l'organisation secrète de la Main Rouge.

L'individu masqué frappa Jacob et sortit à toutes jambes. Sabrina et Daphné aidèrent leur oncle à se relever.

— Pas très sympa, comme accueil..., se plaignit-il en frottant sa mâchoire endolorie.

— C'était qui, à ton avis ? interrogea Sabrina.

— Aucune idée...

— Où est Boucle d'or ?

Ils cherchèrent partout dans la suite. Hélas, la jolie blonde n'y était plus.

— Elle a dû prendre la fuite dans l'urgence..., constata Tonton Jaco. Regardez, ses affaires sont toujours là !

Au même instant, un bruit de moteur s'éleva dehors et ils se ruèrent sur le balcon : l'homme masqué démarrait une moto noire. Il accéléra et partit à toute vitesse le long du canal. Sabrina s'interrogeait sur sa destination, lorsqu'elle aperçut

Boucle d'or dans une gondole non loin de là. Le motard continuait de la poursuivre !

— Il veut la tuer, c'est sûr ! s'exclama Daphné.

— Vite ! s'écria Tonton Jaco.

Ils quittèrent la suite et prirent les escaliers, plus rapides que l'ascenseur, puis traversèrent le hall en flèche, au grand dam du gérant de l'hôtel qui croisa les bras avec un air excédé. Une fois qu'ils furent dans la rue, ils constatèrent que la gondole de Boucle d'or s'était considérablement éloignée, en quelques minutes. Incroyable comme ces embarcations filaient.

— Et maintenant ? interrogea Sabrina.

Mais Daphné l'intrépide passait déjà à l'action : elle descendit l'escalier qui menait au canal et sauta dans une gondole vide. Elle s'aida de la perche pour s'éloigner du quai, assez lentement pour que Tonton Jaco et Sabrina aient le temps de sauter à bord. Jacob lui prit la perche des mains, et, au bout de quelques tentatives maladroitement, leur gondole suivit celle de la belle jeune femme blonde. Des cris s'élevèrent alors de la rive : le propriétaire de la gondole, rouge de colère, leur montrait le poing.

— Mille pardons, c'est une urgence ! lui cria Daphné.

Tonton Jaco accéléra le mouvement pour rattraper Boucle d'or, pendant que le criminel masqué continuait sa route obstinément. Il traversa la ruelle et monta sur le trottoir d'en face à vive allure. Son imprudence, sa vitesse endiablée et sa trajectoire sur les trottoirs attiraient l'attention des touristes et des Vénitiens. Certains furent contraints de sauter dans l'eau pour éviter de se faire écraser. Ces plongeurs troublèrent à leur tour la circulation sur le canal. Les gondoles et les vaporettes louvoyaient pour ne pas heurter les infortunés nageurs, tandis que d'autres s'arrêtaient brusquement, ce qui causa vite des bouchons. En quelques secondes, la gondole des Grimm fut bloquée.

— Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Sabrina en regardant Boucle d'or qui avançait toujours au fil de l'eau.

Jacob jeta sa perche.

— Improvisons ! répondit-il alors qu'il bondissait hardiment sur l'embarcation devant la leur.

Sabrina et Daphné le suivirent sans hésiter. Ils sautèrent ainsi de gondole en gondole, en essayant de ne pas les faire chavirer, et réussirent à couvrir la distance qui les séparait de Boucle d'or.

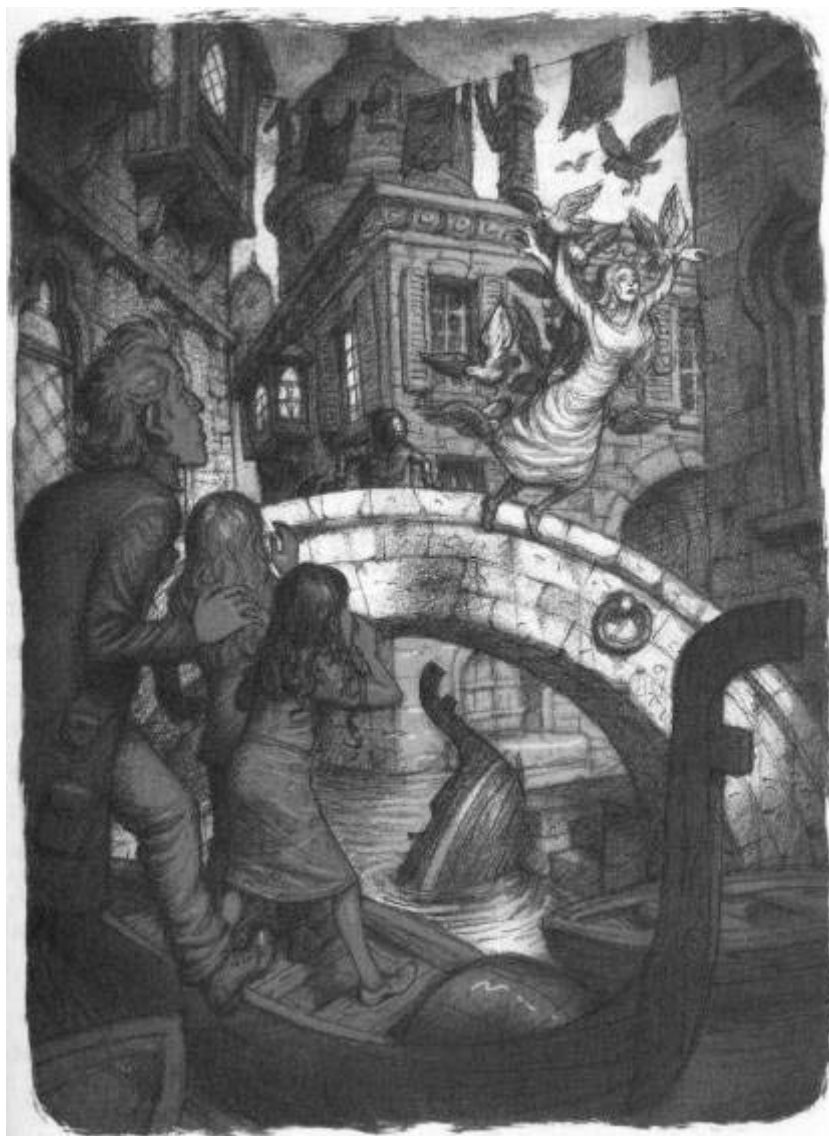
— Boucle d'or ! s'écria Daphné lorsqu'ils furent tout près.

La jeune femme se retourna, mais son attention fut aussitôt distraite par le motard en noir qui traversait un pont en réparation et se garait. Il ramassa une grosse pierre sur le chantier et la jeta de toutes ses forces sur l'embarcation de Boucle d'or. Le projectile passa au travers de la gondole, qui prit instantanément l'eau. Le gondolier plongea, abandonnant la malheureuse jeune femme à son sort.

Elle se leva avec un calme fabuleux et regarda autour d'elle, comme si elle cherchait quelque chose, ou quelqu'un, puis elle agit si bizarrement que Sabrina se demanda si elle n'était pas devenue folle ! Boucle d'or se mit en effet à piailler à l'adresse d'un pigeon sur le pont. L'oiseau parut aussi surpris que Sabrina et s'envola sans demander son reste.

— C'est quoi, ce délire ? demanda Sabrina.

Peu après, une nuée de pigeons s'amassa au-dessus de Boucle d'or. De leurs petites serres griffues, ils agrippèrent la blondinette par ses vêtements et la soulevèrent avec force battements d'ailes. Boucle d'or s'éleva bientôt de plus en plus haut dans les airs, au-dessus des canaux, des hôtels et des autres édifices vénitiens. Sabrina contempla ce spectacle inouï, bouche bée, pendant qu'elle disparaissait à l'horizon.



— Non mais, tu as vu ça ? Elle sait parler aux oiseaux ! s'exclama Sabrina.

— C'est vrai, j'avais oublié que Dodo savait parler aux animaux..., déclara Jacob.

Là-dessus, Sabrina scruta le pont, cherchant le motard masqué des yeux, mais il était déjà loin et elle n'entendit que sa moto.

— C'était qui, ce type ? demanda Daphné alors que leur gondole heurtait celle d'un couple d'amoureux.

— Je l'ignore..., grommela Tonton Jaco. Mais maintenant, je sais pourquoi Dodo a la bougeotte : elle fuit ! Parce qu'elle est en danger.

Lorsque les trois Grimm rentrèrent à la maison, ils n'eurent ni le temps de se reposer ni celui de raconter leurs péripéties

véniennes. Mamie Relda et Barto, l'orque miniature, les attendaient de pied ferme avec une nouvelle extrêmement inquiétante. Le Chapelier fou avait avancé le procès de trois heures, et s'ils ne partaient pas tout de suite pour le palais de justice, ils manqueraient la séance du jour. Jacob sauta dans la vieille voiture qui partit pour le palais de justice, après dix bonnes minutes de pétarades, grincements et autres gémissements épouvantables.

La salle d'audience était encore plus bondée que la veille.

— Restez groupés ! intima Barto aux Grimm, observant chaque badaud avec méfiance.

Sabrina vit Daphné lever les yeux au ciel, mais elle ne fit aucun commentaire, car elle venait de remarquer Blanche-Neige qui lui souriait. Ravie, Sabrina lui adressa aussitôt un petit signe d'amitié. Mamie Relda la remercia quant à elle d'être venue, mais sans effusion. Aurore Églantine, elle aussi présente, embrassa Tonton Jaco sur la joue. Ce dernier lui baisa galamment le bout des doigts. Et tous prirent place.

Robin des Bois et Petit Jean avaient averti les Grimm que le déroulement du procès serait plus compliqué, en ce deuxième jour, et ils n'avaient pas menti... Barbe-Bleue continua d'accabler M. Canis en appelant à la barre des témoins qui avaient été victimes du Loup des centaines d'années plus tôt. On vit et entendit donc un flot continu de chevreaux, de cochons et d'autres créatures de la forêt. La bergère de M. Fabre d'Églantine vint avec tout son troupeau et déclara que ce n'était pas la pluie qui lui avait fait rentrer ses blancs moutons, mais la peur du Loup. Et, comme la veille, le Chapelier fou refusa catégoriquement que Robin des Bois et Petit Jean interrogent les témoins de Barbe-Bleue. Nottingham et la Reine de Cœur assistaient aux auditions avec ravissement et poussaient de petits cris de joie chaque fois que les avocats de la défense étaient muselés par le juge.

En fin d'après-midi, c'était à se demander s'il y avait un seul Findétemps de Port-Ferries qui n'avait pas failli être dévoré par le Loup ! Sabrina s'attendait à une explosion de colère de la part de Canis. Si jamais il tentait de s'échapper, Nottingham ou les

gardes à jouer de la Reine Maire ne pourraient pas l'en empêcher...

— Est-ce que l'accusation a d'autres témoins à présenter ? demanda le Chapelier fou.

— Nous avons fini pour aujourd'hui, Votre Honneur, répondit Barbe-Bleue.

Robin des Bois bondit.

— Il y a certains témoins que nous aimerions interroger, Votre Honneur !

— Très bien. À demain matin ! repartit le juge qui se levait.

Il sortit en courant de la salle d'audience, sans prêter attention au courroux de Robin et de Petit Jean.

— C'est un scandale ! hurla Petit Jean.

Il donna un coup de poing sur sa table, apeurant les curieux.

Nottingham, lui, rit à gorge déployée.

— Oui, n'est-ce pas ?

Petit Jean regarda Nottingham comme s'il allait lui sauter à la gorge, mais Robin le retint.

— Il n'en vaut pas la peine, mon ami.

Nottingham rit plus fort et rejoignit sa commère la Reine Maire. Ensemble, ils sortirent de la salle d'audience, suivis par les badauds. Barbe-Bleue bouscula tout le monde pour s'approcher de Blanche-Neige, dont il saisit les blanches mains d'un geste aussi brusque que possessif. Sabrina n'entendit pas les mots qu'il lui adressa, en revanche elle vit la jeune femme se troubler et pâlir. Daphné remarqua aussi la scène, ainsi que le mystérieux juré tout de noir vêtu. Il se rapprocha même de Barbe-Bleue et de Blanche-Neige pour écouter leur échange.

— Il faut faire quelque chose pour tirer Mlle Neige de ses sales pattes ! dit Daphné.

— Pas de souci, je m'en occupe ! coupa Barto.

Il prit son talkie-walkie et aboya des ordres. Un instant plus tard, un bataillon de petits trolls verts sautait sur Barbe-Bleue. Il tomba à la renverse et tenta de se débattre, mais les trolls, plus nombreux, plus agiles, eurent le dessus.

Blanche-Neige profita de la diversion pour quitter la salle d'audience, non sans avoir murmuré un merci aux Grimm.

Sabrina sourit à Barto, qui se rengorgeait.

— Je te dois une fière chandelle !

— J'ai juste fait mon boulot. Cela dit, si vous en touchiez deux mots à Puck, sûr que je serais bien content.

Le juré en noir avait disparu en même temps que Blanche-Neige. Sabrina reporta son attention sur sa grand-mère qui essayait de remonter le moral de Robin et de Petit Jean.

— Vous avez fait de votre mieux...

— Mais cela ne sauvera pas notre ami ! se lamenta Petit Jean.

— Nous allons être obligés de revoir notre stratégie, renchérit Robin des Bois.

— Comment ? s'enquit Tonton Jaco.

— Si le juge refuse de nous laisser interroger les témoins à la barre, nous devons les interroger en dehors de la salle d'audience, expliqua Robin. Si seulement nous avions nos propres témoins...

— Après six cents ans ! s'exclama Sabrina.

— J'en connais au moins un ! s'écria Mamie Relda en pâlisant.

— Maman, tu ne veux tout de même pas parler de..., commença Jacob.

Mamie Relda hocha la tête.

— Si... Nous devons interroger le Petit Chaperon rouge.

Après que son cher jaseroque avait attaqué la ville, le Petit Chaperon rouge avait été internée dans la section psychiatrique de l'hôpital de Port-Ferries. La Reine de Cœur avait beau être folle et irresponsable, elle avait conscience que la petite fille était trop dangereuse pour rester en liberté. Elle avait consulté des sorcières qui avaient placé une barrière magique autour de sa chambre. L'enfant pouvait recevoir les médecins, les infirmières et les gens assez courageux pour venir lui rendre visite ; en revanche, elle ne pouvait sortir de sa chambre.

Sabrina doutait de l'efficacité de cet enchantement. Le Petit Chaperon rouge avait déjà essayé de franchir une barrière magique du même genre, avec les conséquences que l'on savait⁸.

⁸ Voir livre III, Le Petit Chaperon louche.

Lorsque les Grimm arrivèrent à l'hôpital, Sabrina constata que l'équipe médicale qui s'occupait du Petit Chaperon rouge était à cran. Les soignants étaient peu nombreux, et leurs regards cernés, hagards, et leurs cheveux ébouriffés en disaient long sur leur épuisement. Le moindre bruit faisait sursauter les infirmières et les mettait au bord de l'hystérie. La section psychiatrique ne comptait pas d'autres patients que le Petit Chaperon rouge, vu que la plupart des humains de Port-Ferries avaient déserté la ville et que les Findétemps n'avaient pas besoin de soins. Ils ne tombaient jamais malades et, lorsqu'ils étaient blessés, ils guérissaient sans l'aide de personne et très vite. Les cris de démence du Petit Chaperon rouge résonnaient à travers les murs déserts de l'hôpital, ce qui ajoutait au sinistre de l'atmosphère.

Une infirmière les accueillit. De profondes rides griffaient les commissures de sa bouche charnue et rouge comme une petite fraise. Sabrina n'avait jamais vu une femme aussi grosse que l'infirmière Gargamelle. Elle devait peser dans les quatre cents kilos. Et elle n'avait jamais vu non plus une infirmière dévorer une baguette thon-œufs-crudités dégoulinante de mayonnaise pendant ses heures de service.

— Cette petite est très sollicitée, ces derniers temps, annonça Gargamelle entre deux bouchées. Hier, déjà, elle a eu de la visite.

— Barbe-Bleue, j'imagine, laissa tomber Robin des Bois.

L'infirmière hocha la tête.

— Ouais. Un drôle de type qui donne la chair de poule. Lui et la gamine sont comme deux pois dans une même gousse... Il a passé des heures dans sa chambre à lui poser des tonnes de questions.

— Vous avez entendu leur conversation ? demanda Petit Jean.

— Pas un mot. En vérité, je reste aussi loin que possible de la patiente. Elle est complètement siphonnée, comme on dit dans la profession.

— Nous sommes au courant. Quel est son traitement ? Médicaments ? Thérapie ? interrogea Robin.

— Un traitement ? répéta l'infirmière. Comment voulez-vous ? Elle est complètement gaga ! Il n'existe aucun traitement pour cette pauvre petite. Après tout ce qu'elle a enduré... Moi-même, je ne serais plus très nette si j'avais vécu de si terribles aventures !

Les visiteurs suivirent la grosse femme dans un long couloir et s'arrêtèrent devant une porte où était inscrit « Personnel médical seulement ». La porte était fermée par une douzaine de cadenas et une barre en métal verticale. Comme Sabrina, l'équipe médicale doutait de l'efficacité de la barrière magique.

— Elle est là..., lâcha l'infirmière.

Elle ouvrit, puis recula vivement.

— Vous ne venez pas ? lui demanda Mamie Relda.

— Pas question ! Cette gosse me file la trouille. Mais si je vous entends hurler, j'accourrai ventre à terre.

— Merci, grommela Sabrina.

— Au fait, reprit l'infirmière. Gardez vos mains dans vos poches. Elle mord.

— Je devrais peut-être monter la garde devant la porte ? suggéra Barto, en glissant un œil à l'intérieur.

Robin des Bois entra le premier dans une chambre toute blanche dont les fenêtres étaient munies de barreaux. Le sol de marbre était jonché de crayons de couleur et de feutres – certains piétinés, d'autres complètement écrabouillés. Des milliers de dessins étaient accrochés aux murs. Tous représentaient la même scène : une maisonnette dans les bois avec un papa, une maman, un chien et une petite fille vêtue d'une cape rouge. La mère berçait un bébé.

Le Petit Chaperon rouge était assise à une table rose fixée au sol. Elle prenait le thé avec ses poupées mordues ou estropiées. La plupart n'avaient plus d'yeux, ni bras, ni jambes.

— Oh, des invités ! s'exclama l'enfant à leur vue. Venez vous asseoir, s'il vous plaît ! Il y a du thé pour tout le monde !

— Relda, si vous voulez lui poser des questions, c'est à vous ! commença Petit Jean, l'air nerveux.

— Oh oui, bien entendu, s'empressa Mamie. J'ai déjà eu le plaisir de faire connaissance avec le Petit Chaperon rouge.

— Un plaisir non partagé : elle a essayé de te kidnapper et de te tuer, précisa Sabrina.

— *Lieblings*, surtout, restez près de moi, dit Mamie Relda.

Tout le monde s'approcha avec prudence, comme si la petite avait été King Kong. Mamie Relda s'assit la première, puis Daphné, Robin des Bois, et enfin Petit Jean. Sabrina préféra rester debout. *Pour mieux surveiller la scène*, se dit-elle.

— Quel délicieux moment..., déclara Mamie Relda.

— Merci, répondit le Petit Chaperon rouge en montrant un plat vide au centre de la table. Voulez-vous des cookies ? C'est ma mère-grand qui les a faits.

— Avec plaisir ! répondit Mamie.

Elle fit mine de se servir. Robin des Bois et Petit Jean l'imitèrent, pendant que le Petit Chaperon rouge jouait à leur verser du thé.

— Comment ça va, mon Petit Chaperon rouge ? demanda enfin Mamie Relda.

— On m'a pris mon panier. Moi, j'en ai besoin. Je dois porter une galette et un petit pot de beurre que ma mère envoie à ma mère-grand qui est malade.

— Je suis certaine qu'on va te le rendre. Nous aimerions t'interroger, es-tu d'accord ? intervint Robin des Bois en faisant mine de boire une gorgée de thé.

— Moi aussi, j'ai des questions, repartit le Petit Chaperon rouge. Les gens en blouse blanche ne répondent jamais quand je les pose. Ils disent que c'est mon imagination qui me travaille.

— Et si nous jouions à un jeu ? proposa tout à coup Mamie Relda. Tu me poses une question, je te réponds, puis c'est mon tour, et ainsi de suite.

— Oh, un jeu ! J'adore les jeux ! Prem's !

— Vas-y, dit Mamie Relda, alors que Robin des Bois sortait un magnétophone de sa serviette et le déclenchait.

— Où est Minou ?

Mamie regarda les fillettes, impuissante. À l'évidence, elle n'avait pas compris le sens de la question. Sabrina, oui. Le Petit Chaperon rouge parlait de son jaserogue, avec qui elle avait terrorisé la ville. C'était une machine à tuer, quasi invincible avec ses mille dents acérées, mais la petite l'avait toujours

considéré comme un gentil minou. Les Grimm avaient tué sa bestiole avec une épée enchantée, mieux connue sous le nom de glaive vorpal.

— Elle parle de son jaseroque, expliqua Sabrina.

— Minou fait dodo, répondit enfin Mamie.

— Oh, Minou dodo ?

— Oui, et il ne s'est plus jamais réveillé.

— Oh, répéta le Petit Chaperon rouge avec calme. Moi, j'aime Minou.

— Tu pourras peut-être en avoir un autre ? proposa Robin des Bois.

— Un plus petit et avec moins de dents, précisa Sabrina à mi-voix.

— Et qui ne crache pas du feu..., renchérit Daphné sur le même ton.

— Maintenant, à ton tour de poser une question ! fit le Petit Chaperon rouge, qui semblait soudain moins triste.

Robin des Bois prit la parole.

— Peux-tu nous parler du Grand Méchant Loup ?

La petite fille l'observa longuement sans comprendre. Sabrina se souvint du surnom qu'elle donnait à M. Canis.

— Notre ami veut parler de Toutou, précisa-t-elle. Tu n'as pas oublié Toutou ?

— Oh non ! Toutou ! Je l'aimais bien. Mais, des fois, il était méchant.

— Méchant ?

— Oui. Toutou a mordu Mère-Grand.

— Ça, nous le savons déjà, intervint Mamie Relda. Nous nous demandions si tu te souvenais du jour où il l'a mordue.

La petite fille resta silencieuse. Son regard se perdit dans le vague, comme si elle essayait de capter un souvenir blotti au fond de son cerveau traumatisé.

— Il y avait des cages, dit-elle enfin doucement en regardant autour d'elle. Tout plein partout.

— Quelles cages ? demanda Tonton Jaco à Mamie Relda.

Mamie secoua la tête.

— J'ai lu les premières versions du *Petit Chaperon rouge*, mais il n'y a jamais été question de cages...

— Tu veux nous parler de ces cages ? reprit Robin des Bois.

— NON ! hurla la fillette.

Il y avait une telle colère dans sa voix que Petit Jean sursauta et faillit tomber de sa chaise.

— C'est mon tour de poser une question ! dit-elle. Ce n'est pas du jeu !

— Bien entendu, mon petit, s'empressa de répondre Mamie, tout émotionnée. Notre ami ne voulait pas te voler ton tour. Quelle est ta question ?

— Je peux rentrer à la maison ?

Sabrina frissonna. Et elle n'était pas la seule à avoir peur ! Les autres paraissaient atterrés par cette suggestion. Libérer le Petit Chaperon rouge ? Surtout pas ! Il y avait déjà bien assez de problèmes à Port-Ferries pour le moment !

— Tu es très malade, tu dois te rétablir, répondit courageusement Mamie. Après, tu rentreras chez toi.

— Je ne suis pas malade puisque mon nez ne coule pas.

— C'est ta tête qui est malade. C'est une maladie qui ne se voit pas comme un rhume, tu comprends ?

— Ah bon, lâcha le Petit Chaperon rouge après réflexion.

— On peut te poser une question, maintenant ? demanda Mamie Relda.

La petite fille acquiesça.

— Parle-nous des cages, enchaîna Robin des Bois.

— Toutou était dans une cage, puis il y a eu beaucoup de vent, et après le vent, il n'était plus dans la cage, mais dans le monsieur. Le monsieur avec la hache. C'était un toutou drôlement pas content. Il a fait une peur horrible à l'autre monsieur, qui a crié très fort. À mon tour, maintenant ! Où est mon petit frère ?

Mamie Relda consulta le petit groupe en silence, mais personne ne connaissait la réponse.

— Je ne savais pas que tu en avais un.

— Oh si, si ! Il a des cheveux carotte, la peau rose et des yeux verts. Je l'adore, je l'adore. On s'occupe de lui ?

Sabrina et Daphné échangèrent un regard entendu. Selon elles, ce n'était pas son petit frère, mais un enfant qu'elle avait enlevé avec la complicité de son jaserogue. Sabrina et Daphné

avaient retrouvé son berceau et ses jouets dans la cachette du Petit Chaperon rouge. Depuis, personne n'avait revu l'enfant. Personne non plus ne connaissait son identité.

— Oh oui, mentit Mamie. Il est en sécurité.

— Ça, c'est bien, soupira le Petit Chaperon rouge. À ton tour !

— Tu prétends qu'il y avait un homme chez ta mère-grand, reprit Robin des Bois. Qui était-ce ?

— Lequel ?

Mamie parut déconcertée.

— Je ne comprends pas, Chaperonnette. Ne disais-tu pas qu'il y avait deux hommes chez ta mère-grand ?

La petite fille hocha la tête.

— Si. Le premier, c'était Toutou. Le second, c'était Monsieur.

— Ça n'a aucun sens..., murmura Sabrina à sa grand-mère. Même si elle se souvient de ce qui s'est passé, elle est complètement maboule, alors comment se fier à son récit ?

Mamie acquiesça à contrecœur.

— Je crains que tu n'aies raison. Nous devrions y aller...

— Vous viendrez me revoir ? demanda le Petit Chaperon rouge.

Sabrina se crispa.

— Nous essaierons, promit Mamie Relda. En attendant, porte-toi bien.

— Dis bonjour à Toutou !

Une fois qu'ils furent sortis, l'infirmière Gargamelle posa son sandwich pour refermer les verrous et la barre de la chambre derrière eux. À cet instant, Sabrina remarqua que Robin des Bois et Petit Jean faisaient une drôle de tête.

— Que se passe-t-il ? leur demanda-t-elle.

— Il y a quelque chose qui ne colle pas, confia Robin. La petite a parlé de cages. Cela ne signifie peut-être rien, mais je ne serais pas un avocat digne de ce nom si je ne creusais pas cette piste. Nous devons retourner voir le Loup. Je pense qu'il y a un secret enfermé dans sa tête, et nous devons absolument le découvrir !

Tonton Jaco déposa les deux avocats, Mamie Relda, les fillettes et Barto devant la prison, leur disant qu'il devait

continuer de suivre la trace de Boucle d'or. Il voulait aussi nourrir Elvis et le sortir. Petit Jean promit à Jacob qu'il s'occuperait de Sabrina, de Daphné et de Mamie Relda. Barto s'offensa et clama qu'il n'avait besoin de personne pour assurer leur sécurité.

— Nottingham ne nous laissera jamais revoir M. Canis..., déclara Daphné.

Robin des Bois sourit.

— Je crois que Petit Jean va remédier à ce petit inconvénient.

Le colosse sourit à son tour.

— Enfin ! Il était temps qu'on s'amuse un peu !

Il ramassa une canette vide et la jeta sur la bijouterie, de l'autre côté de la rue. Une alarme se déclencha aussitôt.

— Filons ! ordonna Robin des Bois.

Les Grimm et les avocats se cachèrent au coin de la rue où s'élevait la prison. Une demi-seconde plus tard, le shérif sortait en courant. Il traversa la rue, observa la vitrine cassée et entra dans la bijouterie.

— *Go*, les enfants ! lança Robin des Bois.

Les Grimm et leurs amis rentrèrent dans la prison dont ils fermèrent la porte.

— Jean, je crois que nous allons avoir besoin de la princesse..., annonça Robin des Bois.

— Bonne idée ! Je vais la chercher, mais tu sais comment elle est : si jamais elle stresse, elle refusera de venir.

— Je suis certain que tu réussiras à la convaincre !

— Avec plaisir !

Petit Jean partit ventre à terre.

Les Grimm et Robin coururent vers les cellules du fond. Réfugié au plus profond de la sienne, Canis haletait et pansait les blessures que lui avaient infligées les gardes à jouer. Il semblait épuisé, mais Sabrina, toujours méfiante, garda soigneusement ses distances. Même fatigué et à bout, le Grand Méchant Loup restait mortellement dangereux.

— Pourquoi êtes-vous venus ? leur demanda Canis.

— Nous avons interrogé le Petit Chaperon rouge, expliqua Mamie Relda.

— Vous perdez votre temps, grommela Canis. Vous n'avez pas encore compris que vos efforts étaient vains ? Même si je voulais retrouver ma liberté, Nottingham et Cœur m'en empêcheraient.

— Mais si nous ne prouvons pas votre innocence, vous serez condamné à mort ! intervint Robin.

— Qu'il en soit ainsi ! On ne peut prouver l'innocence d'un coupable !

Un silence tomba. Robin reprit la parole.

— Je crois néanmoins que nous avons des éléments pour votre défense. Canis cohabite avec le Loup. Nous devons prouver que vous n'êtes pas Canis lorsque vous êtes le Loup. Pour cela, nous devons savoir exactement ce qui s'est passé, ce jour-là.

Canis secoua la tête.

— Parlez, monsieur Canis ! l'encouragea Daphné.

— Que voulez-vous savoir ?

— De quoi vous souvenez-vous au juste ? insista Robin.

— De rien ! soupira Canis après un long silence.

— Monsieur Canis, vous feriez mieux de parler, ou je vous jure que... que... je ne sais pas, mais vous n'allez pas du tout apprécier ma réaction ! explosa Mamie Relda, qui agitait un index menaçant devant les barreaux.

— Écoutez, Relda, je ne me souviens pas des événements qui se sont déroulés, le jour du crime, ou la veille, reprit Canis. Lorsque je suis le Loup, je n'ai que des flashs. Par exemple, je me souviens du sang, j'entends des cris, mais c'est flou. Quand je suis Canis, je sais seulement qu'il s'est passé quelque chose de terrible...

— Le Petit Chaperon rouge affirme qu'il y avait des cages chez sa mère-grand. Vous auriez été dans l'une d'elles, reprit Robin des Bois.

Canis secoua la tête.

— Cette petite a trop d'imagination. Si j'étais à votre place, je ne la prendrais pas au mot. Ce que le Loup a fait, ce jour-là... c'est plus qu'une petite fille ne peut en supporter. Les dégâts irréremédiables que j'ai causés sur cette enfant sont inexcusables.

À cet instant, un terrible raffut s'éleva dans le couloir. Sabrina tressaillit, certaine que c'était Nottingham. Non, c'était Petit Jean avec une jeune femme vêtue d'une robe bleue qu'il avait jetée en travers de son épaule, comme un sac de farine. Elle serrait dans ses bras un chien minuscule qui aboyait de toutes ses forces.

— La voilà, patron !

— Jean, posez-moi immédiatement ! s'écria la jeune femme. Je suis de sang royal ! Je n'ai jamais été aussi humiliée de ma vie !

— Salut, beauté ! l'accueillit Robin.

— Robin ! Pour l'amour du ciel, aidez-moi ! Si cette brute ne me dépose pas tout de suite...

Robin des Bois éclata de rire.

— À vos ordres, princesse. Tu peux la déposer, Jean !

La princesse se plaignit ensuite que Petit Jean avait froissé sa belle robe, qu'elle avait payée les yeux de la tête. Quand elle l'eut défripée, elle leva les yeux et Sabrina la reconnut. C'était la Belle, l'épouse de la Bête. Elle était belle comme le jour, il était laid comme un cauchemar avec ses gros yeux jaunes, ses crocs qui dépassaient de sa gueule, et son corps velu. Sabrina avait déjà rencontré le couple, et elle savait que la Bête appartenait à la Main Rouge. Mais la Belle ? Elle n'en savait rien.

— Que font les Grimm ici ? demanda la Belle, inquiète.

— Les Grimm sont mes clients et ils ont besoin de vos talents, expliqua Robin.

Le carlin de la princesse leva le museau et aboya. Il portait un smoking noir avec une pochette du même bleu que la robe de la Belle et un petit chapeau.

— Tout doux, monsieur Zip ! jeta la Belle.

Elle ajouta à l'adresse du petit groupe :

— M. Zip n'est pas content du tout !

— Patron, on n'a pas beaucoup de temps, déclara Petit Jean. Nottingham ne va pas tarder.

Robin s'adressa à la Belle.

— Princesse, nous aimerions que vous hypnotisiez Canis, afin que nous puissions lui soutirer quelques informations.

La Belle écarquilla les yeux et secoua la tête.

— Robin des Bois, mon ami, vous avez perdu le sens commun !

— Vous êtes notre dernier espoir, la Belle.

— Mais c'est que...

— Nous savons que votre mari était aussi sauvage que le Loup, lorsque vous avez fait sa connaissance. Vous avez un pouvoir sur les bêtes et nous n'avons pas le choix...

La Belle, s'avançant, regarda dans la cellule. M. Zip tendit son cou trop court et geignit.

— Que va-t-elle faire ? s'enquit Sabrina.

— J'ai le pouvoir de calmer les animaux, de les hypnotiser. Je suis la femme qui chuchote à l'oreille des monstres...

La Belle reporta son attention sur la cellule.

— OK, je vais entrer, Canis, mais jurez-moi de ne pas me dévorer !

Canis jura. Petit Jean s'empressa d'ouvrir la cellule. La Belle confia son carlin à Sabrina et entra.

— Fermez la porte, ordonna-t-elle ensuite à Petit Jean.

Il obéit. La Belle s'assit à côté de M. Canis.

— Vous êtes prêt ?

Canis regarda Mamie Relda avec un air de doute.

— Faites-le pour moi, mon cher ami..., le supplia-t-elle.

Canis acquiesça. La Belle posa la main sur son bras musculeux. Toute tension sembla soudain se retirer de son grand corps et l'abominable odeur de ménagerie disparut. La colère et la haine qui étincelaient dans ses yeux furent remplacées par une étrange sérénité. Il avait l'air de dormir debout...

— Vous vous sentez mieux ? demanda la Belle.

Canis hocha la tête. La Belle se tourna vers les avocats.

— Que voulez-vous savoir ?

— Demandez-lui de nous décrire ce qui s'est passé le jour où la mère-grand du Petit Chaperon rouge est morte ! répondit Robin.

— Eh bien, ça promet ! se plaignit la Belle.

Elle s'adressa ensuite à Sabrina.

— Bouche les oreilles de M. Zip, s'il te plaît. Il est très sensible, je ne veux pas qu'il entende des horreurs.

Sabrina mit ses mains sur la tête du carlin qui se débattit jusqu'à ce qu'il parvienne à lui faire face et à lui lécher le visage.

— Bon, reprit la Belle, s'adressant à M. Canis. Vous n'entendez que le son de ma voix. Vous ne verrez que ce que je vous demanderai de voir. Ce sera horrible, mais vous y resterez indifférent. Vous aurez l'impression d'être au cinéma.

— Oui, répondit M. Canis en fermant les yeux.

— Nous allons remonter le temps. Jusqu'à un jour en particulier. Celui où vous avez rencontré le Petit Chaperon rouge dans la forêt. Y êtes-vous ?

— Oui, j'y suis.

— Racontez-moi ce que vous avez vu et entendu, ce jour-là.

— C'est confus. Je n'y arrive pas.

— Concentrez-vous ! lui intima la Belle. Essayez !

Soudain, d'horribles convulsions agitèrent M. Canis.

— Il lutte contre mon pouvoir..., expliqua la Belle.

— Continuez quand même ! insista Petit Jean en regardant vers la porte avec inquiétude.

— Ça ne marche pas comme ça..., se plaignit-elle. Son esprit ne s'ouvre pas. Il refuse de lâcher prise.

Subitement, Canis se détendit.

— Je cours...

— Où ? demanda la Belle.

— Vers une maisonnette dans la forêt.

— Voyez-vous autre chose ? insista la princesse.

— La lumière m'aveugle, les arbres se courbent jusqu'à terre.

— Il est aussi confus que le Petit Chaperon rouge, murmura Sabrina à l'oreille de Mamie Relda.

— Pourquoi est-ce que les arbres se courbent ? demanda la Belle.

Canis secoua la tête.

— Le vent souffle avec une violence incroyable. Je frappe à la porte. Je veux qu'il me suive, mais il a peur.

— Qui ? Qui a peur ?

Canis resta silencieux.

— Je ne le vois plus... Je suis dans la maisonnette. La vieille dame est là. La fillette pleure.

— Vous parlez du Petit Chaperon rouge ?

— Il y a du vent. Tellement de vent...

— Vous y comprenez quelque chose ? demanda la Belle aux deux avocats.

— Demandez-lui s'il a vu des cages, dit Robin des Bois après avoir haussé les épaules.

La Belle répéta la question. Canis resta silencieux. Enfin, il confirma.

— Oui. Il y a quelque chose dans l'une d'elles, mais le vent est si violent que je distingue mal. C'est un animal, je crois... ? Il sort de la cage ! Il fonce sur moi !

Canis poussa un horrible cri qui fit tressaillir tout le monde, puis il ouvrit les yeux et fixa la Belle.

— Qui est dans ma tête ?

Il rugit et la princesse, plus morte que vive, sortit de la cellule. Par chance, les chaînes de Canis étaient solides.

Ce dernier se moqua d'elle et jura qu'il aurait sa peau.

— Votre heure viendra, à vous aussi ! menaça-t-il les Grimm.

Mais il se ressaisit aussitôt et présenta ses excuses à la ronde. Après, il se rencogna dans sa cellule pendant que Petit Jean la refermait.

— J'ai perdu la connexion..., expliqua la Belle, le souffle court. Ça n'a jamais été aussi difficile, même avec mon futur ex-mari.

— Tiens, vous divorcez ? s'enquit Robin des Bois avec un sourire furtif.

— Est-ce que votre femme, dame Marianne, sait que vous êtes un fieffé coureur de jupons ? riposta la Belle en riant.

Sabrina sentit son cœur couler à pic. Crotte, Robin était marié.

— Mais vous êtes mariés depuis des siècles ! s'étonna Mamie Relda.

— Oui. Seulement, la Bête appartient à la Main Rouge et je ne peux le convaincre d'y renoncer. Il est devenu inaccessible... Il n'est plus ma Bête d'antan.

— Vous ne faites donc pas partie de la Main Rouge ? interrogea Daphné.

— Oh non, moi, je ne suis pas une révolutionnaire, repartit la Belle. Je me souviens de la dernière fois qu'une révolution a

failli se produire, par ici... Résultat, nous sommes emprisonnés pour l'éternité à Port-Ferries. La Bête prétend que les Findétemps devraient régner sans partage. Il affirme que le Maître va diriger le monde et réduire les humains en esclavage... Moi, ça m'est égal. Tout ce que je veux, c'est avoir des escarpins neufs chaque jour jusqu'à la fin des temps.

Elle s'approcha de Sabrina et lui reprit son carlin.

— Et un collier incrusté de diamants pour M. Zip, roucoula-t-elle.

Elle couvrit la petite bête de baisers. M. Zip répondit par de grands coups de langue enthousiastes.

— Tout ce que vous allez avoir, c'est le tranchant de ma dague sur votre gorge, traîtres ! hurla une voix.

Tout le monde se retourna. Nottingham entraît, brandissant sa dague incurvée.



6

Un kazou de fou !



Nottingham voulut se jeter sur la Belle, mais Petit Jean s'interposa et, d'un coup de poing diantrement bien placé, envoya le shérif valser contre les barreaux des cellules. Nottingham hurla de douleur. Il se releva aussitôt. Sabrina et Daphné furent soudain au cœur d'une bataille où coups de poing et de dague voltigeaient. Sabrina prit sa sœur par le bras et toutes deux coururent se réfugier auprès de leur grand-mère, de Barto, de la Belle et de M. Zip déjà blottis dans un coin. Les avocats eurent le dessus sur le shérif : ils le plaquèrent au sol tandis que Nottingham vomissait des injures. Sabrina leur prêta main-forte en lui tenant les jambes.

— Vous serez tous pendus haut et court comme le Loup ! hurlait le shérif.

— Qu'allons-nous faire de lui, maintenant ? gémit la Belle. Il va répéter à toute sa clique que je vous ai aidés... Il ne fait pas bon être ennemi de la Main Rouge, en ce moment, même si mon mari en est membre.

— Princesse, avez-vous déjà hypnotisé un humain ? demanda Robin.

— Jamais, reconnut-elle. Je crois que mon pouvoir ne fonctionne que sur les bêtes.

— Nottingham est assez bestial, quand on y pense, déclara Petit Jean.

La Belle s'agenouilla et posa sa main sur le front de Nottingham. Le shérif se débattit, puis, tout à coup, se détendit.

— Dormez..., lui intima la Belle.

Un instant plus tard, le shérif roupillait comme une marmotte.

— Shérif Nottingham, lorsque vous vous réveillerez, vous n'aurez aucun souvenir de la bagarre qui vient de se dérouler. Vous aurez oublié que vous nous avez surpris dans la prison. Vous ne vous souviendrez ni de moi ni des personnes qui y étaient présentes.

— Vraiment ? demanda le shérif d'une voix endormie.

— Vraiment.

— Si vous le dites...

Robin des Bois toussota avant d'intervenir.

— J'ai déjà vu un hypnotiseur instiller un message secret dans un cerveau. Chaque fois qu'il entendait un certain mot, l'homme caquettait comme une poule. Vous ne pourriez pas faire quelque chose de ce genre, avec Nottingham ?

Petit Jean se mit à rire.

— Tu es génial, Robin !

La Belle éclata de rire à son tour.

— Eh bien, monsieur Zip, qu'en pensez-vous ?

M. Zip poussa un élégant jappement.

— M. Zip pense aussi que c'est une très bonne idée !

La journée avait été longue et fatigante... Lorsque Sabrina s'affala sur le canapé et retira ses chaussures, elle avait les talons garnis d'ampoules. Daphné dormait presque debout. Quant à Mamie Relda, qui avait parfois autant d'énergie que ses deux petites-filles réunies, elle se laissa tomber sur une chaise et posa ses jambes sur son repose-pieds. Elvis sortit de dessous l'escalier et vint les reconforter à sa façon, à tour de rôle.

Sur ces entrefaites, Tonton Jaco les rejoignit au salon et leur annonça qu'il était toujours sur la piste de Boucle d'or. Le lendemain de l'incident sur le canal, elle avait pris un avion

pour une destination encore inconnue. Il fallait donc patienter... Sabrina fut atrocement déçue par cette nouvelle. Elle aurait aimé se changer les idées, cesser de penser au Grand Méchant Loup en repartant sur les traces de leur insaisissable héroïne.

Lorsqu'elle alla se coucher, elle revit le regard machiavélique et les babines retroussées du Loup. Elle l'entendit répéter qu'il les tuerait tous ! Ça ne faisait aucun doute, il avait pris plaisir à les terrifier, et, le pire, il y avait réussi ! Sabrina aurait aimé confier ses craintes, mais elle n'osait pas. Elle avait encouru les foudres de Mamie Relda une fois, ça suffisait.

À côté d'elle, Daphné dormait comme un loir. Elle n'avait pas du tout peur du Loup... Daphné était confiante, et tellement naïve ! Comme le reste de la maisonnée, elle sommeillait paisiblement, indifférente à la mort sournoise qui rôdait... Sabrina savait qu'elle ne pourrait agir tant que sa sœur refuserait de se procurer l'arme secrète des Trois Petits Cochons, leur ultime recours contre le Loup. Franchement, elle ne comprenait pas pourquoi Jambonnet avait confié la clé à sa cadette ! Daphné était bien trop jeune pour assumer une telle responsabilité ! Certes, elle était une magicienne née, alors que la magie et Sabrina, ça faisait deux, mais cette arme devait être utilisée par quelqu'un qui avait une vision lucide de la situation et, surtout, qui ne faisait pas de sentimentalisme ! La petite clé que Daphné portait autour du cou avait le pouvoir de neutraliser le Loup, peut-être même de redonner à M. Canis la maîtrise de sa personne ! D'une façon ou d'une autre, le danger serait écarté !

Mieux encore, si les Grimm possédaient l'arme magique, vivre à Port-Ferries deviendrait peut-être plus facile. Qui sait s'ils ne pourraient pas torpiller la Main Rouge ? Il y avait des dizaines de bonnes raisons d'utiliser l'arme des Trois Petits Cochons. Il était donc temps de passer à l'action, et tant pis si Daphné n'était pas d'accord ! conclut Sabrina. Elle avait l'intime conviction qu'elle agissait pour leur bien à tous.

Elle retira doucement la chaîne que Daphné portait autour du cou. Par chance, sa cadette avait un sommeil de plomb et ne se réveilla pas. Lorsque Sabrina eut enfin la clé au creux de sa paume, elle l'observa et réfléchit. Puis elle se leva, s'habilla tout

en noir et se rendit dans la salle du miroir. Le visage bulbeux de Miroir, entouré d'éclairs et de flammes, surgit aussitôt sur la surface étamée.

— Qui ose envahir mon sanctuaire ! gronda Miroir.

— Laisse tomber les effets spéciaux ! coupa Sabrina. C'est seulement moi.

L'image menaçante disparut, le feu s'éteignit, remplacé par le visage naturellement effrayant mais amical de Miroir.

— Ce n'est pas un peu tard pour me rendre visite, mon étoile des neiges ?

— Je suis en mission secrète, confia Sabrina.

— Envoyée par ta grand-mère ?

Sabrina acquiesça distraitement et s'empressa de prononcer l'adresse de la banque à l'intention de la Malcommode. Puis elle se pencha pour en soulever le couvercle. *Zut. Fermée à clé. Mite un plan B pour se rendre à la banque !*

— Miroir, il me faut le tapis volant !

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Ça ne m'étonne pas. Au fait, où est ta sœur ? Et Puck ? N'êtes-vous pas inséparables, d'ordinaire ?

— Si, mais cette fois, je dois agir seule ! déclara Sabrina en sortant son jeu de clés du Couloir des merveilles.

— Je n'en suis pas certain, ma mie...

— Je ne serai pas longue, fais-moi confiance ! J'agis pour notre bien à tous !

La main de Miroir passa au travers de la surface étamée pour lui prendre ses clés.

— Bon, d'accord. Mais tu me donnes le tournis avec tes micmacs ! se plaignit-il avant de disparaître.

Quelques instants plus tard, il rendit ses clés à Sabrina et lui tendit le tapis d'Aladin.

— Tu seras prudente ?

Sabrina opina en ouvrant la fenêtre.

— Ohé, tu m'as entendu, Sabrina ?

— Oui, j'ai bien entendu ! Je serai prudente.

Là-dessus, Sabrina déroula le tapis aux magnifiques motifs d'étoiles, de lune et de sabres et s'assit en son centre.

— Tapis, conduis-moi à la Banque Nationale de Port-Ferries ! ordonna-t-elle, s'agrippant aux franges.

— Sacreblotte, la banque ? murmura Miroir.

— La banque, c'est la solution à tous nos problèmes !

Peu après, le tapis s'éleva au-dessus de la cime des plus hauts arbres et fila vers le centre-ville de Port-Ferries. Le vent ébouriffait les cheveux de Sabrina et sifflait à ses oreilles, mais elle ne pensait qu'à l'arme secrète qu'elle posséderait bientôt. Quoi que ce soit, Latruie et Porchon avaient affirmé que c'était extrêmement puissant ! Si cette arme avait permis aux Trois Petits Cochons de neutraliser le Loup, elle aiderait aussi les Grimm. Sabrina serra la petite clé de Daphné au creux de sa paume et s'interrogea. Qu'est-ce que c'était ? Un bazooka, un fusil laser, ou un truc futuriste qui crachait de la lave ?

La banque fut bientôt en vue et le tapis atterrit devant. Sabrina vérifia à la hâte qu'il n'y avait personne aux alentours et bondit du tapis qui s'enroula automatiquement. La fillette le cacha vite derrière un buisson.

Tous les lampadaires, autrefois allumés la nuit, étaient éteints. La rue principale n'avait jamais eu les éclairages de Broadway, d'accord, mais maintenant, elle était triste à mourir. Déserte. Désolée... Sabrina monta les marches de la banque et vit l'écriteau « Fermé » avant même d'arriver à la porte. Évidemment ! Il était au moins minuit ! Dans son impatience, elle était partie en ville bille en tête. Bon, et maintenant ? Que faire ? Rentrer à la maison et retourner à la banque le lendemain matin ? Impossible. Les autres remarqueraient son absence. De plus, Daphné s'apercevrait vite que sa clé avait disparu.

Sabrina s'assit sur la plus haute marche et réfléchit. Tout à coup, une idée insolite germa dans son esprit enfiévré. Pourquoi ne pas entrer par effraction dans la banque ! De la folie ? Pardon ? Ah mais non, pas du tout ! Depuis qu'elle vivait à Port-Ferries, Sabrina avait fait des milliers de choses abracadabrantes. Entrer dans une banque en pleine nuit ne serait pas son exploit le plus invraisemblable de ces derniers mois ! Elle casserait une fenêtre et s'introduirait à l'intérieur. Elle ferait vite pour ouvrir le coffre, s'emparerait de l'arme et

disparaîtrait avant l'arrivée de Nottingham. L'enfance de l'art, non ?

Sabrina se leva et jaugea la banque comme elle aurait jaugé un adversaire de chair et de sang. Elle s'était évadée un nombre de fois incroyable, au cours de ces deux dernières années. Avec Daphné, elle avait été placée dans des familles d'accueil dont elles avaient fugué en déployant des trésors d'imagination et d'habileté. Sabrina se souvenait en particulier de la famille Deasy, qui possédait un élevage d'autruches, non loin de New York. Les autruches étaient bêtes et méchantes, et elles avaient pourchassé Daphné sans arrêt les trois premiers jours. Lorsque l'une de ces sales bêtes lui avait craché au visage, Sabrina, furieuse, avait compris que leur séjour à la ferme ne durerait pas une minute de plus. Au bout d'une semaine d'essais infructueux, elle avait réussi à forcer la serrure de la propriété et avait filé avec Daphné, libérant par la même occasion le troupeau d'autruches. Les fillettes avaient aussitôt pris le train pour New York, où elles étaient arrivées plusieurs heures avant que la police n'ait réussi à rattraper la première des vingt-cinq autruches des Deasy. Après avoir forcé une serrure pour s'évader, ce serait du gâteau de jeter une pierre dans une fenêtre de la banque de Port-Ferries.

Un gros caillou en main, Sabrina fit donc le tour de l'édifice et repéra une fenêtre au niveau du sol. Hélas, elle était reliée à une alarme, remarqua la fillette en regardant à l'intérieur. En clair, une fois qu'elle serait dans la banque, elle devrait agir vite, car Nottingham rappliquerait en moins de deux. Là-dessus, Sabrina ferma les yeux, retint son souffle, puis elle visa et jeta sa pierre. Contre toute attente, le verre ne se brisa pas et elle n'entendit que le son d'une voix familière.

— Sabrina Grimm devient une criminelle ! Je suis fier de toi ! C'était Puck. Il tenait la pierre qu'elle venait de jeter.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle, l'attirant prudemment dans l'ombre.

— Je te surveille. Tu as réussi à sortir sans te faire repérer du service de sécurité.

— Je ne vais pas rester enfermée parce que tu l'as décidé ! Je peux me débrouiller toute seule !

— Oh, l'ingrate ! Sais-tu au moins combien je paie le troglodyte qui est tapi dans le panier à linge sale ? Les brounies cachés dans les buissons autour de la maison ? L'ogre sous le canapé ? Ça coûte très cher, les pros de la sécurité ! Tu n'as pas idée des taux et des assiettes de cotisations patronales ! Et tu n'as aucune reconnaissance pour mes efforts ! Tu te verrais ! Une vraie folle avec une idée fixe. Bon, écoute-moi, espèce de pouillatrice, si ta famille meurt, je serai à la rue. Ce qui signifie que je ne mangerai plus à l'œil et que je n'aurai plus la télé câblée. As-tu réfléchi à ce qui m'arriverait si je n'avais plus que quatre ou cinq chaînes de télé ?

Puck frissonna.

— On apprécie tes efforts, mais là, tu te mêles de ma vie ! rétorqua Sabrina. Donne-moi ma pierre. J'en ai besoin !

— Pas la peine de m'expliquer pourquoi tu veux faire de la casse ! Moi, si je ne casse pas une vitre dix fois par jour, je me dégoûte. Cela dit, vandaliser, ce n'est pas dans ton style.

— Je ne casse pas cette vitre par plaisir, figure-toi ! Je dois entrer dans cette banque. Il y a quelque chose à l'intérieur dont j'ai besoin.

— C'est ce que prétendent tous ceux qui braquent des banques !

— Je ne suis pas une voleuse !

— Qu'est-ce que tu veux voler ? Tu sais que les stylos sont fixés au comptoir ?

— Puisque je te dis que je ne veux rien voler ! Je veux seulement récupérer un objet qu'on m'a donné. Et c'est trop pressé pour que j'attende l'ouverture de la banque.

— Tu veux donc casser une vitre pour entrer ?

— Oui.

— Super, je vais t'aider.

Sabrina allait rabrouer Puck, quand elle comprit qu'il lui serait bien utile. Puck avait des pouvoirs magiques, lui.

— Eh bien..., commença-t-elle.

Puck sourit et lâcha la pierre.

— Laisse-moi plutôt appeler mes potes !

Là-dessus, il sortit une petite flûte et joua quelques notes qui attirèrent une nuée de lucioles gazouillant à qui mieux mieux.

Lorsque Puck leva la main, les lucioles se figèrent. Sabrina connaissait bien ces minuscules feux follets : c'était des elfes aux ordres de Puck.

— Mes mignons, leur dit-il, nous devons pénétrer dans cette banque !

Les lucioles se ruèrent sur la fenêtre qu'elles étudièrent un moment avant de contourner l'édifice, cherchant une issue. Sabrina vit bientôt quelques elfes virevolter à l'intérieur et se coller contre une fenêtre pour communiquer avec Puck.

— Ils nous ouvrent la grande porte ! traduisit Puck.

Les deux enfants coururent vers l'entrée et pénétrèrent dans la banque.

— J'imagine que tu es trop émue pour me dire merci ? ironisa Puck.

Sabrina leva les yeux au ciel.

— Faisons vite, maintenant ! Il y a peut-être une alarme secrète directement reliée au bureau du shérif. En ce cas, Nottingham est déjà en route.

— Que cherchons-nous ?

— La salle des coffres !

Puck en informa les elfes. Ils s'égaillèrent dans la banque tandis que Sabrina ouvrait les portes les unes après les autres. En vain. Le temps passait, Nottingham pouvait arriver d'un instant à l'autre... Par chance, Puck l'appela tout à coup : il avait trouvé ! Sabrina rebroussa chemin à toute vitesse et découvrit son complice qui voletait à l'autre bout de la banque, dans la salle des coffres. Trois pans de mur étaient couverts de haut en bas de tiroirs argentés. Le quatrième comportait un énorme coffre. Sabrina observa les tiroirs avec attention. Chacun comportait un numéro et une petite serrure. Elle sortit sa clé et en lut le numéro.

— Je dois ouvrir le TH192 !

Mais il y avait des centaines de compartiments... Cela pouvait prendre des heures...

— Qu'est-ce qu'il contient de si important ? demanda Puck en l'aidant à chercher.

Sabrina ne pouvait le lui cacher plus longtemps.

— Avant de quitter New York, le shérif Jambonnet a donné cette clé à Daphné, et il lui a dit qu'elle ouvrait un coffre qui contenait une arme puissante. Il lui a recommandé de l'utiliser si le Grand Méchant Loup réussissait à posséder l'âme de M. Canis. Jambonnet a aussi affirmé que ce serait notre seul recours contre le Loup.

— S'il a donné cette clé à Daphné, comment se fait-il que tu l'aies en ta possession ?

Sabrina se sentit rougir.

— Daphné ne comprend pas la gravité de la situation...

— Tu lui as donc piqué sa clé ?

La fillette hocha la tête.

— Il le fallait.

Puck avait l'air surpris.

— Quoi ? Tu es déçu ? s'emporta Sabrina. Le Roi des Filous me fait la leçon parce que j'ai emprunté une malheureuse clé ? J'ai agi dans notre intérêt ! Cette arme va nous permettre de retrouver M. Canis, et, pourquoi pas ?, de défaire la Main Rouge ! Tu pourras congédier tes vigiles !

Puck ne répondit pas. Sabrina voyait bien qu'il la désapprouvait. Puck dans le rôle du père la morale ? Incroyable !

— J'ai trouvé ton coffre, dit-il tout à coup.

Sabrina vérifia que le numéro sur le tiroir correspondait au sien, puis elle introduisit la clé dans la serrure et tourna. Clic. À l'intérieur se trouvait une boîte en métal qu'elle ouvrit avec impatience. Dedans, il y avait une aumônière en velours bleu fermée par un cordon en satin. « Grand Frais » avait été inscrit en lettres d'or sur le velours. Sabrina saisit l'aumônière. L'objet qu'elle contenait était petit, de forme cylindrique et très léger.

Sabrina dénoua le cordon. Consciente des effets néfastes de la magie sur elle, elle se contenta d'observer l'objet. Elle s'attendait à voir une vieille amulette chargée d'électricité, voire une baguette magique, mais, à sa grande surprise, elle vit seulement un kazou.



— Qu'est-ce que c'est ? demanda Puck en le sortant de l'aumônière. C'est ça, ta super arme secrète ?

Sabrina était trop accablée pour parler. Elle avait l'impression d'avoir reçu un coup. Tous ses espoirs étaient anéantis.

— Tu ne vois pas que c'est un jouet ?

— Comment ce jouet va-t-il arrêter le Grand Méchant Loup ?

— Justement, ça ne l'arrêtera pas, espèce d'idiot ! C'est un kazou ! Tu ne comprends rien ! On nous a fait une sale blague !

Sabrina sortit de la banque sans attendre. Son passage dut déclencher une alarme, car une sonnerie stridente s'éleva tout à coup.

— Eh, tu ne peux pas partir comme ça ! lui cria Puck. Tu as besoin de protection !

— Pourquoi ? demanda Sabrina. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Tout le monde veut notre mort. Le meilleur ami de ma grand-mère est un meurtrier. Nous mourrons tous, de toute façon...

— Mais moi, je suis là...

Sabrina, perplexe, ne dit mot.

— Tu doutes que je puisse vous protéger ? demanda Puck.

— Je pense que personne au monde n'en est capable, dit-elle, la voix tremblante.

Puck rougit, mais il garda le silence.

— Nous ferions mieux de rentrer, maintenant, conclut Sabrina d'une voix plus ferme.

Elle avait blessé Puck. Tant pis. Pensait-il vraiment qu'elle allait confier la sécurité de sa famille à un ado immature dont le pire ennemi était un bain moussant ?

— Attends ! la retint Puck. Ce kazou a peut-être des pouvoirs ? Comment ça marche ?

— Je te répète que c'est un jouet ! dit-elle en le lui arrachant des mains. Tu souffles dedans, c'est tout.

Pour lui montrer, elle souffla dans le kazou. Il y avait un petit truc pour produire un son : il fallait souffler ou chanter dans le tube qui vibrait et transformait le timbre de la voix en des sons nasillards. Mais pas avec ce kazou-là. Sabrina fut soudain agitée par le frémissement particulier et désagréable qui l'envahissait dès qu'elle était en contact avec un objet magique. Un sifflement s'éleva du petit instrument, suivi par une bourrasque violente qui fit voler les vitres de la banque en éclats. Puis son toit s'envola, ses murs se lézardèrent. Même la peinture sur l'écriteau se désagrégea et s'envola avec chaque clou, chaque vis. En quelques secondes, la banque de Port-Ferries avait disparu. Quand le vent tomba, il ne restait que l'alarme qui s'égosillait, comme s'il y avait eu encore quelque chose à protéger.

Sabrina fixa le kazou, muette de stupeur.

— Eh bien, si tu n'en veux pas, moi je le garde ! s'exclama Puck.



7

Un bûcheron devenu célèbre



Sabrina et Puck rentrèrent à la maison sans se faire remarquer. Sabrina rendit le tapis magique à Miroir et Puck la suivit dans sa chambre. Daphné dormait toujours. Elle ronflait comme un élan barrissant à la saison des amours.

Sous le regard désapprobateur de Puck, Sabrina replaça prudemment la chaîne et la clé autour de son cou, et soupira de soulagement lorsqu'elle eut terminé.

— Ne me regarde pas comme ça ! Il fallait que je le fasse ! dit Sabrina en ôtant ses chaussures.

Trop fatiguée pour se déshabiller, elle se glissa sous les couvertures.

— Je ne te fais pas la leçon, répondit Puck. Simplement, je vais être très clair : à partir de maintenant, tu préviendras les vigiles quand tu sortiras en douce.

— Alors ce ne sera plus sortir en douce ! objecta Sabrina. Tu m'énerves avec ton service de sécurité à la noix ! Je n'ai pas besoin de vigile. Je peux me débrouiller toute seule, surtout maintenant que nous avons le kazou...

— Tu refuses de coopérer ?

Sabrina secoua la tête en bâillant.

— À cent cinquante pour cent.

Puck sourit.

— D'accord. Tu as gagné.

— Ouf, c'est pas trop tôt ! conclut Sabrina. Laisse-moi, maintenant, je suis fatiguée et je veux dormir.

Elle s'attendait à ce que Puck insiste, mais, à sa grande surprise, il sortit. Sabrina sourit tandis qu'elle se blottissait sous ses couvertures. *Incroyable, il devient raisonnable !* conclut-elle. Avant de s'endormir, elle sortit l'aumônière de velours de sa poche. Elle sentit de nouveau cette étrange douleur qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle était en contact avec un objet magique, même si le velours semblait faire barrage et atténuer les effets pernicioseux sur elle. Sabrina savait qu'elle devait rester sur ses gardes pour ne pas succomber à la force d'attraction que la magie exerçait sur elle. Elle se jura d'être forte. Parce qu'elle ne pouvait compter sur personne. C'était la première fois qu'elle faisait cavalier seul...

Le lendemain matin, Sabrina ouvrit les yeux et cilla face au rayon de soleil qui effleurait son visage. La poisse, elle avait oublié de fermer les volets... Elle voulut plaquer son oreiller sur sa tête, mais, étrangement, elle ne put lever le bras. Quelque chose entravait son poignet. Etonnée, elle se redressa et leva sa main gauche. Son poignet était menotté à celui de Puck, qui dormait dans un rocking-chair.

— Puck ! s'écria Sabrina.

Elle tira si fort que le garçon dégringola par terre. Enchaînée à lui, elle fut entraînée par sa chute.

— Que se passe-t-il, splendeur du matin ? interrogea Puck en se frottant les yeux.

— C'est quoi, ça ?

Sabrina leva son poignet menotté et agita le bras, agitant celui de Puck par la même occasion.

— Comme tu refuses de te plier aux règles de sécurité, à partir de maintenant, je serai ton garde du corps personnel et je ne te quitterai plus d'une semelle.

— Complètement débile ! s'exclama Sabrina tandis qu'elle essayait, en vain, de se libérer.

— Te suivre comme ton ombre n'est pas une mission agréable, j'en conviens, mais je n'ai pas le choix.

— Donne-moi la clé tout de suite ! hurla Sabrina hors d'elle.

Puck brandit une petite clé dorée.

— C'est ça que tu veux ?

— Donne !

— Tu acceptes de te soumettre aux règles de sécurité ?

— Non ! Tu ne me feras pas de chantage !

Puck avala la clé.

— Tu es dangereusement cinglé ! s'écria Sabrina.

Elle bondit de son lit et s'élança vers la porte, mais, Puck restant immobile, elle fut brutalement stoppée. Sabrina fit volte-face. Puck jubilait ! Folle de rage, elle tira encore plus fort sur la chaîne et parvint à l'entraîner dans le couloir.

— Mamie ! cria-t-elle en descendant dans la salle à manger.

Mais Mamie Relda ne compatit guère à ses malheurs. Tonton Jaco et Daphné trouvèrent même la situation très drôle et s'en amusèrent pendant tout le petit déjeuner.

— Puck veut juste t'aider, expliqua Mamie Relda. Tu as peut-être besoin qu'on fasse un peu attention à toi, en ce moment. S'il a avalé la clé, il ne nous reste qu'à attendre.

— Attendre quoi ? s'étonna Sabrina.

Puis elle comprit et verdit.

— À ta place, je ne me réjouirais pas trop ! déclara Puck la bouche pleine.

Il dévorait ses céréales, se servant de sa main comme d'une cuillère. Celle de Sabrina, obligée de suivre ses mouvements, fut vite couverte de miettes gluantes.

— Et comment je vais faire pour m'habiller ? vitupéra-t-elle. Ou prendre un bain ?

— Un bain ? Quelle drôle d'idée ! s'exclama Puck, qui essuyait sa main sur son polo.

— On pourra toujours vous passer au jet dans la cour, proposa Tonton Jaco.

— Elvis adore ça ! renchérit Daphné.

Tonton Jaco fut pris d'un tel fou rire qu'il faillit recracher ses œufs brouillés par le nez. Quant à Daphné, fidèle à ses habitudes, elle ne laissa pas une miette de son petit déjeuner.

Aujourd'hui encore, elle portait ses vêtements et ses escarpins, remarqua Sabrina. Daphné était toujours dans sa phase « Moi, je suis une grande ».

— J'ai eu une idée cette nuit, dit tout à coup sa petite sœur.

— Oh ? fit Mamie.

— Il y a un témoin que l'on n'a pas interrogé : le bûcheron !

— Bravo, *liebling*, c'est un vrai travail de détective ! s'exclama Mamie Relda avec enthousiasme. Tu as raison, il y avait un autre personnage dans la maison de la mère-grand.

— Tu sais où il habite ? demanda Jacob.

— Hélas, non..., répondit Mamie. Il y a des milliers de Findétemps à Port-Ferries, et je ne les ai pas tous rencontrés... Il se peut aussi que ce bûcheron ne vive plus ici. Comme tu le sais, de nombreux Findétemps ont réussi à s'échapper avant que Wilhelm ne fasse ériger la barrière magique. Enfin, d'autres ne sont jamais venus aux États-Unis.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? reprit Daphné.

Mamie frappa dans ses mains, bondit de sa chaise et se rua vers les journaux de bord de la famille Grimm.

— Chercher ! S'il vit à Port-Ferries, il peut nous aider !

— Super ! Je participe aux recherches ! intervint Sabrina vivement.

Mamie Relda lui adressa un regard perplexe, surprise par sa proposition.

— Tu en es certaine ?

Sabrina acquiesça, honteuse de mentir. Libérer M. Canis la terrifiait, mais elle avait aussi envie de se racheter une conduite.

— Merci, *liebling* !

Puck derrière elle – bien obligé –, Sabrina se rendit dans le salon et se plongea dans les *Contes* de Charles Perrault. Il avait été le premier à réunir des témoignages sur l'épouvantable histoire du Petit Chaperon rouge. Jacob et Wilhelm Grimm en avaient donné ensuite une autre version : un bûcheron providentiel intervenait et ouvrait le ventre du Loup avec un couteau pour en extraire l'enfant et sa mère-grand.

Sabrina fut impressionnée par l'héroïsme de cet inconnu. Ils étaient rares, ceux qui avaient affronté le Grand Méchant Loup

sans se faire tuer et dévorer. Là-dessus, elle poursuivit ses recherches.

Tous les Grimm de Port-Ferries avaient méticuleusement tenu un journal de bord, et Sabrina et Daphné n'échappaient pas à cette solide tradition familiale. Les membres de la famille devaient en effet rapporter tout événement insolite survenu dans la communauté des Findétemps. Au vu de l'impressionnante collection d'empreintes digitales, on comprenait vite que les crimes étaient légion dans cette petite ville d'apparence si paisible... Sabrina découvrit que Peau d'âne aurait largement préféré demander à son père un manteau de mille fourrures plutôt que cette peau d'âne aurifère qui la déparait, et que la Princesse au petit pois avait désormais un potager où elle faisait pousser des petits pois, des pois mangetout et des pois de senteur. Quant à Riquet à la houppe, il avait commencé à rédiger une encyclopédie en vingt-quatre volumes pour rassembler tout le savoir du monde d'ici-bas, d'au-delà et d'ailleurs. Plusieurs générations de Grimm avaient ainsi rassemblé une foule de récits et d'anecdotes. Hélas, Sabrina ne lut rien sur le fameux bûcheron du *Petit Chaperon rouge*, ou sur ce qu'il était advenu de lui.

— Je n'ai rien trouvé..., dit-elle au bout d'un moment.

Mamie soupira.

— Moi non plus...

— Dis, Mamie, c'est quoi, un « manifeste de cargaison » ? intervint tout à coup Daphné.

— C'est la liste des marchandises déclarées transportées pendant la traversée, et des destinataires.

— Tu as perdu ton dictionnaire ? ironisa Sabrina.

Daphné lui tira la langue.

— Tu as trouvé quelque chose ? reprit Mamie Relda.

— Ça : on dirait la liste des passagers qui avaient embarqué sur le bateau de Wilhelm, répondit la petite fille en lui tendant une liasse de papiers.

— Bravo, Daphné ! s'exclama Mamie. J'aurais dû y penser ! Voyons si nous trouvons un bûcheron, dans cette liste...

Mamie la parcourut.

— Hum, je ne vois rien...

Sabrina la lui prit des mains, et en vint à la même conclusion.

— Si encore nous connaissions son nom...

— Nous connaissons les noms de nombreux autres passagers ! Nous allons donc procéder par élimination. En espérant que ce bûcheron avait bien embarqué sur le bateau de Wilhelm...

Puck fit la grimace.

— Ça va prendre du temps ? J'ai des trucs à faire, moi !

— Bien fait ! Les menottes, c'était ton idée, espèce d'andouillon. Tu vois où ça nous mène ! répliqua Sabrina.

Les Grimm éliminèrent les Findétemps qu'ils connaissaient déjà par leur nom, ou leur titre, par exemple le Chapelier fou, la Bête, le shérif Nottingham ou encore la Reine de Cœur. À la fin, il ne resta qu'une vingtaine de Findétemps inconnus. Sept portaient des noms imprononçables, mais Mamie était à peu près certaine qu'il s'agissait de sorcières, de gobelins ou de trolls. Huit étaient des animaux, comme Léon le Hérisson ou Achille la Chenille. Au bout du compte, il ne resta plus que cinq noms, dont deux désignaient des femmes.

Le téléphone sonna. Mamie décrocha et poussa un cri de joie en entendant Petit Jean.

— Nous essayons de retrouver un témoin : le bûcheron ! Il vivrait à Port-Ferries... Quoi ?... Oh oui, bien sûr. Nous y serons.

Mamie raccrocha.

— Que se passe-t-il ? demanda Tonton Jaco.

— Barbe-Bleue a un nouveau témoin, le procès reprend tout à l'heure.

— Qui est-ce ? s'enquit Daphné.

— Sylvinet Lemboisé.

Sabrina soupira.

— Ça tombe bien. C'est l'un des trois noms qui nous restaient. C'est lui, notre bûcheron.

Les Grimm tournèrent longtemps pour se garer dans la rue principale, bondée et embouteillée. Mamie déclara qu'elle n'avait encore jamais vu autant de monde au centre-ville, même du temps où les humains habitaient encore à Port-Ferries. Ils

cherchaient toujours une place lorsqu'ils passèrent devant la banque.

— J'avais déjà entendu parler de vols à la banque, mais jamais d'un vol de banque ! commenta Jacob tandis que Mamie regardait l'espace vide avec stupéfaction.

— C'est très étrange... Tant pis, nous n'avons pas le temps de résoudre ce nouveau mystère...

Daphné passa la tête par la vitre de la portière pour mieux voir. Quand elle la rentra, elle semblait nerveuse et proche de la panique.

— Je me demande ce qui s'est passé..., dit-elle à Sabrina.

Sabrina haussa les épaules comme si ça lui était égal, mais elle avait honte. Elle devinait les pensées de sa sœur : Daphné était convaincue que l'arme secrète avait disparu... Sabrina savait qu'elle devait lui avouer la vérité et, vu la tête que faisait Puck, c'était aussi ce qu'il pensait. Mais elle ne savait pas comment s'y prendre. Lorsque Daphné porta la main à sa chaîne, elle comprit que sa petite sœur avait des remords.

Une fois que Jacob eut trouvé une place, les Grimm hâtèrent le pas vers le palais de justice. Avant d'entrer dans la salle d'audience, Daphné retint Sabrina et expliqua à Mamie qu'elles les rejoindraient dans deux petites minutes. Mamie leur conseilla de ne pas lambiner, parce que M. Canis avait besoin de leur soutien.

— D'ac', je me suis trompée..., lâcha Daphné en s'adossant au mur.

Elle semblait sur le point de s'effondrer. Elle était toute rouge, et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— On aurait dû prendre l'arme dans le coffre pendant qu'il était encore temps. Maintenant, c'est fichu... Tu as vu, il n'y a plus de banque.

La gorge serrée, Sabrina hocha la tête.

— J'aurais dû t'écouter..., continua Daphné.

— Bon, c'est trop tard, maintenant, la coupa Sabrina. Tu vois, tu as voulu tout gérer et...

Puck secoua sa main, secouant la sienne par la même occasion, et lui adressa un regard furieux.

— Qu'allons-nous faire ? se lamenta Daphné. Que va-t-il se passer si le vent tourne et que nous en ayons besoin ?

Puck regardait toujours Sabrina.

— Si le vent tourne, oui... c'est le cas de le dire..., commenta-t-il.

La porte de la salle d'audience s'ouvrit et Mamie passa la tête par l'entrebâillement.

— Venez vite, *lieblings*. Ça commence !

Ce jour-là encore, la salle d'audience était bondée. Le procès faisait grand bruit et tout Port-Ferries s'y pressait. On en parlait même comme du « procès de tous les procès jusqu'à la fin des temps ».

La Reine Maire et le shérif contemplaient la foule, aux anges. Sabrina entendit la reine regretter de n'avoir pas vendu des billets d'entrée. Nottingham renchérit, et les deux larrons éclatèrent de rire.

Les amis des Grimm étaient venus en masse soutenir leur moral : Gepetto avait fermé son magasin de jouets, Cendrillon et son mari Tom proposèrent de préparer des petits en-cas, offre que Mamie déclina. M. Septnain, assis sur une pile d'annuaires tout au fond de la salle, ne disait mot. Même les marraines d'Aurore Églantine étaient présentes, ce qui ne les empêchait pas de fusiller Tonton Jaco du regard. Et Blanche-Neige, jusque-là en froid avec les Grimm, s'assit à côté de Mamie Relda et lui serra la main.

— Je suis désolée pour tout ce qui s'est passé, Blanche-Neige..., dit Mamie.

— Je sais que vous n'avez jamais eu l'intention de me faire du mal, Relda, répondit Mlle Neige. Moi aussi, je suis désolée...

Aurore Églantine s'installa à côté de Tonton Jaco et lui prit la main. Il lui sourit.

— Ça ne vous gêne pas que tout le monde en ville sache que vous fréquentez un Grimm ?

Aurore fit non de la tête et l'embrassa sur la joue. Les yeux de Tonton Jaco et d'Aurore étincelaient comme des rayons de soleil. Leurs voix vibraient comme des zéphyrs. Sabrina avait vu ce bonheur-là chez ses parents... La Belle au bois dormant et ce fanfaron de Jacob étaient fous amoureux...

Robin des Bois et Petit Jean entrèrent au moment où les gardes à jouer conduisaient M. Canis à sa place. Robin lui tapota amicalement l'épaule, puis il ouvrit sa serviette. Il farfouilla dans ses papiers en surveillant Barbe-Bleue qui se penchait sur Blanche-Neige avec un grand sourire.

— Blanche-Neige, c'est un crime d'être aussi belle...

Mlle Neige lui adressa un sourire forcé, mais à peine Barbe-Bleue se fut-il éloigné qu'elle leva les yeux au ciel. Aussitôt imitée par Daphné ! constata Sabrina avec agacement.

— La cour ! hurla le Trois de Pique. L'honorable juge Chapelier fou !

Le juge Chapelier entra, son marteau sur l'épaule. Il se prenait sans arrêt les pieds dans sa longue robe noire de juge et trébucha plus d'une fois. Quand il se fut installé, il posa son marteau et observa la salle d'audience.

— Ah, vous êtes revenus. Puisque c'est comme ça, commençons !

Il asséna un violent coup de marteau sur sa table, qui faillit s'écrouler.

— Monsieur Barbe-Bleue, vous avez un autre témoin ?

— Oui-da ! J'appelle Sylvinet Lemboisé à la barre !

Les doubles portes du fond s'ouvrirent sur un homme en costume bleu électrique, avec une barbe rousse et un nez veiné de rose. Il portait une casquette rouge où s'étalait le logo « Lemboisie ». Il semblait nerveux, surtout quand il regardait du côté de M. Canis. Il tenta même de prendre la fuite à plusieurs reprises, mais deux gardes à jouer l'en empêchèrent et le forcèrent à s'avancer vers la barre.

Sylvinet Lemboisé s'assit, sans quitter Canis des yeux. Lorsque Barbe-Bleue s'approcha et le remercia d'avoir accepté de témoigner, il ne parut pas l'entendre.

— Ça va, monsieur Lemboisé ? demanda Barbe-Bleue.

— Oui, ça va, répondit-il en se levant. Vous savez, je n'aurais jamais cru que ce jour arriverait !

— Monsieur Lemboisé, veuillez décliner votre identité à la cour, et expliquer quels sont vos liens avec l'affaire.

— Je m'appelle Sylvinet Lemboisé. On me connaît aussi comme le bûcheron, ou le chasseur. Je suis le héros de l'histoire du Petit Chaperon rouge.

Sabrina vit Canis lever et baisser les sourcils.

— Vous étiez présent sur les lieux, le jour du crime ?

Sylvinet Lemboisé acquiesça, les yeux fixés sur Canis.

— Quelle est votre profession, monsieur Lemboisé ?

— Eh bien, j'ai été bûcheron en mon temps. Je coupais les arbres et je vendais le bois aux scieries. J'ai d'abord été apprenti, puis j'ai eu l'occasion de créer ma petite entreprise, dit-il calmement, toujours sans quitter Canis des yeux. Et un jour, j'ai pensé : « Ben, mon bonhomme, tu es l'un des plus célèbres héros de la littérature enfantine ! »

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Daphné.

— Il se vante, expliqua Puck.

— J'ai sauvé la vie du Petit Chaperon rouge, je suis l'idole des jeunes. Je me suis battu contre le Grand Méchant Loup et j'ai survécu pour témoigner ! Je suis célèbre et adulé. Alors j'ai monté mon entreprise pour fabriquer des produits dérivés destinés à mes admirateurs...

— Soyez plus précis, s'il vous plaît, monsieur Lemboisé.

— Les gens veulent me ressembler. Ne suis-je pas leur héros ? Comme je ne peux pas rencontrer tout le monde, le moins que je puisse faire, c'est de leur vendre des objets sympathiques et pratiques portant ma signature. La gamme de nos produits est la suivante : parachute à bouchon de champagne, moule à zéro, poil à rire (pour les sottises de Strasbourg), chapeau rond (douche), palette et baby pots de fleurs (pensées et violettes *Viola sylviniana*). Je dirige aussi un parc d'attractions et, bien entendu, le musée d'Histoire de Sylvinet Lemboisé, à Port-Ferries. En ce moment, je cherche des investisseurs pour mon dernier projet : une chaîne de restauration qui s'appellera « Le Sylvin est gourmand ».

— Comment êtes-vous devenu ce héros riche à millions, monsieur Lemboisé ?

L'homme jeta un dernier regard à Canis. *Tiens, il prend de l'assurance*, remarqua Sabrina.

— C'est venu comme ça. J'étais dans la forêt quand j'ai entendu un hurlement à glacer le sang. J'étais simple bûcheron à l'époque, un monsieur tout-le-monde, comme on dit. Je ne m'étais jamais considéré comme un héros, mais il y a les gens qui regardent sans agir, et les autres, moins nombreux, qui agissent. Moi, j'ai pris ma hache et mon courage à deux mains, et j'ai accouru.

— Qu'est-ce que vous avez vu ? demanda Barbe-Bleue d'un air inspiré.

— Je suis arrivé auprès d'une maisonnette au fond de la forêt. Le hurlement à faire peur venait de l'intérieur. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu un monstre qui attaquait une petite fille. Tout le monde aurait pris ses jambes à son cou. Pas moi, parce que je ne suis pas tout le monde ! Moi, quand j'ai vu une Chaperonnette et sa mère-grand en détresse, j'ai su que je me battrais jusqu'à la mort pour sauver leur vie !

— Vous affirmez avoir vu un monstre. Le voyez-vous dans cette cour aujourd'hui ?

Sylvinet Lemboisé regarda Canis. Il parut perdre de son assurance. Il le montra enfin d'une main tremblante.

— C'était lui.

— Notez dans les minutes de ce procès que M. Lemboisé a pointé l'index sur M. Canis, précisa Barbe-Bleue. Vous avez donc vu le Loup, monsieur Lemboisé. Avez-vous eu peur ?

L'ancien bûcheron secoua la tête.

— Un homme comme moi ne connaît pas la peur ! Je vous en parle avec décontraction, mais, maintenant, avec le recul, je sais que j'aurais dû avoir la peur de ma vie.

— Tu l'as dit, bouffi, s'exclama Puck.

La foule tourna les yeux vers lui. Le juge Chapelier asséna son marteau sur la table, qui s'écroula à moitié.

— Silence dans la salle !

— Que s'est-il passé, ensuite ? reprit Barbe-Bleue.

— J'ai défoncé la porte de la maisonnette. Je suis un drôle de costaud, voyez-vous. Puis je suis entré en brandissant ma hache. Le Loup avait déjà dévoré la mère-grand, je ne pouvais plus rien faire pour elle... mais la petite, elle était toujours en danger. Le

monstre a eu tellement peur de m'affronter qu'il a avalé la Chaperonnette tout rond.

M. Canis parut mal à l'aise.

— Bleu du ciel tout-puissant ! s'écria Barbe-Bleue. Qu'avez-vous fait ?

— Dans une situation d'urgence, c'est l'instinct qui parle. J'ai fendu le ventre du monstre de haut en bas d'un coup de hache et la petite en est sortie. Sous la violence de l'assaut, la bête s'était évanouie. Alors j'ai rempli son ventre de pierres, je l'ai recousu avec du fil que j'ai trouvé dans un placard, j'ai soulevé la créature, je l'ai portée jusqu'à la rivière et je l'y ai jetée. Grâce au poids des pierres, le Loup a coulé à pic.

Canis s'agitait.

— Cependant, le Loup ne s'est pas noyé, objecta Barbe-Bleue.

— Parce que c'est un coriace ! expliqua Lemboisé. Mais moi, je le suis encore plus.

— Merci, conclut Barbe-Bleue en se rasseyant. J'ai fini d'interroger le témoin.

Sylvinet Lemboisé ne l'écoutait pas, il profitait de l'occasion pour se faire de la publicité.

— J'ai raconté mon histoire sur mon site Internet : lemboisie.com ! C'est un site génial où vous pouvez acheter tous mes produits dérivés, dont des figurines en promotion reproduisant différentes positions de kung-fu ! Et, en bonus, coucou à gaufres, serpette à serpolet, escargolette – une balançoire pour amuser vos escargots les dimanches de beau temps –, et enfin le lot de six guilimauves, friandises pour vous régaler et vous chatouiller le palais !

Robin des Bois bondit.

— J'ai des questions à poser au témoin !

— Silence ! tonna le juge.

— Vous affirmez que vous avez vu un monstre attaquer ces femmes, êtes-vous certain que c'était le Loup ? reprit Robin sans l'écouter.

— Silence !

— Comment avez-vous porté le Loup, grand et fort et, de plus, le ventre rempli de pierres jusqu'à la rivière ? La rivière était-elle loin ? Avez-vous des témoins ?

— Silence ! Silence ! Silence ! s'égosilla le juge.

— J'ai le droit d'interroger le témoin, Votre Honneur ! objecta Robin.

— Objection ! hurla Barbe-Bleue.

Le Chapelier fou tapa du marteau sur la table qui, cette fois, se cassa en deux et s'effondra.

— C'est votre faute ! piailla-t-il.

— C'est une parodie de procès ! hurla Petit Jean en se levant.

— Gardes, faites disparaître ces hommes de ma vue ! tonna le juge, fou de rage.

Des gardes à jouer boutèrent Robin des Bois et Petit Jean hors de la salle d'audience – non sans mal, car les deux avocats se débattaient en répétant qu'il n'y avait pas de justice à Port-Ferries.

Le juge Chapelier se leva.

— Voilà. À demain.

Il sortit. La foule quitta la salle et les gardes reconduisirent Canis à sa cellule.

Les Grimm retrouvèrent Robin et Petit Jean dans la rue. Les deux avocats se relevaient et remettaient de l'ordre dans leur tenue en riant aux éclats, remarqua Sabrina avec étonnement.

— Cela faisait un bail que nous n'avions pas été éjectés, pas vrai, mon vieil ami ? déclara Robin à son complice.

Petit Jean riait de bon cœur.

— Mais non ! McSorley nous a virés de son pub, la semaine dernière.

— Vous êtes de bonne humeur... commenta Mamie.

— Pas du tout, nous sommes fous de rage, corrigea Petit Jean, mais ça fait du bien de rire. Ce procès est truqué, les dés sont pipés ! On ne nous laissera pas assurer la défense de Canis !

— Nos questions dérangent, renchérit Robin des Bois.

— Ah, si seulement je pouvais vous aider..., intervint Puck.

— Tu en auras l'occasion bien assez tôt, Roi des Filous !

— Pourquoi ? Vous avez une idée ? s'enquit Tonton Jaco.

— Vous verrez ! dit Robin. Pour l'instant, j'aimerais rendre visite à ce Lemboisé dans son parc d'attractions. J'ai l'impression qu'il nous cache quelque chose.

— Vous pensez qu'il ment ? demanda Daphné.

— Ce gars-là, c'est un trouble de nouille ! Il serait incapable de soulever un sac de patates, alors d'autant moins le Grand Méchant Loup ! répliqua Petit Jean. Si nous pouvions faire sortir Canis de prison, il forcerait Lemboisé à dire toute la vérité.

— Nous n'avons pas besoin du Loup pour cela ! affirma Daphné. Pouvons-nous passer à la maison avant de nous rendre chez Sylvinet ?

— Bien sûr, *liebling*, dit Mamie. Toi, tu as quelque chose derrière la tête...

Mamie et Daphné se rendirent dans la salle du miroir pour chercher un objet magique dans le Couloir des merveilles, puis elles revinrent dans la voiture, où Sabrina, Puck et Jacob les attendaient. Ensuite, elles expliquèrent leur plan. Puck fut ravi.

— Il y a longtemps que je n'avais pas eu l'occasion de faire une bonne blague !

— Tu as rempli mon oreiller de fumier il y a quatre jours ! lui rappela Sabrina.

— Quatre jours ? C'est bien ce que je disais : ça fait longtemps.

Après s'être assuré que les avocats le suivaient, Jacob reprit la route. Mamie l'orientait à l'aide d'une carte en lambeaux.

— Je ne connais aucun parc d'attractions consacré à l'histoire du Petit Chaperon rouge, déclara Tonton Jaco.

— Voilà plusieurs années, le Dr Dolittle a ouvert un zoo sur sa propriété. Il a fait faillite lorsque les animaux se sont mis en grève, expliqua Mamie Relda. Lemboisé a racheté son terrain. Mais je me demande si son parc a du succès. Il est au milieu de nulle part et, honnêtement, je n'en avais jamais entendu parler avant ce matin.

— Nous y sommes ! dit Tonton Jaco en pointant le doigt devant lui.

Le parc d'attractions ressemblait davantage à un lieu à la gloire de Sylvinet Lemboisé qu'à un parc familial digne de ce

nom. Une statue à son effigie haute d'environ huit mètres accueillait les visiteurs à l'entrée. Pour gagner le parking, les voitures devaient rouler entre ses jambes. Au moment où Tonton Jaco passa dessous, la vieille guimbarde familiale pétarada. Un nuage de fumée noire nauséabonde s'éleva et cochonna le fond de pantalon de la statue. Une fois dans le parking, les Grimm découvrirent une douzaine d'autres statues de Sylvinet Lemboisé. L'une d'entre elles le montrait en fier chasseur, un pied sur le Loup qu'il avait vaincu.



— Sacré narcissique ! déclara Petit Jean.
— C'est l'idole des jeunes, vous ne vous souvenez pas ?
souligna Sabrina, sarcastique.

— Bon, on entre comment ? intervint Puck.

Tonton Jaco lui montra un sentier avec une pancarte où était inscrit « Par là pour voir la scène de crime ! ».

Les Grimm et leurs amis s'engagèrent dans le sentier, qui conduisait à des tourniquets et à une boutique *Au Grand Méchant Loup : souvenirs et cadeaux*. Leur entrée fut signalée par un hurlement de loup qui s'éleva du haut-parleur fixé au-dessus de la porte. L'adolescent boutonneux installé derrière le comptoir cessa de jouer à son jeu vidéo et s'approcha. Il portait un chapeau avec des oreilles de loup.

— Bienvenue à Lemboisie ! s'exclama-t-il sans la moindre conviction. Voulez-vous visiter le musée ou acheter nos célèbres produits dérivés Lemboisé, comme notre verjolaine du sous-bois pour une infusion du soir ?

— Nous aimerions nous entretenir avec M. Lemboisé, expliqua Mamie Relda.

— Il est dans la maison.

— Quelle maison ? interrogea Sabrina.

— La maison par-delà le moulin, tout là-bas, là-bas, récita l'adolescent. Mais si vous voulez la visiter, vous devez acheter des tickets.

Mamie soupira et en acheta pour tout le monde. Lorsque les Grimm eurent franchi les tourniquets, ils aperçurent la pancarte suivante : « C'est là que tout est arrivé : la maisonnette de la mère-grand. »

Ils enfilèrent un chemin poussiéreux qui se perdait dans la forêt, pendant que les haut-parleurs fixés aux arbres racontaient l'histoire du Petit Chaperon rouge, en soulignant la bravoure de Sylvinet Lemboisé, l'homme qui avait sauvé la vie de la fillette et de milliers d'autres gens. La puissance du son était telle que Sabrina eut bientôt mal à la tête.

Au bout du chemin s'élevait une maisonnette en bois délabrée et ouverte aux quatre vents, avec ses vitres cassées. Une abondante vigne vierge mangeait ses murs, et une cheminée en brique la surmontait. Le néon « Maisonnette de la mère-grand » qui clignotait au-dessus de la porte contrastait singulièrement avec la décrépitude de la bâtisse.

Sylvinet Lemboisé en sortait. Il sembla surpris de voir le petit groupe, mais il se ressaisit.

— Voici LA maison... ! s'exclama l'ancien bûcheron.

— Quelle maison ?

— La maison de la mère-grand, voyons !

— Vous en avez fait bâtir une réplique ? demanda Jacob, éberlué.

— Ah non, c'est l'originale ! Je l'ai démontée et l'ai fait transporter pierre par pierre jusqu'à Port-Ferries !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est de la manne pour attirer les touristes ! Parce que le monde entier connaît l'histoire du Petit Chaperon rouge, mesdames et messieurs. Et beaucoup sont prêts à payer cher pour visiter LA maison ! Voulez-vous entrer ?

Sabrina hésita. Des événements horribles s'étaient déroulés dans cette maison... Elle frissonnait rien que d'y penser, mais elle entra avec les autres, de peur de vexer Sylvinet Lemboisé.

La maison ne comportait qu'une pièce sombre au sol crasseux. Son mobilier se résumait à une table grossière, une chaise dans un coin et un petit lit. Une robe défraîchie avait été étendue sur l'édredon aux couleurs passées. Dans la cheminée, un bon feu brûlait sous une marmite. Les flammes projetaient d'étranges images mouvantes sur les murs. Sabrina, mal à l'aise, avait l'impression d'entendre des cris horribles résonner entre les murs, mais elle se rendit compte tout à coup que ces cris étaient bien réels et qu'ils s'échappaient d'un haut-parleur fixé au mur.

— Chaque fois que j'entre ici, c'est comme si je remontais le temps ! s'exclama Lemboisé.

— Ça tombe bien ! déclara Robin des Bois. Parce que nous avons des questions à vous poser sur le temps passé.

— J'ai déjà raconté tout ce que je savais. Si vous voulez en savoir plus, lisez mon livre : *Les Dents de la forêt : même pas peur du Grand Méchant Loup*. Il est en vente dans ma boutique de souvenirs. Il a eu de très bonnes critiques dans la presse.

— Félicitations, lâcha Robin des Bois, mais nous n'avons pas le temps de le lire. La vie d'un homme est en jeu, vous savez.

— Je suis désolé... J'aimerais vous donner plus de détails, mais cette histoire s'est passée il y a si longtemps... Tout ce que je sais, c'est que cette tragédie a fait de moi l'homme que je suis. Quand vous devenez un héros, les petites choses n'ont plus guère d'importance.

— Je m'attendais à ce genre d'affirmations, déclara Mamie Relda. Les enfants, vous ne voudriez pas aller prendre l'air ?

C'était le signal dont les Grimm étaient convenus pour mettre leur plan à exécution. Puck, ravi, sortit avec Sabrina et Daphné.

— Moi, je vous le dis, on va s'éclater !

Daphné sortit une baguette magique surmontée d'une étoile d'argent de son sac.

— Ne t'inquiète pas, ça ne fera pas mal.

— Je serai aussi fort que le Loup ?

— Ah non, désolée, répondit Daphné. Les baguettes magiques des marraines fées ne fonctionnent pas de cette façon. Tu ressembleras au Loup, mais tu n'auras aucun de ses pouvoirs.

— Ni son besoin de chair fraîche, alors n'essaie même pas de nous dévorer ! ajouta Sabrina.

— Pas drôle, répliqua Puck. Si je pouvais prendre l'apparence du Grand Méchant Loup sans l'aide d'une baguette magique, j'aurais des pépins. Je peux me transformer en loup quand ça me chante, mais le Grand Méchant Loup... ça, c'est quelque chose. Combien de temps aurai-je son apparence ?

— Dix minutes, pas plus, expliqua Daphné. Après, tu redeviendras Puck, alors tu n'as pas intérêt à te tromper ! Nous devons le faire parler, et vite.

— Vas-y !

Daphné toucha la tête de Puck de la pointe de sa baguette. Il fit la grimace.

— Tu avais dit que ça ne ferait pas mal !

Il s'interrompit. Un épais pelage le recouvrit bientôt. Des crocs surgirent de sa bouche, transformée en museau effilé, et ses mains devinrent des pattes griffues. Enfin, il grandit et s'étoffa. Une seconde plus tard, sa transformation était achevée : Puck était le Grand Méchant Loup.

— C'est bon ? demanda-t-il en se regardant.

— Tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau ! s'exclama Sabrina avec un frisson.

Elle était toujours menottée à Puck et sa nouvelle apparence lui faisait peur... Elle prit plusieurs inspirations pour calmer son cœur qui battait trop vite.

— Retournons voir Lemboisé ! dit Daphné en rangeant sa baguette.

— Avant, laisse-moi pousser un bon gros rugissement ! Il va perdre la boule si je hurle à la mort !

Là-dessus, Puck laissa échapper un malheureux couinement.

— Laisse tomber, tu es ridicule ! se moqua Sabrina.

— C'est pas juste, se plaignit Puck.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la maisonnette, Sylvinet Lemboisé se blottit dans un coin et hurla comme un bébé.

— Tu te souviens de moi ? grommela Puck en le menaçant, toutes griffes dehors.

— Oh, monsieur Canis, c'est vous ? Comment êtes-vous sorti de prison ? s'écria Mamie Relda d'une voix de fausset.

— Aucune prison ne peut me retenir contre mon gré ! Je suis le Grand Méchant Loup. Je ne connais qu'une personne aussi dangereuse que moi : Puck, le Roi des Filous ! dit Puck. Ce gamin est dangereux. Moi, je viens en deuxième.

Sabrina lui donna un coup de pied.

— Que veux-tu, Loup ? s'écria Sylvinet, au bord de l'apoplexie.

— Hum... dévorer ta cuisse ? fit Puck dans un rugissement mal imité.

— Pierret, calmos ! Maîtrise le monstre qui te possède ! Souviens-toi, tu m'avais embauché comme apprenti. C'est moi, Sylvinet !

— Qui est Pierret ? demanda Petit Jean, étonné.

— Pierret Leleu ! reprit Lemboisé.

Puis, s'adressant au Loup, il continua :

— Souviens-toi, Pierret, tu étais bûcheron, avant ! J'étais ton apprenti. Tu as toujours été un brave homme. Ne me dévore pas ! Pitié !

Puck regarda les Grimm, déconcerté. Il n'était pas le seul ! songea Sabrina.

— Si tu dis la vérité, le Loup aura pitié de toi ! énonça Jacob sentencieusement.

— La vérité ! Oui, oui ! Je vais tout vous dire ! Pierret Leleu et moi coupions des arbres dans la forêt, pour l'aciérie de la région. Je travaillais pour lui depuis quelques semaines, mais l'apprenti avait déjà dépassé le maître.

Puck rugit.

— Bon, d'accord, Pierret, tu voulais me virer ! rectifia Sylvinet à la hâte. Je faisais trop de bêtises, j'étais paresseux... Tu m'as donné une dernière chance, mais je m'en fichais ! Je détestais bûcheronner. Nous travaillions dans l'un des coins les plus reculés de la forêt, lorsque nous avons entendu un affreux hurlement. Tu as voulu aller voir ce qui se passait. Pas moi ! La forêt était trop dangereuse. Ce pouvait être n'importe quoi : des bandits, des sorcières ou des gobelins, que sais-je ! J'ai déclaré que ce serait de la folie de nous rendre sur les lieux, mais tu ne m'as pas écouté. Nous avons donc marché jusqu'à la maison. Il y avait une terrible tempête juste au-dessus. J'étais sûr qu'elle allait s'envoler.

— Qu'avez-vous fait ? demanda Daphné. Et vous n'avez pas intérêt à mentir ! Notre ami n'a pas encore déjeuné !

L'ancien bûcheron couina et trembla, puis il reprit en chevrotant.

— Nous nous sommes approchés, nous avons regardé par la fenêtre et nous avons vu une vieille femme. J'ai tout de suite compris que c'était une sorcière !

— Une sorcière ! s'écria Robin.

— Impossible ! s'exclama Mamie.

— Je vous jure que c'est vrai ! Elle hurlait, piaillait, criaillait et soufflait dans une espèce de turlututu ! Un vent terrible s'engouffrait dans la maison, balayait tout sur son passage, mais il ne lui soulevait pas un cheveu ! Il y avait aussi un loup enragé, enfermé dans une cage en acier. Lui aussi semblait épargné par cette tempête infernale. Il hurlait à la mort. On voyait qu'il était malade, parce qu'il avait de la mousse baveuse à la gueule. Il y avait beaucoup d'animaux comme lui, dans la forêt, et je ne les

approchais jamais. La rage, ça rend fou, et si une bête enragée vous mord, vous pouvez être contaminé !

— Qu'est-ce que la sorcière a fait à ce loup ? demanda Robin.

— C'est difficile à décrire... Elle essayait de le partager en deux.

— Ouah ! s'exclama Daphné.

— Pas physiquement, rectifia Sylvinet. On aurait dit qu'elle voulait aspirer la folie méchante et dangereuse enfermée dans la bête, à l'aide de sa tornade... Après ça, la mauvaise bête est devenue une bonne bête. L'entité que la sorcière en avait extraite était diabolique et noire comme les entrailles de l'enfer. La vieille l'a enfermée dans une jarre en argile. Ensuite, la tornade s'est calmée. C'était comme si elle n'avait jamais eu lieu. Et le loup dans la cage était le plus gentil des toutounets !

— Continue ! s'écria Puck en retroussant ses babines. On s'en fiche, de ce cabot. Quand suis-je arrivé sur les lieux ?

— Laisse-le finir, Puck... je veux dire, Loup ! intervint Tonton Jaco.

— À l'époque, les gens avaient peur de la magie, alors j'ai supplié Pierret pour qu'on file. On partait lorsque la petiote est arrivée.

— Le Petit Chaperon rouge ?

Sylvinet acquiesça.

— La petite a frappé. Elle a tiré la chevillette, la bobinette a chu, et là-dessus, elle est entrée. Quand elle a embrassé la sorcière, j'ai compris que c'était sa mère-grand. La vieille a enfermé la gamine dans l'une des cages vides et a soufflé dans son turlututu. C'est là que Pierret a décidé d'agir. C'était un brave. Il ne réfléchissait pas à deux fois face au danger. Il est entré dans la maison et il est tombé à bras raccourcis sur la vieille. Ils se sont battus comme deux enragés, jusqu'à ce que la vieille laisse tomber sa jarre. C'est là que c'est arrivé !

— Je ne comprends pas, Sylvinet, l'interrompit Mamie. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— L'entité qui avait possédé le loup s'est insinuée en Pierret ! Un moment plus tard, mon boss avait disparu et le Grand Méchant Loup était né !

— C'est donc la mère-grand qui l'aurait créé ? demanda Daphné.

Sylvinet Lemboisé hocha la tête avec frénésie.

— Oui, c'est la sorcellerie de la vieille qui a transformé notre Pierret en Loup. Après ça, il a été possédé, mais, il y a une quinzaine d'années, j'ai entendu dire qu'il était redevenu lui-même.

Sabrina fouilla dans sa poche et sentit l'énergie du kazou la parcourir. Le petit instrument de musique recélait de grands secrets. Plus qu'elle ne l'avait pensé...

— Qu'est-il arrivé à la mère-grand ? demanda Puck.

— Elle a lutté contre le Loup, elle lui a lancé des sorts, mais il y restait insensible, expliqua Sylvinet Lemboisé. Elle ne pouvait se mesurer à lui, je veux dire, à toi, Pierret. C'est tout ce que je peux dire...

— Et vous, vous avez lutté contre le Loup ? reprit Daphné.

— Dame non ! Je me suis caché ! Longtemps après, lorsque j'ai été sûr qu'il avait déguerpi, je me suis occupé de la petiotte. Je l'ai ramenée au village, mais sa famille avait disparu. Ils l'avaient abandonnée, je l'ai donc conduite chez le shérif.

— Et vous avez décidé de vous faire passer pour son sauveur ! conclut Sabrina, écoeurée.

— Pourquoi pas ? La gamine n'avait plus toute sa tête. Je savais qu'elle répéterait tout ce que je lui demanderais de dire.

— Vous avez manipulé une petite fille qui venait d'être témoin du meurtre sanguinaire de sa mère-grand ! hurla Petit Jean. Monstre !

Face à Petit Jean, véritable force de la nature, et face au Loup, véritable menace, Sylvinet éclata en sanglots.

— Ce n'est pas ma faute ! La Chaperonnette était déjà timbrée quand elle est arrivée chez la mère-grand ! Ça se lisait sur son visage. Même la sorcière avait peur d'elle !

Robin tapa sur les larges épaules de Puck.

— Laisse-le...

— Dommage, il n'a même pas fait pipi dans sa culotte, de frousse !

Puck reprit son apparence.

— Mais... qu'est-ce que c'est ? demanda l'ancien héros abasourdi.

— Désolé, mon vieux, mais la justice est injuste dans cette ville, lui expliqua Robin. Alors nous avons dû nous débrouiller... Vos révélations vont nous aider !

Sylvinet devint rouge de colère.

— Je dirai que vous avez tout inventé ! C'est moi, le héros ! Personne ne vous croira !

— C'est bien pour ça... reprit Robin en fouillant dans sa poche.

Il en sortit un petit magnétophone.

— ... que j'ai tout enregistré.

Il enclencha son magnétophone. La voix de Sylvinet s'en éleva.

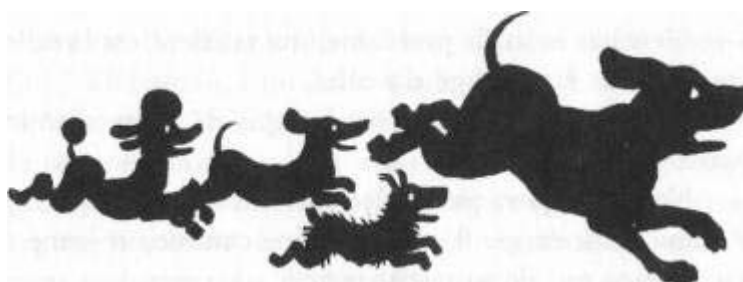
— J'ai l'air idiot ! Je vais être ruiné ! s'exclama ce dernier, désespéré.

— Monsieur Lemboisé, vous avez tiré profit d'un drame terrible, déclara Mamie Relda. Vous êtes un charlatan qui s'est enrichi et est devenu célèbre. À votre place, je repartirais de zéro, parce que je connais le vrai Grand Méchant Loup, et je vous garantis qu'il n'est pas aussi gentil que notre Puck.

Sylvinet Lemboisé fila sans demander son reste.

— Vous vous rendez compte ! s'exclama Robin en agitant son magnétophone. Nous avons désormais la preuve que Canis n'a jamais voulu tuer la mère-grand ! Nous sommes même en mesure d'affirmer que c'est la mère-grand, la responsable des crimes du Loup. Le Loup est sa créature !

— Mais est-ce que ces révélations auront de l'importance ? fit observer Sabrina.



8

Boucle d'or à Paris



À la fin de cette longue journée, Jacob courut à son rendez-vous galant avec la belle Aurore Églantine, tandis que Mamie envoyait au lit son petit monde. Le lendemain, ce serait le jour J du procès de M. Canis ! Il serait peut-être libéré !

Après avoir souhaité bonne nuit à Mamie et à Elvis, Sabrina, Daphné et Puck montèrent se coucher. Puck grommela un « bonnenuitvousdeux » à peine audible et continua vers sa chambre, entraînant Sabrina à sa suite.

— Oh zut, j'avais oublié les menottes.

— Génial ! Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? s'écria Sabrina, excédée. Nous n'allons tout de même pas dormir dans le même lit !

— C'est pas le lit, le problème, ma vieille, c'est la salle de bains ! Je vais être obligé d'y aller.

— Puck pourrait dormir sur le tapis de notre chambre ? proposa Daphné.

— Non mais ça va pas la tête ? Je suis de sang royal, moi ! s'exclama Puck en gonflant la poitrine comme un jeune coq. C'est Sabrina qui dormira par terre !

— Tu rêves !

Puck grogna et fit une horrible grimace.

— Bon, j'ai compris. Venez.

Il les conduisit dans sa chambre, tout au bout du couloir. La porte était couverte d'avertissements : « Danger absolu de mort ! », « Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir... », « Attention : chute de TRÈS GROSSES pierres ». Sous la photo d'un adorable chaton étaient inscrits ces mots : « Même les gentils en baveront des ronds de chapeaux ! » Puck ouvrit et poussa ses deux « invitées » à l'intérieur.

La chambre de Puck était une source inépuisable de surprises. En guise de plafond, il y avait la voûte céleste brillamment étoilée et, en guise de plancher, le sol bourbeux et odorant d'un sous-bois après l'ondée. Un ruisseau se jetait dans un lagon dont la ligne bleutée avait une rigueur géométrique sur un très lointain horizon. Les stridulations des criquets et les bruissements des animaux de la forêt s'élevaient avec la régularité et la douceur d'une berceuse. C'était tout simplement magique... et, d'après Sabrina, sans limites, un peu comme l'univers ! Où finissait l'océan ? Au bord de l'infini ? Elle aurait aimé le savoir...

Puck entraîna les fillettes dans un « coin » de sa chambre où la sereine beauté qui les avait accueillis devenait tout à coup extrême laideur. Sur le sentier s'accumulaient des corps disloqués de soldats, des planches de skateboard irrémédiablement endommagées et des débris de fours à micro-ondes. Sabrina dérapa sur la ganache d'une demi-douzaine de gros gâteaux d'anniversaire glacés au chocolat et à moitié dévorés.

Les trois enfants grimpèrent enfin sur une berge où s'élevait un trampoline. Un panda y dormait paisiblement. Puck le fit déguerpir d'un coup de pied aux fesses. Le panda ivre de sommeil chercha un autre endroit où dormir et s'éloigna en gémissant à chaque pas.

Puck fit monter Daphné et Sabrina sur le trampoline. Les fillettes l'aidèrent à leur tour à grimper.

— J'adore ! s'exclama Daphné en sautant dessus.

— Tant mieux, grommela Puck. Mon seul souci, c'est que vous soyez bien chez moi.

Puck se coucha et Sabrina fut forcée de l'imiter. Mal à l'aise, elle resta le plus loin possible de lui. Daphné fit moins de manières : elle se nicha entre eux, posa la tête sur ses mains jointes et s'endormit aussitôt. Entravés par les menottes, Puck et Sabrina étaient forcés à l'immobilité. C'était loin d'être agréable. De plus, chaque fois que Sabrina s'endormait, un geste de Puck la réveillait brusquement. Consciente que sa nuit était fichue, elle ferma les yeux et écouta la chanson de l'eau, au loin.

— Tu dors ? lui demanda tout à coup Puck.

— Oui.

Le son de leurs voix troublait la paix ambiante.

— Tu vas lui dire quand ?

— Occupe-toi plutôt de tes affaires ! se hérissa Sabrina.

Puck s'esclaffa.

— Impossible : chaque fois que je suis avec vous, vous êtes en danger de mort à cause de monstres, de robots ou de dragons ! Vous sauver la peau des fesses, c'est un boulot à plein temps !

— On ne t'a rien demandé, alors arrête de jouer les saint-bernard ! riposta Sabrina avec colère. Je préférerais encore quand tu n'essayais pas de nous sauver !

— Je redeviendrai ton pire cauchemar si tu redeviens comme avant.

— Et comment j'étais, avant, monsieur Je-sais-tout ?

— Honnête.

Sabrina rougit comme s'il l'avait giflée. De quel droit Puck, le Roi des Filous, affirmait-il qu'elle était malhonnête ! Lui, cela faisait quatre mille ans qu'il eniquinait son prochain.

— Tu ferais mieux de te regarder !

— Oui, je sais, je suis fripon, mesquin et grossier, mais je ne suis pas méchant. Seulement immature. Toi, tu as dépassé la limite. Tu as volé quelqu'un qui te faisait confiance et, en plus, tu lui as menti.

Sans ces maudites menottes, Sabrina serait partie. C'était quand même un monde de devoir écouter Puck la sermonner !

— J'ai fait ce que j'avais à faire ! répliqua-t-elle. Daphné ne serait jamais allée chercher l'arme magique. Canis pourrait dévorer Mamie, Elvis et la moitié de Port-Ferries que Daphné

lui ferait encore des risettes. Je suis la seule à être lucide dans cette famille !

— Je ne te le reproche pas. Nous savons tous que le Loup est l'ennemi public numéro un. Et tu as raison d'anticiper.

— Alors pourquoi me fais-tu la morale ?

— Parce que ta façon de gérer la situation pue ! C'est noble de vouloir agir pour le bien de tous. Mais si, pour bien agir, tu voles et tu mens, alors, à mon avis, tu as tout faux. Et quand la vérité éclatera, ça fera mal...

Sabrina tourna les yeux vers la forêt pour éviter de regarder Puck.

— Enfin, après tout, qu'est-ce que j'en sais, moi ? reprit Puck. Je ne suis qu'un sale gosse, et toi, tu es Sabrina Grimm. Ta sœur t'adore, et tu es censée lui donner le bon exemple. C'est bizarre, hein, que le prince de la délinquance juvénile philosophe sur le bien et le mal ?

Dans le silence qui suivit, Sabrina réfléchit longuement aux paroles de Puck. Et s'il avait raison ? C'était vrai, elle avait trahi sa sœur. D'un autre côté, ça ne lui faisait ni chaud ni froid.

Depuis la disparition de leurs parents, c'est elle qui avait été responsable de Daphné, et jusqu'à maintenant tout s'était plutôt bien passé. Si elle avait laissé sa cadette prendre leur vie en main, impossible de savoir où elles seraient maintenant !

— À propos..., reprit Puck un bon moment plus tard.

Surprise qu'il soit encore réveillé, Sabrina sursauta.

— Pourquoi tu te maquilles ? enchaîna-t-il doucement. C'est inutile...

Sabrina sentit son visage s'enflammer. Puck était donc au courant de ses séances beauté nocturnes ! Surtout, il venait de lui avouer, à sa façon, qu'elle était mignonne ! Elle regarda Puck qui la fixait intensément.

— J'aurais mieux fait de la boucler, je crois, grommela-t-il.

— Oui.

— Bon, alors, fais comme si je t'avais dit que tu avais une sale tête de harpie. D'ac' ?

Sabrina hocha la tête et s'éloigna le plus possible de Puck. Qui fit pareil.

— Bonjour ! Coucou ?

La voix de Tonton Jaco résonnait d'un bout à l'autre du lagon.

— On est là ! s'écria Sabrina en se redressant, ce qui obligea Puck à se redresser aussi.

Tous deux réveillèrent Daphné.

— Venez vite ! J'ai retrouvé la trace de Boucle d'or ! Elle est à Paris !

Dans la salle du miroir, Sabrina, Daphné et Puck découvrirent Aurore Églantine au chevet de leurs parents. La princesse n'eut pas le temps de leur dire bonjour, car Tonton Jaco leur expliquait avec enthousiasme la raison de leur réveil en fanfare.

— Aux dernières nouvelles, Boucle d'or avait sauté dans le premier avion pour quitter Venise !

Il se tenait devant le miroir où se succédaient des vues de Paris avec ses immeubles haussmanniens. C'était un mélange de beauté intemporelle et d'architecture moderne...

— Elle a filé parce qu'elle avait peur du motard, reprit Jacob. Par chance, nous n'aurons aucun mal à retrouver sa trace. Miroir m'a montré où elle était descendue : à l'hôtel Thérèse !

— On n'aura donc pas besoin de retourner à la bibliothèque pour voir l'autre hurluberlu ! conclut Puck.

Il se remit à se gratter frénétiquement au souvenir de son dernier contact avec des livres.

— Pas du tout ! On file à Paris ! s'exclama Tonton Jaco.

— Qu'est-ce qu'on attend ? demanda Sabrina en se dirigeant vers la Malcommode.

— Heu, quand je disais nous, je ne parlais pas de toi, Bibi...

— Pourquoi ?

— Parce que tu es menottée à un Findétemps, et un Findétemps ne peut pas quitter Port-Ferries. Tu vas donc gentiment rester à la maison avec Puck et Aurore, lui expliqua son oncle.

Sabrina aurait volontiers étranglé Puck, surtout quand il lui adressa un clin d'œil.

— Moi, je peux venir ? interrogea Daphné.

— Oui, moustique, mais tu ne devras pas t'éloigner de moi !

Tonton Jaco lui tendit une petite clé.

— À toi l'honneur de colimaçonner !

Daphné regarda la clé comme si c'était l'objet le plus précieux du monde. Elle prononça l'adresse de l'hôtel de Boucle d'or et ouvrit la malle qui leur révéla son escalier en colimaçon.

— Comme je vous envie ! s'écria Aurore Églantine. Je ne suis pas allée à Paris depuis tellement de siècles...

— Nous te ramènerons une petite tour Eiffel en plastique ! lui promit Daphné.

Jacob serra la main de sa fiancée.

— Si seulement tu pouvais m'accompagner...

Aurore l'embrassa.

— Je te défends d'adresser la parole aux Françaises !

Jacob lui adressa un clin d'œil, puis il sourit à Daphné.

— On est partis !

Malgré son dépit, Sabrina se força à sourire.

— Sois prudente, surtout ! dit-elle à sa sœur.

— Oui, bon, ça ira ! riposta Daphné en levant les yeux au ciel.

Un instant plus tard, Daphné et Tonton Jaco avaient disparu dans l'escalier en colimaçon.

— Regardons-les dans le miroir magique ! proposa Aurore.

Le visage de Miroir apparut dans le reflet.

— Bonsoir, mesdemoiselles et messieurs, Miroir à votre service. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous voulons regarder Tonton Jaco et Daphné à Paris, répondit Sabrina.

— Bien entendu. Pour cela, il suffit de prononcer la formule magique...

— Miroir, ô Miroir, par pitié de moi, laisse-moi voir Daphné et Jacob à Paris ce soir !

Miroir sourit.

— Et voilà !

Son visage s'estompa et fut remplacé par une avenue bordée de bars, de restaurants et de magasins, tous bondés. Les Parisiens riaient, parlaient, fumaient et buvaient en admirant d'époustouflants feux d'artifice qui illuminaient le ciel nocturne de gerbes et de paillettes multicolores. Au loin s'élevait la tour Eiffel, entièrement illuminée. À son sommet, deux phares

synchronisés pour former un double faisceau en croix pivotaient à 360 degrés : ils semblaient percer les secrets de la capitale.

Sabrina regarda Aurore Églantine pour juger de sa réaction. Elle était bouche bée.

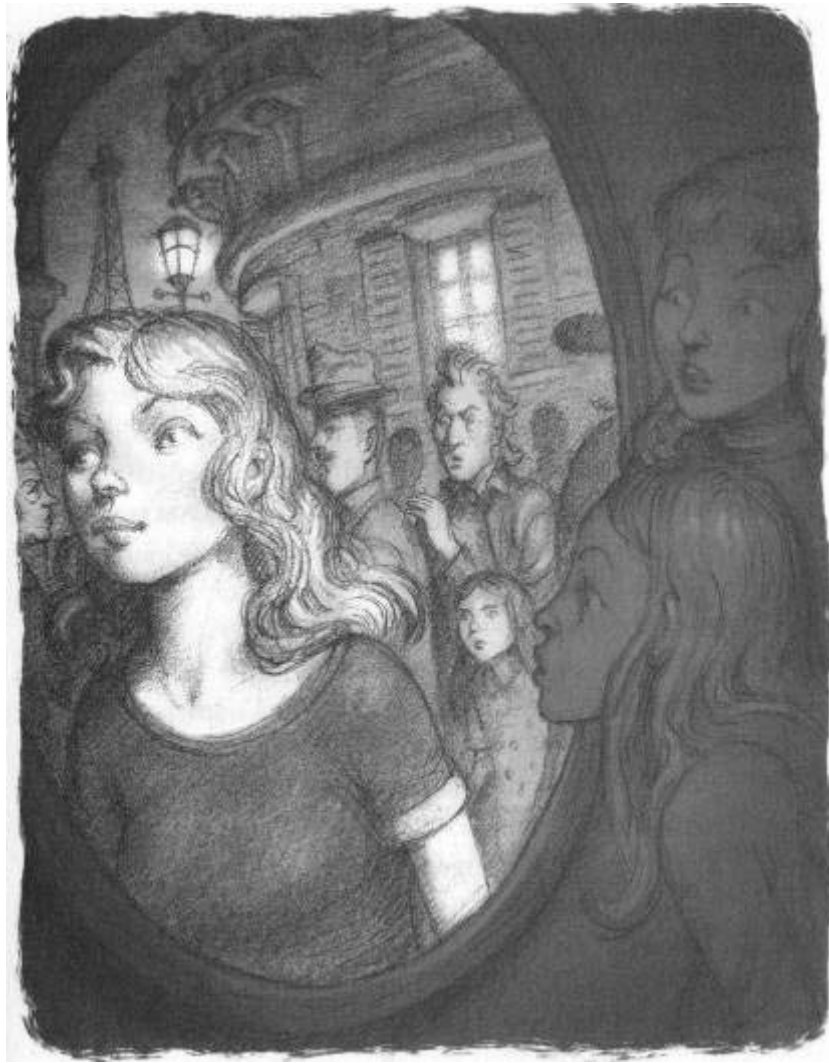
— Comme c'est beau !

La fillette essaya de se mettre à la place de la princesse. La belle Aurore, piégée depuis plus de deux cents ans à Port-Ferries, voyait tout à coup un monde à jamais inaccessible avec une telle netteté et un tel réalisme qu'il semblait à portée de sa main...

À cet instant, Tonton Jaco et Daphné sortirent d'une porte cochère. Pétrifiés d'admiration, ils regardèrent l'extraordinaire spectacle qui se déroulait au-dessus de leurs têtes.

— La voilà ! s'exclama tout à coup Aurore en montrant une jeune femme qui marchait dans la rue.

Boucle d'or souriait aux anges, l'air ravi par les feux d'artifice.



— Jacob ! Regarde par là ! cria Aurore.

— Malheureusement, il ne peut pas t'entendre, lui dit Sabrina. Ça ne marche pas comme ça...

— Quel dommage !

Par chance, Tonton Jaco venait d'apercevoir Boucle d'or. Suivi par Daphné, il lui emboîta le pas.

— Je me demande quelle va être sa réaction..., hasarda Puck. Moi, si on m'ordonnait de rappliquer à Port-Ferries, je refuserais ! Il faudrait m'enfermer dans un sac et me traîner de force dans ce patelin !

Ces paroles inquiétèrent Sabrina : elle n'avait jamais imaginé que Boucle d'or refuserait de les aider. Et plus elle y pensait, plus elle était troublée. C'était vrai, après tout : pourquoi Boucle d'or aurait-elle eu envie de rentrer au pays ? Port-Ferries était ceint par une barrière magique infranchissable de l'intérieur, et

se trouvait désormais sous le contrôle de la Main Rouge. De plus, Henri, son grand amour, était marié et maintenant père de famille. Enfin, d'après la lettre que Sabrina avait lue⁹, Boucle d'or se jugeait responsable de la mort de son grand-père, Basile Grimm. À sa place, Sabrina serait restée à Paris, ou n'importe où ailleurs ! Aucune armée au monde n'aurait pu la ramener dans ce coin de cauchemar ! Qu'allait-il se passer si Boucle d'or refusait de suivre Tonton Jaco et Daphné ?

Le bruit d'une moto qui descendait la rue arracha Sabrina à ses pensées. Elle venait de reconnaître l'homme qui avait terrorisé Boucle d'or, à Venise !

— Qu'arrive-t-il ? s'enquit Aurore.

— Ce motard en noir la suit partout ! expliqua Sabrina. Il fait partie de la Main Rouge !

Daphné et Tonton Jaco se mirent à courir, bousculant les piétons et même un garçon de café avec son plateau. Sabrina leur intima d'être prudents. Elle avait beau savoir qu'ils ne pouvaient pas l'entendre, ça la soulageait de crier.

Boucle d'or fit alors demi-tour. Elle dut voir le motard, car elle héla aussitôt un taxi et sauta dedans. Le véhicule démarra sur les chapeaux de roue.

— Si on était sur place, on pourrait la suivre par les airs..., déclara Puck.

Sabrina acquiesça. Elle aurait dû être à Paris, aux côtés de Daphné, pour la protéger, pensait-elle, folle d'angoisse. C'était la première fois qu'elles étaient séparées depuis longtemps... Et si Daphné était blessée par le motard fou ? Tout était possible.

Sabrina sentit soudain la main d'Aurore se glisser dans la sienne. La belle princesse avait perçu son inquiétude.

— Je te promets que tout ira bien, Sabrina...

La fillette fit oui de la tête, puis elle regarda Daphné et Tonton Jaco monter à leur tour dans un taxi pour se lancer à la poursuite de Boucle d'or. Le motard les doubla et Daphné passa la tête par la fenêtre pour mieux voir quelle direction il prenait. Soudain, le taxi prit un virage en épingle. Daphné perdit l'équilibre et faillit passer par la vitre.

9 Voir livre IV, Crime au pays des fées.

— Attention ! hurla Sabrina.

— Vachement rock'n'roll ! s'exclama Puck en riant.

Il s'arrêta net en voyant Aurore et Sabrina lui adresser un regard furieux.

— Quoi ? C'était drôle comme les gags des films muets !

Soudain, une meute de chiens déferla dans la rue et se lança à la poursuite du motard. Il y en avait de toutes sortes : rottweilers, bergers allemands, dobermans, pit-bulls, beagles, caniches, golden retrievers, shih tzu et westies... Dans un concert d'aboiements, ils mordillèrent les jambes du motard, qui, désarçonné, faillit tomber.

— Cette fois, Boucle d'or a appelé des chiens à la rescousse ! expliqua Sabrina.

— Elle sait parler aux bêtes ? s'étonna Puck. Respect !

Mais les chiens eurent beau faire, la moto fut plus rapide et les distança, puis les laissa loin derrière. Leur attroupement causa bientôt un monstrueux bouchon dans l'avenue et dans les rues avoisinantes. Par chance, le chauffeur du taxi de Tonton Jaco et de Daphné était aussi habile qu'un pilote de course, et il parvint rapidement jusqu'à la place Charles-de-Gaulle. En son centre s'élevait une élégante arche décorée de bas-reliefs. Les voitures roulaient autour, dans tous les sens, n'importe comment. Il n'y avait aucun panneau, pas un seul feu de circulation. C'était tellement infernal que Sabrina craignit que Tonton Jaco et Daphné n'aient un accident ! Mais leur chauffeur de taxi, décidément un as du volant, déboîtait toujours au bon moment. Enfin, il prit une belle avenue bordée d'arbres.

— Où va Boucle d'or ? pensa Sabrina à haute voix.

— Là où j'irais, si j'étais à sa place ! s'exclama Aurore en montrant la tour Eiffel qui se rapprochait.

Oohh, elle était bien plus haute qu'elle ne se l'était imaginé ! songea Sabrina, jalouse de la chance de sa sœur...

Le taxi de Tonton Jaco et Daphné s'arrêta. Tous deux en bondirent au moment où Boucle d'or entra dans la tour Eiffel en courant.

— Pourquoi veut-elle monter ? interrogea Aurore. Une fois qu'elle sera au sommet, elle sera piégée ?

— Non, parce que cette fois elle va appeler des oiseaux à la rescousse ! expliqua Sabrina. Comme à Venise, où les pigeons sont venus lui porter secours... Elle va piéger le motard au sommet de la tour Eiffel. Bien fait pour lui !

— Si tu veux mon avis, Boucle d'or calcule mal son coup. Le vent doit être violent, au sommet, dit Puck. Même mes ailes ne tiendraient pas le coup. Alors encore moins celles d'un oiseau !

— Boucle d'or n'aura donc aucune échappatoire ? s'effraya Sabrina.

— Non, à moins que ton oncle et ta sœur n'interviennent à temps !

— Justement, quand on parle du loup..., l'interrompt Aurore.

Le motard entra à son tour dans la tour Eiffel. Daphné le montra à Tonton Jaco et courut vers l'entrée, suivie par Jacob. Il paya leurs billets à la hâte et poussa la petite fille dans l'ascenseur au moment où ses portes se refermaient. Mais le motard avait pris le précédent. Il arriverait plus vite auprès de Boucle d'or et il la tuerait !

Sabrina s'efforça de chasser cette terrible vision de son esprit. Tonton Jaco et Daphné arriveraient à temps !

Lorsque ces derniers atteignirent le premier étage de la tour Eiffel, ils sortirent de leur ascenseur et cherchèrent celui qui desservait le deuxième étage. Peu après s'être frayé un passage dans une foule compacte, ils s'engouffraient dedans et s'élevaient encore au-dessus de Paris... Sur la plate-forme du deuxième étage, le vent soufflait avec violence et de nombreuses touristes perdaient leur chapeau ou leur foulard. Au troisième, ce devait être de la folie ! Puck avait cent fois raison...

— Regardez ! s'écria tout à coup celui-ci.

Le motard entra dans le dernier ascenseur, entre le deuxième et le troisième étage. Il en fit sortir la foule sous la menace de sa dague. La scène était tellement expressive que Sabrina crut entendre les cris de panique et le chahut général. Les touristes se piétinèrent pour sortir de l'habitable, puis s'égaillèrent sur la plate-forme. Une fois que le mystérieux motard fut seul dans l'ascenseur, il appuya sur le bouton et les portes se fermèrent pile devant le nez de Tonton Jaco et

Daphné. Impuissants, ils le regardèrent s'élever vers le sommet, où se trouvait déjà Boucle d'or...

Le temps que l'ascenseur redescende, le motard aurait cent fois l'occasion de tuer Boucle d'or ! se dit Sabrina. Non ! Il fallait agir !

— Ils seront bientôt là-haut, ne te fais pas de souci, la rassura Aurore.

Hélas, elle se trompait. Tout à coup, l'ascenseur dégringola du troisième étage pour s'écraser sur la plate-forme du deuxième dans un nuage de fumée nauséabonde et de crépitements d'électricité. Les touristes s'éparpillèrent de nouveau en hurlant.

— Daphné ! Tonton ! s'écria Sabrina, folle d'angoisse.

Lorsqu'elle les repéra enfin dans la foule terrorisée, elle poussa un ouf de soulagement. Daphné était tombée dans la bousculade générale, mais Tonton Jaco l'aidait déjà à se relever. Tous deux évaluèrent la situation : l'homme en noir avait tranché les câbles de l'ascenseur, leur interdisant tout accès au sommet de la tour Eiffel.

— Ce gars-là est diabolique ! s'exclama Aurore.

— Méchamment diabolique ! souligna Puck.

— C'est horrible, ils ne peuvent plus accéder au troisième ! s'affola Sabrina. Boucle d'or est toute seule ! Il va la tuer !

— Ah, si seulement je pouvais intervenir, lâcha Aurore en sortant quelque chose de sa poche. Avec l'une de ces graines, je pourrais propulser Jacob sur tous les sommets du monde !

— Ravie que tu aimes autant le jardinage, Aurore, mais nous avons une urgence ! répondit Sabrina.

— Justement ! Quand j'étais petite, une sorcière m'a lancé un sort : si je me piquais la main à une quenouille, je mourrais. Par chance, j'avais deux marraines fées qui ont atténué ce charme : je tomberais seulement dans un profond sommeil qui durerait cent ans. Pour interdire à tout curieux de s'approcher du château, elles ont fait croître tout autour de grands arbres, des ronces et des épineux entrelacés. Ils se sont ouverts sur le passage de Guillaume Charmant. Après son baiser qui m'a tirée de mon sommeil, j'ai eu ma propre roseraie. Mes graines de rosier liane poussent vite et, surtout, elles exaucent mes désirs.

C'est bien pratique, parfois. Tout ce qu'il faut, c'est un peu de terre.

— J'en ai ! intervint Puck en fouillant dans les poches de son pantalon.

Dans sa main tendue un ver de terre émergeait en se tortillant d'un petit tas de terreau.

— Tu transportes de la terre dans tes poches ? s'étonna Sabrina.

— Pas toi ?

— Je n'en vois pas l'intérêt ! Nous sommes à Port-Ferries et nous avons un problème dans un autre monde ! À moins que je ne puisse retirer ces menottes, et filer à Paris, Boucle d'or va mourir !

Aurore et Sabrina fixèrent Puck.

— J'ai avalé cette clé, je ne peux rien faire... Il faut laisser la nature suivre son cours.

Dégoûtée, Sabrina s'adressa à Miroir.

— Miroir, n'avons-nous pas des clés dans le Couloir des merveilles ?

Le visage de Miroir apparut.

— Étoile des mers, je me fais du souci concernant le nombre croissant de tes crimes...

— Miroir, grouille, ça urge !

Sabrina lui tendit son trousseau. Un instant plus tard, Miroir revenait avec une mallette en cuir – la panoplie du parfait cambrioleur. Sabrina avait rêvé d'en posséder une pareille, durant les deux années où elle et Daphné fuyaient de leurs familles d'accueil. Elle essaya toutes les clés jusqu'à ce qu'elle réussisse à ouvrir les menottes. Une fois libérée, elle frotta son poignet endolori.

— Nous devrions peut-être réveiller ta grand-mère ? suggéra Aurore en lui tendant ses graines magiques.

— Pas le temps ! coupa Sabrina. Puck, donne-moi la terre !

Elle s'approcha de la Malcommode, dont l'escalier en colimaçon était toujours programmé pour une arrivée à l'hôtel Thérèse, rabattit le couvercle, retira la clé de la serrure à morillon.

— Ma Malcommode, colimaçonne-moi au deuxième étage de la tour Eiffel, à Paris, prononça-t-elle à haute et intelligible voix.

Puis elle inséra la clé dans la serrure et souleva le couvercle sur un escalier en colimaçon métallique.

— Surtout, fais attention, l'avertit Aurore. Et dis à ton oncle de revenir entier !

— Promis !

Sabrina descendit dans l'obscurité et arriva à une porte sans poignée qu'elle ne parvint pas à ouvrir. Elle allait faire demi-tour quand la porte s'ouvrit enfin sur le deuxième étage de la tour Eiffel. Elle sortit de l'ascenseur et s'approcha de son oncle et de sa sœur.

— Qu'est-ce que tu fais là, Bibi ? s'étonna Tonton Jaco.

— Ta petite amie m'a envoyée avec de l'aide, expliqua Sabrina en entraînant son oncle et Daphné vers la cage d'ascenseur en mille morceaux.

Elle disposa la terre de Puck sur le sol, y enfouit la petite graine crevassée d'Aurore Églantine et se releva en s'époussetant les genoux.

Au même instant, une minuscule pousse verte surgit de la terre, puis grandit jusqu'à atteindre la taille de Jacob.

— Ma petite amie connaît bien des secrets ! déclara Tonton Jaco alors que le buisson de roses s'élevait toujours plus haut.

Il souleva Daphné et saisit une branche du rosier.

— À tout de suite au sommet, Bibi !

Le rosier se déployait toujours plus haut, toujours plus vite, et Tonton Jaco et Daphné disparurent rapidement de sa vue. Sabrina saisit à son tour une branche et s'éleva aussitôt. L'arbuste avait une telle force de propulsion qu'elle eut peur d'avoir le bras arraché. Mais elle s'agrippa fermement et se laissa hisser jusqu'au troisième étage de la tour Eiffel, où la branche qui la soutenait se posa doucement sur la plate-forme.

Sabrina, étourdie par son ascension, tenta de se ressaisir, mais le sommet de la tour qui oscillait sous les assauts du vent lui fit tourner la tête. Elle n'aimait pas les hauteurs, et encore moins les hauteurs instables.

— Boucle d'or ! s'écria Daphné en courant vers la jeune femme inanimée.

— Est-ce que... ? interrogea Sabrina.

— Non, elle vit ! coupa Tonton Jaco une fois qu'il eut trouvé son poulx. Elle est seulement évanouie !

— Que s'est-il passé ? reprit Sabrina.

Un bruit de pas précipités leur fit tout à coup lever la tête : c'était le motard qui les chargeait. Il plaqua Tonton Jaco au sol. Surpris par l'attaque, ce dernier prit plusieurs coups dans le visage et dans le plexus avant de riposter avec vaillance. En vain. Le motard était plus fort, plus dangereux.

Sabrina et Daphné vinrent à la rescousse de leur oncle, mais le motard ne leur prêta pas plus d'attention que si elles avaient été deux moucherons. Il se débarrassa d'elles d'un revers de la main.

— Tonton Jaco ! Fais attention ! s'écria Sabrina.

Jacob lui fit signe que tout allait bien sans quitter des yeux son mystérieux agresseur.

— Tu penses que tu es le plus fort parce que tu t'attaques aux femmes et aux enfants ! lui dit-il.

L'homme répliqua en sortant sa dague, mais Jacob fut plus rapide et esquiva le coup mortel.

— Et ce visage masqué, quelle lâcheté ! poursuivit-il.

— Tu oses mettre mon honneur en question ? Je suis le Chevalier noir, fou que tu es !

— Je pensais que les chevaliers allaient à cheval, pas à moto.

— Je suis un chevalier des temps modernes !

— Qui t'a adoubé, chevalier ? demanda Tonton Jaco en fouillant dans ses poches. Ce roi doit avoir vraiment besoin de héros pour aller les chercher dans la fange.

— Je ne sers pas un roi, gronda le chevalier, seulement mon Maître et sa glorieuse vision du futur ! Quand les Findétemps dirigeront le monde, nous vous réduirons tous en esclavage !

— Blablabla ! persifla Tonton Jaco. Vous autres, membres de la Main Rouge, vous ne cessez de répéter que vous allez contrôler le monde, mais la seule chose que vous avez le pouvoir de contrôler, c'est mon ennui.

— Silence, misérable, ou je te tranche la langue !

À cet instant, Jacob Grimm sortit une petite bague de sa poche et la passa à l'un de ses doigts.

— Si tu te sens grenouille, saute !

La bagarre reprit de plus belle. Sabrina vit son oncle refermer la main autour du poignet du chevalier pour l'empêcher de manier sa dague. De sa main restée libre, ce dernier le frappa au visage. Ils roulèrent, sans cesser de lutter. Chaque fois que le chevalier semblait avoir le dessus, Jacob reprenait le contrôle de la situation. Hélas, cela ne durait jamais longtemps parce que le Chevalier noir était plus fort et, surtout, mieux entraîné. Sabrina vit avec horreur qu'il tentait d'étrangler son oncle. Daphné se précipita, mais le chevalier la repoussa brutalement. La petite fille roula sur le sol, heureusement sans se blesser.

— Laissez-le ! cria Sabrina au criminel, qui continuait de serrer la gorge de Jacob.

Le visage de son oncle bleuissait. Même affaibli, il réussit à lever la main. Un éclair rouge jaillit de sa petite bague. Sabrina, aveuglée par l'éclair, recula. L'éblouissement passé, elle constata que le chevalier était sonné.

— Mon Maître m'a immunisé contre les enchantements de toute sorte, bouffon ! Dommage, il ne verra pas ta mort. Il l'aurait souhaité, pourtant...

Tonton Jaco haletait, ses yeux semblaient lui sortir de la tête. Il allait mourir ! Personne ne pouvait plus rien faire. Sauf Sabrina. Elle sortit le kazou de sa poche et visa le chevalier, en espérant que le charme du petit instrument épargnerait son oncle. Puis elle souffla dedans. Une violente bourrasque s'en échappa et s'enveloppa, telle une créature vivante, onduleuse et sinueuse, autour du chevalier, puis le souleva de terre, le forçant à lâcher Jacob. La rafale l'entraîna derrière le pilier central, où il disparut. Sabrina entendit ses cris qui s'éloignaient, puis le vit, piégé dans les épines du rosier magique. Un moindre mal. Sans cela, il aurait chuté...

Sabrina revint auprès de son oncle. Son visage était rouge brique, il toussait mais, au moins, il était vivant. Pendant ce temps, Daphné tentait de ranimer Boucle d'or.

— Que s'est-il passé ? demanda la jolie blonde quand elle revint à elle.

— Tout va bien ! répondit Sabrina en accourant. Vous n'êtes plus en danger, désormais. Le Chevalier noir a été neutralisé.

Boucle d'or regarda Sabrina, puis Daphné. Lorsqu'elle reconnut Jacob, elle parut surprise, mais elle sourit.

— Jacob..., dit-elle d'une voix résignée, tu es venu me ramener à Port-Ferries ?

La gorge encore fragile, Jacob ne parvint pas à parler. Il hocha simplement la tête.

— Nous sommes venus vous demander de revenir, mais de votre propre volonté, expliqua Sabrina.

— Qui es-tu ? lui demanda Boucle d'or.

— Je m'appelle Sabrina Grimm. Et voici ma sœur Daphné.

— Nous sommes les filles d'Henri Grimm, ajouta cette dernière.

Boucle d'or dévisageait Daphné.

— Tu es son portrait craché...

Puis elle reporta les yeux sur Sabrina.

— Il a donc épousé cette jeune femme... Tu lui ressembles tellement.

— Elle s'appelle Véronique ! la renseigna Sabrina.

— Je sais...

Boucle d'or se leva, sourit à Jacob et le serra dans ses bras.

— C'est bon de te revoir, après toutes ces années, Jacob.

Il sourit et lui montra sa gorge avec une mimique.

— Le chevalier a essayé de l'étrangler, il a du mal à parler, traduisit Daphné.

— Boucle d'or, vous devez rentrer avec nous ! insista Sabrina. À Port-Ferries, c'est la catastrophe, et mon père...

— Henri va bien ? l'interrompit vivement Boucle d'or.

Elle l'aimait donc toujours ! en conclut Sabrina, qui fut tellement intimidée par cette découverte qu'elle ne put continuer.

— Il va bien, mais il a besoin de vous ! enchaîna Daphné à la hâte. Il a été frappé par un charme de sommeil et quelqu'un doit l'embrasser pour le rompre. Vous ! Vous seule.

— Ce qu'il lui faut, c'est un baiser d'amour, dit Boucle d'or. Votre mère ne peut donc pas le lui donner ?

— Non, parce qu'elle aussi a été ensorcelée, expliqua Sabrina.

— Décidément, la vie est toujours aussi palpitante, à Port-Ferries... Comment est-ce arrivé ?

— C'est la faute de la Main Rouge, expliqua Tonton Jaco d'une voix éraillée.

— La Main... quoi ?

— Des traîtres ! s'emporta Daphné. Ils ont enlevé mes parents, il y a environ deux ans. Maintenant, ils dirigent Port-Ferries. Ce sale type, le Chevalier noir, en faisait partie.

— Il me suit depuis un bon mois, dit Boucle d'or. S'il fait partie de l'organisation qui a enlevé vos parents, cela signifie que cette organisation veut m'empêcher de réveiller votre père. Ce motard ne peut plus me nuire, mais un autre membre de cette Main Rouge prendra le relais...

— Revenez avec nous, on vous protégera ! promit Sabrina.

— Revenir à Port-Ferries ? répéta Boucle d'or, incrédule.

Sabrina acquiesça, pleine d'espoir.

— Je ne peux pas... Des... des choses terribles se sont passées au moment où j'ai quitté la ville. Votre grand-père en est mort. Votre grand-mère ne veut plus me revoir, et je suis certaine qu'Henri non plus n'en a pas envie. Il m'avait demandé de le laisser...

— Mais sans vous, nous ne pouvons pas rompre le charme de sommeil ! insista Daphné.

Boucle d'or regarda Jacob.

— Si je reviens, pourras-tu me faire quitter Port-Ferries, une fois ma mission accomplie ?

Tonton Jaco fit non de la tête. Normal. Après le drame survenu la fois où il avait ouvert et refermé la barrière magique, Sabrina doutait qu'il renouvelle cet exploit. Elle doutait même qu'il le fasse pour l'amour d'Aurore.

— Alors c'est non..., déclara Boucle d'or. Je ne reviendrai pas. Je suis désolée, j'aurais aimé vous aider... Mais ne perdez pas espoir. Après tout, vous vivez à Port-Ferries, où tout est possible.

Sur ces mots, elle prit l'escalier qui conduisait au deuxième étage de la tour Eiffel. Sabrina allait la suivre, mais son oncle la retint.

— Laisse-la..., murmura-t-il d'une voix rauque, pénible à entendre.

— Mais nous devons la forcer à rentrer avec nous !

— Non..., dit Daphné doucement.

C'était la première fois que sa petite sœur la regardait ou lui parlait depuis qu'elle avait utilisé le kazou contre le Chevalier noir.

— Mais...

Jacob secoua la tête.

— Nous trouverons un autre moyen... Allons, il est temps de rentrer, maintenant.



9

Le verdict



Jacob Grimm décida de renvoyer la Malcommode aux triplés Andersen. Une bonne heure plus tard, le lièvre et la tortue passèrent la chercher : le lièvre la déposa sur le dos de la tortue, et l'étrange duo regagna son camion de livraison. Peu après, ils disparaissaient, emportant avec eux le dernier espoir de revoir un jour Boucle d'or...

— Nous aurions pu retourner à Paris ! Insister pour la faire changer d'avis ! gémit Sabrina tandis que les Grimm regardaient le camion s'éloigner.

— Elle a dit non, c'est non, Sabrina ! tonna Tonton Jaco qui avait retrouvé sa voix.

— Vous vous fichez bien que Papa et Maman se réveillent ! riposta Sabrina.

Là-dessus, elle monta dans la chambre où dormaient ses parents, se nicha entre eux et pleura longtemps, le visage entre ses mains. Sa colère contre les Findétemps enflait et explosait. Rien que des traîtres ! Tous des faux amis ! Elle pleura à chaudes larmes, pestant sans se soucier que Miroir l'entende. Le visage de ce dernier apparut brièvement sur la surface étamée,

et disparut aussi vite. Sabrina le remercia en silence de sa délicatesse. Elle sanglota longtemps. Jusqu'à épuisement.

Lorsqu'elle sortit de la chambre, beaucoup plus tard, elle vit Mamie Relda, Jacob, Aurore Églantine et Elvis assis dans le couloir. Ils attendaient, l'air inquiet. À sa vue, ils sourirent.

Mamie Relda lui serra la main.

— Écoute-moi, Sabrina, je...

Sabrina recula.

— J'ai pas envie que tu me fasses la morale !

— Je voulais seulement te dire que j'étais désolée... Je sais que tu es malheureuse. Nous le sommes tous, *liebbling*. Nous avons tant d'espoir...

— Où est Daphné ? l'interrompit Sabrina.

— Dans votre chambre.

— Il vaudrait mieux que tu la laisses seule..., ajouta Tonton Jaco.

— Pourquoi ?

— Elle est en colère...

— Je comprends...

Sabrina entra dans leur chambre. Assise au bureau de leur père, Daphné se faisait des couettes. Elle avait retiré les vêtements empruntés à sa grande sœur, et les avait soigneusement pliés au pied du lit. Elle portait un pantalon de pyjama en coton bleu et rose avec des étoiles qui riaient aux éclats, et elle avait retiré son gloss.

— Ça va ? lui demanda Sabrina.

— Ce n'est pas la peine d'en parler, répondit Daphné. Je ne préfère pas.

Sabrina fut stupéfaite de son attitude posée et froide.

— Tu es en colère à cause du kazou ? Je vais tout t'expliquer...

— Pas envie, la coupa Daphné.

— Je pense que ce serait bien.

Daphné éclata tout à coup en sanglots.

— M'expliquer quoi ? Que tu m'as volée ? Que tu as gardé un secret et que tu m'as menti ? M'expliquer ta trahison ?

— Tu ne sais même pas ce que signifie le mot trahison !

— Oh si ! s'exclama Daphné en montrant son nouveau dictionnaire de poche. J'ai regardé.

— Bon, d'accord, je t'ai menti ! J'ai volé la clé et je me suis emparée du kazou à ton insu. Tu étais trop jeune pour assumer une telle responsabilité. De plus, tu refusais de voir que nous étions en danger ! Alors, j'ai agi !

— Tu m'as traitée comme si j'étais un bébé ! Mais je n'en suis pas un !

— Oh, dis donc, moi aussi j'ai des raisons d'être en colère ! Tu m'as piqué mes habits et tu as paradé dedans en te moquant de moi ! Je t'ai vue lever les yeux au ciel, j'ai entendu tes piques ! Tu trouves que c'était sympa ?

— Je ne me moquais pas de toi, j'essayais de te ressembler. Tu es mon modèle. Je m'habillais et je me coiffais comme toi parce que j'essayais d'être moi aussi une grande fille. Mais maintenant, c'est fini.

Sabrina regarda ses habits pliés sur son lit.

— Je vais redevenir comme avant. Ça me plaît bien mieux ! poursuivit Daphné.

Sabrina cherchait une réponse, mais les mots lui échappaient, se mélangeaient.

— Je t'aime beaucoup, mais je ne t'aime pas beaucoup en ce moment, acheva Daphné. Et je crois que tu ne m'aimes pas beaucoup non plus, en fin de compte.

— C'est faux ! riposta Sabrina.

— Je ne vais plus t'ennuyer longtemps... Je vais dormir avec Mamie Relda, cette nuit. Demain, M. Porchon et M. Latruie me construiront ma propre chambre.

Elle se leva.

— Donne, maintenant.

— Te donner quoi ? Le kazou ?

— Tu ne peux pas le garder, c'est un objet magique. Alors donne.

— Mais...

— Ne discute pas. Donne-le, un point c'est tout.

Sabrina fouilla dans sa poche. Un frémissement courut le long de ses doigts lorsqu'elle effleura le kazou. Elle appréciait

cette sensation, tout en la sachant néfaste à son équilibre. Daphné avait raison... Elle le lui tendit.

— J'ai moi aussi quelque chose qui t'appartient, déclara Daphné en fouillant dans sa salopette.

Elle en sortit un tube de gloss qu'elle lui rendit, puis elle sortit de leur chambre en refermant tout doucement la porte derrière elle.

Restée seule, Sabrina se mordit la lèvre si fort qu'elle saigna. Elle avait envie de pleurer, mais elle ne le pouvait pas. Puck avait eu raison... Il l'avait prévenue que la vérité, quand elle éclaterait, ferait mal... Seulement, il s'était trompé, c'était pire, c'était comme la fin du monde.

Le lendemain, Robin et Petit Jean arrivèrent de bonne heure chez les Grimm.

— On a de mauvaises nouvelles, commença Petit Jean.

— Le magnétophone avec les aveux de Lemboisé a disparu, expliqua Robin. On n'a plus de preuves.

— Que s'est-il passé ? ! s'écria Sabrina.

— Nous ne le savons pas, mais nous soupçonnons le bombyx – vous savez, le membre du jury qui fume le houka, enchaîna Robin. Il porte la marque de la Main Rouge.

— C'est vrai ! dit Daphné.

— Eh bien, ce matin, quand j'ai découvert le vol, j'ai remarqué une trace de bave, devant la porte. En plus, ça sentait le houka.

— Si le jury sabote nos preuves, c'en est fini..., se lamenta Petit Jean.

— Le pire, c'est que Barbe-Bleue a appelé le Petit Chaperon rouge à témoigner, aujourd'hui. Je suis certaine qu'elle va soutenir la version de Lemboisé.

— Peut-être pas, déclara Daphné en sortant le kazou de sa poche. J'ai eu une idée qui pourrait être la maléviction de Barbe-Bleue !

— La malé... quoi ? demanda Robin des Bois.

— C'est mon nouveau mot ! Ça veut dire « le mettre hors jeu » ! Hors concours ! Et en étant plus malin que lui !

Petit Jean serra Daphné dans ses bras.

— Eh bien, jeune damoiselle, vive votre maléviction !

L'infirmière Gargamelle fut sidérée de revoir les Grimm et leurs avocats. Elle faillit en laisser tomber son sandwich au travers de porc (désossé et caramélisé au sirop d'érable).

— Vous voulez revoir la petiote ? Ça alors, personne ne veut jamais la revoir !

Les visiteurs la suivirent dans le couloir qui leur était maintenant familier, jusque devant la chambre, où elle les fit entrer. Comme la première fois, la petite fille était assise à sa table et jouait à prendre le thé. C'était à se demander si le temps s'était écoulé, depuis leur précédente visite... L'infirmière allait se retirer lorsque Sabrina la retint.

— Vous n'auriez pas un récipient vide avec un couvercle solide ?

— Pourquoi ?

— Pour vous simplifier le boulot dans cet hôpital !

— Bon... je vais aller voir.

Elle s'éclipsa, non sans avoir soigneusement refermé la porte à clé.

— Oh, vous êtes revenus ! s'exclama le Petit Chaperon rouge en apercevant ses visiteurs. Asseyez-vous. Voulez-vous du thé ?

Daphné prit place autour de la table.

— Avec plaisir, dit-elle en sortant le kazou.

Sabrina se plaça derrière sa sœur.

— Nous t'avons dit que tu étais malade dans ta tête, t'en souviens-tu ?

La petite acquiesça.

— Aimerais-tu aller mieux ? reprit Sabrina.

Cette fois, elle battit des mains.

— Je pourrais rentrer à la maison ?

— Prudence, les filles..., intervint Robin. Daphné n'a jamais utilisé ce kazou, et si ce que vous dites est vrai, il peut pulvériser cet hôpital en moins de deux.

— Je l'ai déjà utilisé, il agit selon les désirs de celui qui souffle dedans, expliqua Sabrina.

— Sauf la fois où tu as détruit la banque ! fit observer Puck.

— Je ne comprends rien ! déclara Petit Jean. Vous voulez expédier cette enfant dans un autre pays d'un coup de vent ? Je ne vois pas l'intérêt.

— Ce kazou ne pulvérise pas seulement les habitations..., répondit Sabrina. Pas vrai, Daphné ?

— Exact, il guérit aussi les fous !

— Tu devrais t'en servir sur toi, parce que tes explications n'ont aucun sens, lança Puck.

Sabrina allait lever les yeux au ciel, mais elle se retint. Elle regarda Daphné, qui lui fit signe de continuer.

— Commençons par le commencement, et vous comprendrez. Nous connaissons tous l'histoire du Petit Chaperon rouge que sa mère a envoyée dans la forêt avec une galette et un petit pot de beurre pour sa mère-grand qui se trouvait enrhumée. Cette partie de l'histoire est bien étrange... Quelle mère enverrait son enfant dans une forêt où abondent mille bêtes sauvages ? Il faut être une bien mauvaise mère pour agir de la sorte.

— Voilà qui est parlé ! s'exclama Jacob.

— Sylvinet nous a expliqué, bien malgré lui d'ailleurs, les raisons de la mère : les parents du Petit Chaperon rouge étaient à bout de nerfs, ils étaient désespérés par l'état de leur fille. Ils l'ont donc envoyée chez sa grand-mère, en espérant que cette dernière la guérirait.

— Mon papa et ma maman, ils m'aimaient bien, intervint le Petit Chaperon rouge gravement.

— Ils voulaient surtout que tu guérisses, lui expliqua Sabrina.

Le Petit Chaperon rouge hocha la tête et serra une poupée de chiffon décapitée dans ses bras.

— Sylvinet Lemboisé nous a révélé que la mère-grand était une sorcière. Il l'a vue souffler dans un turlututu qui manipulerait le vent. Ce n'était pas un turlututu, mais un kazou.

Daphné le montra à la ronde. Sabrina continua.

— Soit la mère-grand a trouvé le kazou, soit elle l'a créé. D'après Sylvinet Lemboisé, il contrôle le vent. Mais pas seulement ! C'est notre avis, du moins. Le kazou provoque de très violentes bourrasques, qui ont aussi le pouvoir d'extraire la folie qui possède un être vivant. Lorsque Lemboisé et Canis sont arrivés devant chez la mère-grand, ils l'ont vue souffler dans son kazou pour en extraire la folie qui possédait un loup enragé. Son

intention n'était pas de guérir le loup, mais de tester son kazou avant de l'employer sur sa petite-fille.

— Elle voulait donc la guérir ! s'émerveilla Mamie.

— C'est ce que nous pensons, enchaîna Sabrina. Mais M. Canis, ou Pierret Leleu, s'est interposé, croyant la vie du Petit Chaperon rouge menacée. C'est lui, le bûcheron héroïque du *Petit Chaperon rouge*, pas Sylvinet Lemboisé !

— Et vous voulez expérimenter le pouvoir du kazou sur la Chaperonnette ? demanda Jacob. Lemboisé nous a prévenus : c'est très dangereux... La folie du loup enragé s'est tout de même insinuée dans M. Canis. C'est le Grand Méchant Loup, depuis ! Que se passerait-il si la folie de la petite s'introduisait en nous et nous possédait ?

— Justement, nous devons être très prudents ! confirma Sabrina.

À cet instant, on frappa à la porte. L'infirmière Gargamelle entra, tenant un bocal entre ses mains tremblantes. Une fois qu'elle l'eut remis à Sabrina, elle sortit sans demander son reste.

— C'est ce bocal qui va nous sauver – enfin, je l'espère ! continua Sabrina. Si les Trois Petits Cochons en avaient eu un, le jour où ils ont soufflé dans le kazou pour neutraliser le Loup, nous en aurions été débarrassés une bonne fois pour toutes... Mais les Cochons pensaient que le kazou ne donnait au Loup que sa force et sa puissance légendaires. Lorsqu'ils l'ont utilisé contre lui, le Loup a bien disparu et M. Canis est revenu à lui. Il semblait exorcisé, mais il demeurerait possédé par le Loup, tout au fond de lui. Comme nous l'avons constaté, son équilibre est resté précaire, et, récemment, il a de nouveau basculé dans la folie du Loup...

— Si nous pouvons exorciser le Petit Chaperon rouge et conserver sa démente au fond d'un bocal, elle retrouvera sa lucidité et nous révélera ce qu'elle a vu, ce jour-là ? demanda Robin.

— Oui ! dit Sabrina. Notre seule chance de sauver Canis, c'est d'avoir le témoignage d'un Findétemps en sa faveur. Si nous guérissons le Petit Chaperon rouge, elle deviendra notre alliée !

— Et tant pis si elle fait partie de la Main Rouge, conclut Jacob.

— Bon, je peux y aller, maintenant ? demanda Daphné.

— Oui. Quand j'ai visé le Chevalier noir avec le kazou, je me suis concentrée pour que son pouvoir n'affecte que lui. Je pense donc que le kazou obéira à la volonté de Daphné, acheva Sabrina en encourageant sa sœur du regard.

Daphné porta l'instrument à ses lèvres et souffla dedans. Une violente rafale s'en échappa aussitôt, souleva la table, les poupées, la dinette et tout ce qui n'était pas cloué au sol. Quant aux Grimm et à leurs amis, ils étaient comme pétrifiés. Seuls leurs cheveux volaient dans le vent.

Le Petit Chaperon rouge regarda autour d'elle et se mit à rire.

— Avis de grand frais ! Vent du nord qui souffle au sommet des grands pins !

Les bourrasques l'enveloppèrent étroitement comme cent petits serpents, puis reculèrent. Le Petit Chaperon rouge hurla tout à coup de douleur, alors qu'une entité sortait de sa personne. C'était un animal fantastique qui se tortillait comme un ver. Sa gueule était garnie de crocs et ses deux yeux étaient aussi profonds que deux abîmes, songea Sabrina. L'entité tenta de résister au pouvoir du kazou. En vain. Alors elle poussa un hurlement à glacer le sang.



— Maintenant, Sabrina ! s'écria Mamie Relda.

Sabrina ouvrit le bocal et Daphné força l'entité qui se débattait à y entrer. Une fois qu'elle fut à l'intérieur, Sabrina ferma le bocal d'une main preste. Aussitôt, le vent tomba. Daphné observa rêveusement le kazou, le remit dans sa poche et tourna les yeux vers le Petit Chaperon rouge.

La petite fille était étendue sur le sol, silencieuse.

— Elle est blessée ! s'exclama Robin des Bois en se précipitant à son côté.

Il se trompait. L'enfant ouvrit les yeux lentement et regarda Mamie Relda.

— Ma mère-grand ?

Le cœur de Sabrina coula à pic. Elle avait eu tort... Elle avait cru qu'ils guériraient le Petit Chaperon rouge de sa folie et

recueilleraient son témoignage pour sauver la tête de M. Canis, mais le kazou n'avait pas produit l'effet escompté...

À cet instant, la porte s'ouvrit, si violemment que son battant frappa le mur. Barbe-Bleue et Nottingham entrèrent, suivis par une demi-douzaine de gardes à jouer armés jusqu'aux dents.

— Désolé, les Grimm ! cria Nottingham. Nous devons conduire notre témoin au palais de justice.

L'un des gardes à jouer releva le Petit Chaperon rouge et la conduisit dehors.

— J'espère que vous aurez le temps de l'interroger, déclara aimablement Barbe-Bleue. Cela dit, je doute fort que vous obteniez des réponses de sa part.

Nottingham et Barbe-Bleue sortirent en hurlant de rire.

— À tout de suite à la cour ! lança Barbe-Bleue. Le procès commence dans un quart d'heure !

Les Grimm et les avocats se ruèrent au palais de justice et louvoyèrent à travers la foule amassée devant la salle d'audience pour entrer. À l'intérieur, il n'y avait plus une seule place de libre. Ils restèrent donc tout au fond.

La Reine Maire s'approcha avec son affreux sourire habituel. Ses dents jaunies et pointues écoeurèrent plus Sabrina que ses commentaires acerbes.

— Le grand jour est arrivé, les Grimm ! Le Grand Méchant Loup a rendez-vous avec le bourreau demain.

Mamie fronça les sourcils en la regardant s'éloigner.

— La gentillesse incarnée..., gronda-t-elle.

Le juge Chapelier entra et s'approcha des packs de lait qui lui tenaient désormais lieu de bureau. Il ne parut pas se souvenir qu'il avait pulvérisé l'ancien avec son marteau, la veille.

— La cour ! annonça le Quatre de Pique.

— On peut commencer ! s'exclama le juge Chapelier. À vrai dire, on ne peut finir ? À dire vrai, c'est impossible. Ou possible ? Et si c'est le cas, est-ce permis ? Pas permis ? Permission, scions du bois, bois du vin, vingt-deux, deux bonbons... Bon, monsieur Barbe-Bleue, avez-vous un nouveau témoin ?

Barbe-Bleue se leva et parcourut la salle du regard d'un air suffisant. Il sourit ensuite à tout le monde, même aux Grimm.

— Oui. En fait, c'est mon dernier témoin. J'appelle le Petit Chaperon rouge à la barre !

Un silence accablé tomba sur l'assistance pétrifiée par cette annonce. Les doubles portes s'ouvrirent et un garde à jouer conduisit la petite à la barre. Il resta à son côté sans la lâcher des yeux.

— Le témoin aurait-il besoin de surveillance ? brailla le juge Chapelier.

Le garde à jouer acquiesça.

— Elle est particulièrement dangereuse. Dérangée, Votre Honneur.

— Oh que c'est amusant ! s'exclama le Chapelier fou avec un soupir de volupté. Est-elle cannibale ? A-t-elle jeté des femmes et des enfants par la fenêtre ? Ou les a-t-elle épinglés sur un mur comme des papillons ?

— Les trois à la fois, j'imagine.

Le juge battit des mains avec ravissement.

— Je me sens moins seul ! Barbe-Bleue, c'est à vous.

L'avoué s'approcha de la petite fille, tout en veillant à conserver une distance prudente.

Il lui sourit, mais elle garda un visage inexpressif et regarda autour d'elle, perdue dans ses pensées.

— Chère petite fille, commença Barbe-Bleue d'une voix onctueuse, tu as subi bien des malheurs et je répugne à te faire revivre ce terrible drame. Seulement, nous devons connaître la vérité. Un... hum... homme est jugé et risque sa tête. J'espère que tu seras assez mignonne pour répondre à toutes nos questions.

Le Petit Chaperon rouge avait toujours son air lointain. Sabrina lui avait déjà vu cette expression... Elle avait sans doute une autre absence. Ou une vision, qui sait ?

— Chaperonnette, nous savons que tes parents t'ont envoyée chez ta mère-grand avec une galette et un petit pot de beurre. Sais-tu pourquoi ils t'avaient confié cette mission ?

— On avait dit à Maman que Mère-Grand était malade.

— Oh, comme c'est triste... Tu es donc partie dans la forêt. Lorsque tu es arrivée chez ta mère-grand, qu'est-ce que tu as vu ?

— Un monstre.

Barbe-Bleue sourit.

— Peux-tu nous le montrer ?

La petite fille pointa le doigt sur M. Canis sans hésiter.

— Veuillez noter, s'il vous plaît, que l'enfant a désigné l'accusé, dit Barbe-Bleue, qui reporta aussitôt son attention sur la fillette.

— Où était ta mère-grand, à ton arrivée ?

— Le Loup l'avait mangée, expliqua le Petit Chaperon rouge tout doucement.

— C'est terrible..., commenta Barbe-Bleue d'un ton mélodramatique.

Il semblait sur le point de fondre en larmes. *Comédien, va !* songea Sabrina.

— Ton histoire est célèbre, et il en existe de nombreuses versions. Dans l'une d'entre elles, tu aurais découvert le Grand Méchant Loup dans le lit de ta mère-grand. Est-ce vrai ?

Le Petit Chaperon rouge acquiesça.

— Pourquoi était-il dans son lit ?

— Pour mieux me piéger et ensuite mieux me manger.

— Par chance, un bûcheron est arrivé et il t'a sauvé la vie, continua Barbe-Bleue, s'adressant aux jurés, l'air confiant.

— Non, coupa la petite fille.

Barbe-Bleue en resta sans voix et la regarda bien en face.

— Désolé, ma petite biche, tu as peut-être mal compris ma question. J'évoquais ce brave homme de bûcheron qui t'a sauvé la vie.

Le Petit Chaperon rouge secoua la tête.

— J'ai bien entendu votre question, mais moi, je dis que ça s'est passé autrement. J'ai retrouvé le bûcheron caché dans les champs.

— Dans ces conditions, comment as-tu échappé au Loup ? demanda Barbe-Bleue.

— C'est lui qui m'a sauvée, expliqua l'enfant en montrant Canis.

Un brouhaha s'éleva dans la foule. Le Chapelier fou donna un violent coup de marteau sur ses packs de lait, qui

s'effondrèrent. N'ayant plus ni bureau ni packs, il s'asséna des coups de marteau sur la tête.

— Silence !

— Le jury doit se montrer très prudent vis-à-vis des propos du témoin : elle est malade mentale, expliqua Barbe-Bleue.

— Objection ! hurla Robin des Bois. Si son témoignage n'est pas fiable, pourquoi a-t-elle été citée comme témoin ?

— Silence ! s'égosilla le Chapelier fou en donnant des coups de tête dans le mur. Monsieur Barbe-Bleue, avez-vous d'autres questions ?

Barbe-Bleue était défait.

— Non, Votre Honneur.

Le Chapelier fou, lui, avait des questions.

— Enfançon, vous prétendez que cette créature, qui a tué votre mère-grand, vous a sauvé la vie ?

Le Petit Chaperon rouge acquiesça.

— Ma mère-grand voulait me soigner. Depuis que je suis toute petite, ma santé mentale est fragile. Ma mère-grand était une sorcière, et elle avait une idée pour me guérir, mais ça n'a pas marché. Au lieu de ça, elle a créé le Grand Méchant Loup. La seule victime de cette histoire, c'est ce pauvre homme que vous appelez M. Canis. Il n'a pas eu de chance... Il ne voulait pas tuer ma mère-grand, mais il n'a pas pu s'en empêcher. Moi j'ai eu de la chance, car il a eu un bref éclair de lucidité et il m'a ordonné de prendre la fuite.

— Tu prétends que tu étais folle. Moi, je sais reconnaître les dingues. Or, tu me parais tout à fait sensée, reprit le Chapelier fou.

Le Petit Chaperon rouge parcourut la foule. Son regard s'arrêta sur les Grimm.

— Je me sens beaucoup mieux.

— Objection ! hurla Barbe-Bleue. Nous avons fini d'interroger le témoin !

Le juge Chapelier houspilla aussitôt Barbe-Bleue.

— C'est moi qui décide quand un témoin doit partir !

— C'est vrai, le Loup a tué ma mère-grand, mais il ne pouvait pas se contrôler. Il était hors de lui. Je sais ce que c'est, expliqua

le Petit Chaperon rouge... Moi aussi j'ai fait des choses terribles. Le Loup est dangereux, mais il ne mérite pas de mourir.

— Objection ! s'époumona la Reine de Cœur.

— Votre Honneur ! Restons-en là ! intervint Barbe-Bleue frénétiquement. Nous aimerions que le jury rende son verdict.

Le Chapelier fou haussa les épaules.

— À la bonne heure. Soixante minutes de délibération et ce sera plié.

— Comment, nous n'allons pas continuer l'interrogatoire ? s'écria Robin des Bois.

— Objection ! tonna le Chapelier fou.

— Pardon ? demanda Robin, sidéré.

— J'ai dit « objection » !

— Vous êtes le juge, nous ne pouvez pas objecter ! protesta Robin des Bois.

— Quenouille niquedouille, j'objecte ne pas pouvoir objecter ! hurla le Chapelier fou. Je trouve cette décision objective ! La cour décide que le Loup est non coupable. C'est plié, repassé et rangé. Adieu !

Il se donna un coup de marteau sur la tête et se leva.

— Votre Honneur, insista Barbe-Bleue, le jury doit voter pour savoir si le Loup est coupable ou non. Vous ne pouvez pas en décider tout seul.

— Encore une de vos lois stupides ! vitupéra le Chapelier fou. Bon, très bien, récréation ! Mais soixante minutes seulement et pas une heure de plus !

Là-dessus, le juge Chapelier bondit de sa chaise et détala comme un lapin. Sabrina le regarda passer, se demandant comment un corps si petit pouvait supporter une tête si grosse avec un si gros nez. Quand il fut sorti, la foule se précipita derrière lui.

Les Grimm attendirent le verdict au Grain de l'ivresse. Aurore Églantine servit du café et des petits fours aux adultes, et du chocolat couronné de crème fouettée aux trois enfants. Puis elle prit place à côté de Tonton Jaco et l'embrassa sur la joue. Sabrina vit les sourcils des deux marraines fées d'Aurore se transformer en accents circonflexes.

— Elles vont me changer en grenouille..., se lamenta Jacob.

— Je ne serai pas la première princesse de cette ville à fréquenter une grenouille..., déclara Aurore.

— Quelles sont les chances de Canis ? demanda Tonton Jaco à Mamie Relda.

La vieille femme but une gorgée de café avant de répondre.

— Qui sait ? Le juge est inattendu.

— Non, il est complètement frappé ! intervint Puck.

— C'est vrai, convint Mamie, mais au moins, il n'est pas à la botte de la Reine Maire. Barbe-Bleue, Nottingham et la Reine de Cœur se sont trompés, en pensant que le Chapelier fou serait de leur côté. Il nous a prouvé à tous qu'il était imprévisible.

— Il l'est même un peu trop, souigna Sabrina.

— Le juge Chapelier est la maléviction de la Main Rouge ! renchérit Daphné en louchant sur le bout de son nez garni de crème fouettée.

L'un des joyeux compères de Robin de Bois entra alors dans le café en courant. Il était hors d'haleine et tellement excité qu'il pouvait à peine parler.

— Les... jurés... sont... de... retour... !

Tout le monde revint au palais de justice. Deux gardes à jouer interdisaient l'accès à la salle d'audience, dont les portes étaient fermées.

— La cour délibère. Impossible d'entrer, expliqua le Huit de Carreau.

— Vous allez me laisser entrer, ou je vous jure sur ma vie que vous allez le regretter ! s'exclama Mamie.

Les gardes, terrorisés, s'écartèrent. Les Grimm et leurs avocats entrèrent à grand fracas. Tous les regards convergèrent vers eux.

— Hum, comme je le disais, déclara le juge Chapelier, le jury a-t-il rendu son verdict ?

L'homme vêtu de noir et encapuchonné se leva, un carré de papier à la main.

— Oui, Votre Honneur.

Sabrina crut reconnaître sa voix. Où l'avait-elle déjà entendue ?

— Très bien, je vous écoute, dit le Chapelier fou.

L'homme s'éclaircit la voix et déplia son papier.

— Le jury déclare l'accusé coupable de meurtre.

Sabrina retint un cri. Le public poussa des vivats, tandis que la colère montait dans les rangs des fidèles amis des Grimm. Le chahut devint bientôt tel que Sabrina fut prise d'une terrible nausée. Mamie Relda et Daphné ne semblaient pas aller mieux.

— J'entends bien, dit le Chapelier fou lorsque le silence fut revenu. J'imagine que nous devons lui donner une peine... Eh bien, moi, je vous le dis, mesdames et messieurs, je vais lui en donner, de la peine. Pas une petite sentence, non, mais une grosse, avec un verbe, un sujet, un complément et, si possible, un bel adjectif. Je ne serais pas surpris non plus qu'il y ait une conjonction de coordination ! Je ne supporte pas ces juges qui peinent à punir ! Alors je vous le dis, je condamne le Loup à être pendu haut et court en plein jour !

Le public était déchaîné. Certains dansaient, d'autres applaudissaient et d'autres encore riaient et hurlaient de joie. Seuls les Grimm, Aurore Églantine, Blanche-Neige et d'autres amis Findétemps étaient atterrés.

— Silence ! Silence dans cette cour ! hurla le juge Chapelier en se donnant un coup de marteau sur la tête. La pendaison aura lieu demain sur la place principale à midi. Je veux faire du Loup un exemple terrible ! L'affaire est terminée !

Le Chapelier fou bondit et sortit comme à son habitude en courant de toute la force de ses petites jambes. Barbe-Bleue ne bougea pas : il fixait les Grimm avec un large sourire. Robin des Bois et Petit Jean louvoyèrent à travers la foule pour rejoindre leurs amis. Leurs mines défaites en disaient plus long qu'un discours... Mamie les remercia de leurs efforts, puis elle s'approcha de M. Canis, qu'une bonne douzaine de gardes à jouer faisaient sortir.

— Mon vieil ami ! s'écria-t-elle.

— Ma chère amie ! s'écria Canis, qui était tout à fait devenu Loup.

— Nous allons tout faire pour vous sauver ! reprit Mamie Relda. Ne désespérez pas !

Canis secoua la tête.

— C'est fini, Relda. Qu'il en soit ainsi.

Il suivit les gardes sans opposer la moindre résistance.

Daphné se jeta dans les bras de sa grand-mère en sanglotant. Mamie se mit aussi à pleurer. Tonton Jaco, tout pâle, serrait les dents. Puck, lui, était furieux. Son regard jetait des flammes.

— Moi, je vais le sauver !

Ses ailes s'élevèrent de son dos et battirent. Il tirait sa petite épée toujours à sa taille et s'apprêtait à voler vers la porte par laquelle Canis avait disparu lorsque Mamie Relda le retint.

— Non !

— Mais il a besoin de nous, vieille dame !

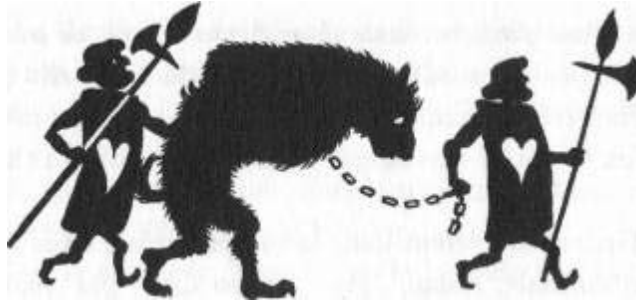
— Non. Pas ici. Pas de cette façon. Tout ce que tu risques, c'est de te faire arrêter... Reste avec nous, Puck. Je ne supporterais pas de perdre un autre ami de la famille.

— Que faire, maintenant ? demanda Sabrina.

Mamie resta silencieuse pour la première fois depuis que Sabrina la connaissait. En fait, constata la fillette, elle fixait le juré en noir qui la fixait aussi. À cet instant, Barbe-Bleue, Nottingham et la Reine de Cœur s'approchèrent de ce dernier et lui serrèrent amicalement la main. Là se produisit quelque chose de terrible : l'homme retira sa capuche et l'on vit que c'était le prince Guillaume Charmant ! Blanche-Neige devint livide. Elle se mordit la lèvre et une grosse larme coula sur sa joue.

— Je suis désolée, je ne peux pas rester..., dit-elle à Mamie Relda.

Elle sortit. Charmant la suivit des yeux, puis reporta son attention sur ses nouveaux amis. Sabrina le regarda avec mépris. Même si elle s'était toujours méfiée de Charmant, elle avait secrètement espéré que Daphné avait raison de lui accorder sa confiance. Sa cadette soutenait que c'était un héros qui attendait son heure pour se révéler. Certes, il avait souvent aidé les Grimm, mais Sabrina n'avait jamais pu se défaire de ses doutes. Elle était triste d'avoir eu raison...



10

La boucle est (presque) bouclée



Le jour où le Grand Méchant Loup devait mourir, il pleuvait à seaux. Les rues étaient inondées et de gros nuages noirs et uniformes plombaient un ciel qui semblait porter le deuil pour toujours.

Les Grimm s'apprêtaient à partir. Mamie Relda avait mis son grand imperméable, Jacob l'abritait sous un immense parapluie. Le même parapluie avec lequel M. Canis les avaient accueillies, elle et Daphné, lors de leur arrivée à Port-Ferries..., se souvint Sabrina. La veille, sa grand-mère et son oncle avaient décidé que les enfants resteraient à la maison, mais Mamie Relda s'était ravisée : les fillettes trouveraient de toute façon un moyen de s'échapper pour assister à l'exécution. Elle avait donc accepté qu'elles viennent aussi.

Ce sera ma dernière chance de m'excuser auprès de celui qui a protégé ma famille pendant presque vingt ans..., se dit Sabrina. Elle s'était trompée sur Canis, et elle voulait le lui dire. Pauvre vieux Canis, il n'avait pas mérité sa méfiance et ses doutes...

Les Grimm arrivèrent dans la rue principale dans la vieille voiture familiale. *Avant, c'était toujours Canis qui conduisait...,*

soupira Sabrina. Pour la première fois, personne ne fit la moindre remarque sur les pétarades nauséabondes de l'auto.

Jacob se gara dans une petite rue adjacente, puis tous se dirigèrent vers la place principale sur laquelle s'élevaient deux estrades. L'une était à même le sol, et la seconde, au sommet d'une tour. Sur cette dernière se dressait une poutre avec une traverse et une corde. Une foule compacte était déjà sur les lieux. Les Grimm s'approchèrent. Sur leur passage, les Findétemps faisaient des commentaires méchants : « Les Grimm, sapristi, quelle maladie ! Engeance de vipère ! Empêcheurs de tourner en rond ! Dégoûtants et répugnants. Inférieurs et stupides. La cause de toutes nos souffrances ! »

Barbe-Bleue, Nottingham, la Reine Maire et Charmant surgirent sur la première estrade. La foule les accueillit avec des vivats, et la Reine de Cœur agita la main comme si elle avait été Miss Univers.

— Nous attendons ce jour depuis longtemps ! hurla-t-elle dans un mégaphone.

La plupart des badauds approuvèrent bruyamment. Certains portaient l'empreinte de la Main Rouge, remarqua Sabrina, écoeurée. La Reine de Cœur leva la main pour intimer le silence et regarda les Grimm.

— Faites-moi confiance, mes amis, aujourd'hui ce n'est que le début ! Qu'on amène le Loup !

— Qu'on amène le Loup ! scanda la foule en délire.

Une demi-douzaine de gardes à jouer apparurent avec Canis, qui les dominait tous. Ils étaient armés d'épées, inutiles car Canis était calme. Les gardes le firent monter sur la seconde estrade. Puis l'As de Pique passa la corde à son cou épais et velu.

— J'aimerais parler à mon ami ! intervint Mamie Relda.

Elle se dirigea vers la tour et en monta l'escalier.

— Tu seras bientôt à sa place ! cria une voix.

Sabrina regarda sa grand-mère parler avec Canis. Elle n'entendait pas ce qu'elle lui disait, mais Mamie devait le supplier de se libérer et de prendre la fuite. Canis secouait la tête.

— Que se passe-t-il ?

Sabrina se retourna et aperçut Blanche-Neige.

— À mon avis, elle tente de le convaincre de fuir et de tuer ceux qui l'en empêcheront, expliqua Tonton Jaco.

— Canis n'a pas l'air d'accord, remarqua Blanche-Neige.

— C'est parce qu'il est intelligent, intervint Barbe-Bleue, qui serrait la jolie institutrice d'un peu trop près. Pour ma part, je pense qu'il est soulagé de voir arriver la fin de ses souffrances. Il a commis de telles atrocités... Ses péchés doivent peser sur sa conscience.

— Vous parlez en connaissance de cause, fit observer Blanche-Neige.

Barbe-Bleue devint écarlate, mais il se ressaisit et rit aux éclats.

— Certes, certes.

Incapable de supporter sa vue et sa présence plus longtemps, Sabrina prit sa sœur par la main et toutes deux rejoignirent Mamie Relda.

— Les filles, c'est risqué ! les avertit cette dernière.

— Je veux lui dire adieu, objecta Sabrina.

— Moi aussi ! s'exclama Daphné.

— J'ai été méchante avec vous, monsieur Canis, commença Sabrina, je ne vous ai jamais traité avec le respect que vous méritiez.

Puis elle continua en regardant Daphné.

— C'est mon problème... Je suis impossible avec tout le monde.

— Tu es encore jeune, Sabrina, répondit Canis. Avec le temps viendra la sagesse. Je ne serai plus là pour te voir en faire bon usage, et j'en suis désolé...

Daphné serra Canis très fort dans ses bras.

— Adieu, Pierret Leleu.

Canis parut tout à coup troublé.

— C'était votre nom, avant. Vous étiez un homme, pas un loup, lui expliqua Sabrina.

— Un homme ? C'est vrai ? lâcha Canis, sidéré. Je ne me souviens de rien ! Avais-je une femme ? Des enfants ? Qui étais-je ?

— Nous ne le savons pas..., dit Sabrina.

M. Canis était sous le choc.

— Si j'avais su que...

— Éloignez les enfants, s'il vous plaît ! beugla la Reine de Cœur dans son mégaphone.

Après un dernier adieu, Mamie Relda descendit avec les filles.

— Le prisonnier a-t-il quelque chose à ajouter ? hurla la Reine de Cœur.

Canis parcourut la foule du regard. Il riait.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle, Loup ? demanda la reine.

— Vous ! Vous tous ! répondit Canis.

La Reine de Cœur lâcha un houmpf de mépris et actionna un levier. Le sol sous les pieds de Canis se déroba et il tomba comme une pierre. Sabrina savait qu'elle n'oublierait jamais ce spectacle atroce. Tant pis, elle devait regarder. Mais lorsque tout fut fini, Canis ne pendait pas au bout de sa corde, il était bien campé sur ses deux pieds. La corde avait été tranchée par une flèche avec une plume rouge qui s'était fichée derrière l'estrade. La foule poussa un cri d'horreur, regarda derrière elle et découvrit Robin des Bois. Pas en costume cravate, mais en chemise verte et collants marron. Il bandait de nouveau son arc et visait cette fois la Reine de Cœur. Petit Jean était à son côté, avec Will Écarlate, frère Tuck et tous ses autres joyeux compagnons.

— Nous sommes de retour ! annonça Petit Jean avec un sourire. On vous a manqué ?

— Je vous signale que le groupe Sherwood est officiellement fermé, expliqua Robin des Bois. Ne vous faites pas de souci, on retrouvera du boulot ! On aime trop ce qu'on fait pour que l'argent ne coule pas à flots. Je suis impatient de vous voler dans un proche avenir !

— Il est vraiment génial ! s'extasia Puck.

Nottingham tira son épée.

— Je vais te tuer, Robin ! Et, cette fois, je ne te manquerai pas !

Il fonça dans la foule, donnant des coups de coude et des coups de pied impatients. Les joyeux compagnons se jetèrent dans la mêlée et ce fut bientôt la bousculade générale, puis la bagarre. Même les membres de la Main Rouge se battaient entre

eux ! Vite, Jacob mit en sûreté Aurore Églantine, Mamie Relda et les fillettes. Puck survolait la foule, tapant sur les têtes avec son épée de bois.

— Nous devons filer ! dit Tonton Jaco en sortant une arme magique de sa poche.

— Où est M. Canis ? demanda Daphné.

Canis repoussait les curieux en rugissant effroyablement.

— Je crois que, pour lui, ça va bien !

— Tout le monde est là ? demanda Mamie.

Sabrina parcourut la cohue du regard.

— Où est Mlle Neige ?

Blanche-Neige avait beau être spécialiste en autodéfense, dans cette terrible empoignade, elle pouvait se faire blesser.

— Hé, l'affreux, cherche Blanche-Neige ! cria-t-elle à Puck.

Puck acquiesça et fila. Un moment plus tard, il revenait.

— Je l'ai retrouvée ! Elle a de gros pépins ! Venez vite.

Les Grimm suivirent Puck dans une petite rue adjacente et virent Barbe-Bleue qui enlevait la belle princesse.

— Fichez-lui la paix ! hurla Daphné.

— Fichez-nous la paix ! riposta Barbe-Bleue. Blanche-Neige et moi allons avoir une petite conversation sur les bonnes manières qu'il convient d'avoir en société !

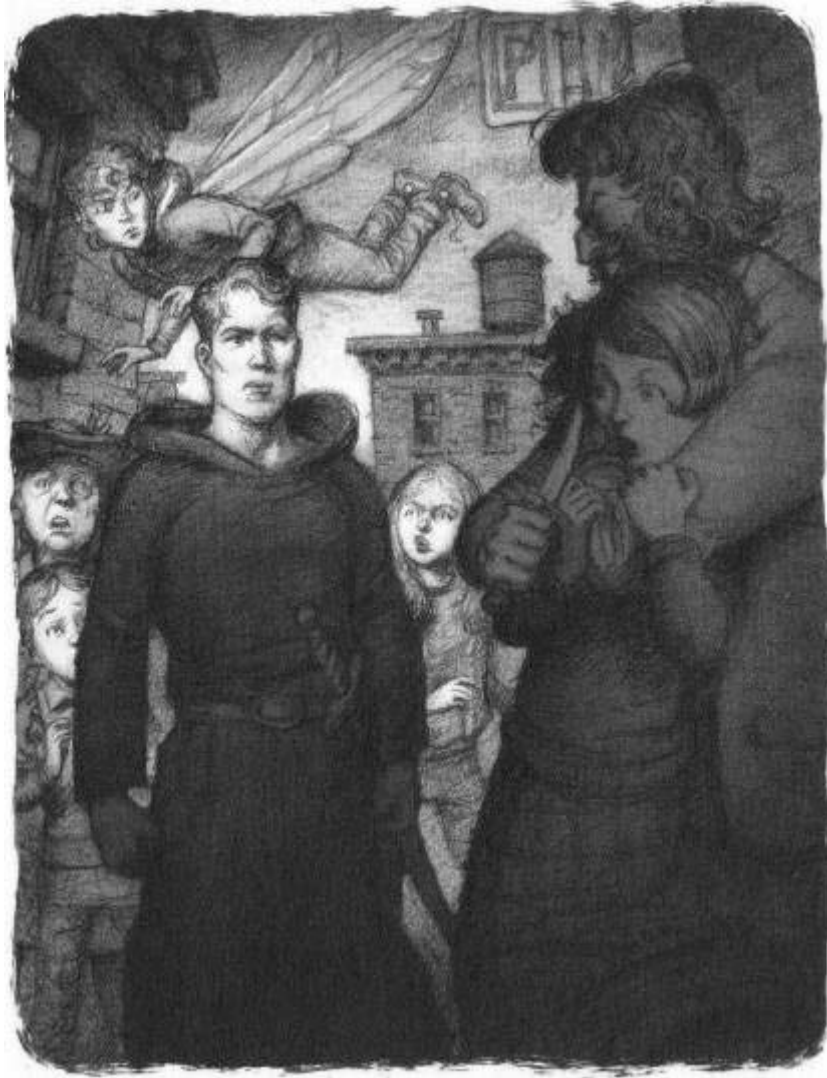
Blanche-Neige le frappa alors en pleine figure et Barbe-Bleue, surpris, tomba à la renverse. Mais il se releva vite, passa son bras autour du cou de la princesse et posa la lame d'un poignard sur son cou.

— Reculez ! Et calmez-vous ! Je déteste les gens nerveux ! Blanche-Neige et moi devons pactiser. Je suis patient, mais ma patience a des limites ! Neige, je t'ai demandé un rendez-vous, et tu m'as repoussé. Ne vois-tu pas que je souffre le martyr ?

— Vous me dégoûtez ! s'exclama Blanche-Neige.

— Et voilà, ça recommence ! C'est grossier ! Moi, je suis gentil, un vrai gentleman ! Je t'invite à dîner et voilà comment tu me traites !

Sabrina entendit un bruit de pas derrière eux. Elle fit volte-face et découvrit le prince Charmant qui s'approchait.



— Guillou, au secours ! hurla Blanche-Neige.

— Tiens, Charmant..., lâcha Barbe-Bleue. Avez-vous rattrapé le Loup ?

— Pas encore.

— J'avais une petite conversation avec Blanche-Neige sur le respect que l'on doit à autrui, expliqua Barbe-Bleue.

— Je vois. Et ça se passe bien ?

— Mal. Je voulais donner à votre ex-petite amie une chance de se racheter une conduite. Elle est l'alliée des Grimm, donc hostile à la Main Rouge. J'avais espéré qu'elle accepterait de m'épouser, ce qui lui sauverait la vie lorsque le Maître prendra le pouvoir.

— C'est sans espoir, répondit Charmant. J'ai déjà essayé.

— Que dis-tu, Guillou ? s'exclama Blanche-Neige.

Charmant s'approcha et la regarda droit dans les yeux.

— Tu t'es mise dans de sales draps, Blanche-Neige.

— Dites, Guillaume, ça ne vous embête pas que je m'amuse un peu avec la demoiselle ? reprit Barbe-Bleue. Si vous en avez fini avec elle, comme vous le prétendez, ça vous est égal, hein ?

Charmant acquiesça en silence.

Il repartait vers la place principale, où la bagarre faisait toujours rage, lorsque, tout à coup, il tira son épée, fit volte-face et la planta dans le ventre de Barbe-Bleue. Celui-ci s'écroula. Blanche-Neige s'écarta aussitôt de lui. Barbe-Bleue tendit la main, puis il ferma les yeux et sa main retomba.

— Coup de théâtre, souffla Puck à l'oreille de Sabrina.

Blanche-Neige tremblait. Charmant l'attira à lui.

— Tu me hais et je te comprends. Je voudrais te demander pardon, mais je ne le peux pas. Parce que si j'ai fait tout cela, c'est pour te sauver la vie.

Il lâcha la princesse.

— Canis a pris la fuite, annonça-t-il à Mamie Relda.

— Où est-il allé ?

— Robin lui a parlé de Sylvinet Lemboisé. Canis est devenu fou furieux et il a filé à Lemboisie. Il a été blessé, quelque chose s'est passé en lui. Je crois que le Loup le possède totalement...

— Si nous n'intervenons pas, il tuera Sylvinet Lemboisé ! dit Jacob à Mamie Relda.

Mamie prit Daphné par la main.

— Tu as toujours le kazou sur toi ?

— Oui.

— C'est peut-être notre dernière chance !

Trois voitures fonçaient sur les départementales de la région de Port-Ferries. Dans la première, il y avait Sabrina, Puck et Daphné sur la banquette arrière, Mamie, Jacob et Aurore Églantine devant. Blanche-Neige conduisait la deuxième avec le prince Charmant à ses côtés. Dans la troisième s'étaient entassés les joyeux compagnons.

Jacob roulait comme un fou, au risque que la vieille auto rende l'âme. Des étincelles jaillissaient par intermittence de dessous le capot, mais personne ne faisait de commentaire. Tout le monde espérait que la guimbarde tiendrait le coup.

Daphné observait le kazou, le tournait et le retournait. Elle surprit le regard de Sabrina. Comme toute conversation dans ce boucan infernal était impossible, elle lui fit un signe pour lui expliquer qu'elle se concentrait.

Tous arrivèrent bientôt devant le parc Lemboisie. Lorsque Tonton Jaco coupa le moteur, la vieille auto tressauta, puis se tut.

— Vous pensez qu'on va réussir ? demanda Robin.

Un hurlement retentit. C'était Sylvinet Lemboisé.

— Pas sûr, ça chauffe déjà ! dit Puck en dégainant son épée.

Il prit le sentier en courant, suivi par les autres. Lorsqu'ils arrivèrent devant la maisonnette de la mère-grand, ils constatèrent que la porte avait été arrachée de ses gonds et gisait dans l'herbe.

— Ne vous approchez surtout pas de M. Canis, les enfants, les avertit Mamie Relda.

— Mais moi, je suis venu ici pour me battre ! se lamenta Puck.

— Tu es prête ? demanda Mamie à Daphné.

Daphné brandit le kazou et acquiesça. Mamie Relda appela M. Canis. Pas de réponse.

— Loup, y es-tu ? reprit-elle.

Le Loup s'encadra dans l'embrasement de la porte. Il traînait un Sylvinet Lemboisé plus mort que vif qui piaillait.

— Ça sent la chair fraîche ! s'exclama le Loup, tout guilleret. Les Grimm ! Et des amis ! Quel festin !

— Lâchez Lemboisé !

Le Loup éclata de rire.

— Ma bonne Relda, vous me faites doucement rigoler ! Vous ne me comprenez pas ! Je suis une bête sauvage, j'agis bestialement. Vous avez aidé Canis à me tenir sous contrôle, mais je suis désormais libre ! Je ne suis plus esclave de ce vieux barbon de Canis. Me voici, me voilà, impatient de faire couler le sang à flots.

— Moi, je sais que M. Canis est toujours là..., objecta Mamie.

Le Loup se remit à rire.

— Vous avez raison, Relda. Approchez-vous donc, touchez-moi : j'ai de grands bras, de grandes dents, et c'est pour mieux vous manger !

— Lâchez Lemboisé ! s'écria Robin des Bois.

Il banda son arc et visa le Loup.

— Au secours, couina Lemboisé.

— Regardez-moi donc le super bûcheron ! Ce parc, ce monument à sa bravoure ! reprit le Loup. Le super héros qui m'a vaincu pleure comme un bébé !

— Loup, je vais te donner une dernière chance, gronda Mamie Relda d'une voix sévère.

Surpris, le Loup leva un sourcil broussailleux.

— Ai-je bien entendu, Relda ? Vous me menacez ?

— Je suis sérieuse comme jamais je ne l'ai été.

— Je veux bien qu'on parle, dit le Loup en regardant Sylvinet Lemboisé. Mais avant, laissez-moi déjeuner en paix.

Il ouvrit tout grand sa gueule et planta ses crocs dans le bras de Sylvinet Lemboisé qui hurla de douleur.

— À toi de jouer, Daphné, dit Mamie en s'écartant.

Daphné souffla dans le kazou. Un tourbillon s'en éleva, arrachant les branches et dépouillant les arbres de leurs feuilles. Le Loup relâcha Lemboisé et observa la petite fille.

— Cet objet m'appartient ! rugit-il.

Et il avança sur elle.

À cet instant, il fut touché par une flèche de Robin. Il hurla de douleur, mais il arracha la flèche de son bras, et continua de s'approcher de la petite fille. Petit Jean et les joyeux compagnons se jetèrent alors sur lui et le firent tomber à genoux. Puck s'éleva dans les airs, s'installa sur le dos du Loup et lui asséna des coups d'épée sur la tête. Sa mission accomplie, il s'écarta prudemment. Hélas, rien ni personne ne pouvait arrêter le Loup, qui continuait de fondre sur Daphné.

Il la plaqua à terre, mais la vaillante petite fille ne lâcha pas son kazou, qui, curieusement, ne semblait plus fonctionner. Avait-il perdu son pouvoir ? Sabrina sauta sur le dos du Loup et le bourra de coups. Elle l'entendit rire à gorge déployée : il s'amusait de ses efforts désespérés et de la peur qu'il lisait sur le visage de Daphné. Il ouvrit sa gueule garnie de crocs immenses

et se préparait à les planter dans le cou de Daphné lorsqu'une violente bourrasque l'enveloppa. Les rafales semblaient vivantes, elles ondulaient comme mille serpenteaux et elles le ficelèrent solidement.

Le Loup rugit et se débattit comme s'il avait été pris dans le filet d'un pêcheur. Il insulta Daphné, beugla les pires menaces du monde et jura qu'il la déchiquetterait, mais il était ligoté par le vent. Sabrina, elle aussi enfermée dans la tempête, était désormais impuissante. Elle eut beau tenter de s'écarter, le vent la tenait dans sa poigne invisible.

Soudain, une ombre mouvante sortit de Canis, aussi horrible que celle qui avait possédé le Petit Chaperon rouge. L'entité avait la forme d'un loup, elle hurlait et se débattait, la gueule bordée de mousse baveuse. L'ombre maléfique s'éleva au-dessus de leurs têtes, sans cesser de rugir, tout entière au pouvoir de la tempête magique. Lorsque Sabrina baissa les yeux, elle se rendit compte qu'elle ne tenait plus le Loup, mais M. Canis. Ce dernier gisait, inconscient.

— Sabrina, lâche-le tout de suite ! s'écria Mamie.

C'était bizarre, elle ne le pouvait pas. Son regard était aimanté par celui de la créature d'ombre. Soudain, l'entité hurla et souffla un feu ardent sur son visage. Aussitôt après, Sabrina sentit une étrange sensation la saisir. C'était comme si le vent la traversait, s'insinuait à travers chaque pore de sa peau. Puis, tout à coup, la tempête tomba, tout redevint calme. Sabrina chercha des yeux l'ombre funeste, en espérant qu'elle avait été capturée et enfermée à jamais.

— Où est cette chose ? demanda-t-elle, étonnée du timbre râpeux et caverneux de sa voix.

Dans son corps, c'était un fourmillement de mille sensations fabuleuses ! La puissance et la vitesse s'y étaient donné rendez-vous ! C'était grisant ! Jamais Sabrina ne s'était senti une âme si hardie et guerrière ! Pour la première fois depuis longtemps, elle n'avait plus peur des monstres, des traîtres ou des fous. Elle ne redoutait pas non plus une attaque surprise ou la trahison de ceux qu'elle aimait. Elle était impatiente de provoquer et d'affronter !

Elle avait envie de décrire à Daphné ce qu'elle ressentait, mais elle avait du mal à trouver ses mots. Ses pensées étaient tellement confuses et compliquées, tout à coup. Elle essaya de parler, mais seul un rire horrible et goulé jaillit de sa gorge. Elle tourna les yeux vers sa sœur, qui achevait sa propre métamorphose. Un épais brouillard noir l'enveloppait et masquait son visage où seuls ses yeux brillaient comme deux soleils.

— Sabrina, arrête ! hurla Mamie Relda.

Sabrina était déconcertée. Que voulait dire Mamie ? Elle ne faisait rien de mal.

— Sabrina, je t'en supplie, ne fais pas ça..., la supplia Daphné du sein de son brouillard noir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda Sabrina, dont le regard tomba sur le jouet que tenait sa sœur.

— Tu dois lutter ! Je sais que tu es toujours là. Ne te laisse surtout pas posséder par cette entité malfaisante ! insista Daphné.

— Tu es complètement folle ? Pourquoi me parles-tu sur ce ton ?

Personne ne lui répondit. Sabrina comprit qu'elle avait posé la question dans sa tête. Une voix s'éleva du sol.

— Lutte, mon enfant...

Sabrina baissa les yeux. M. Canis gisait à ses pieds. Il était tout vieux, tout fripé, mais, surtout, deux grosses pattes griffues et velues l'oppressaient et l'étouffaient. Sabrina hurla. Il fallait délivrer leur ami ! Mais ses cris cessèrent lorsqu'elle comprit que c'était elle qui était en train de le tuer.

Elle était le Grand Méchant Loup.

Sabrina se rua dans la maisonnette et se regarda dans un miroir. La vue de son reflet l'épouvanta. Ses cheveux blonds avaient disparu, remplacés par un pelage épais qui la recouvrait de la tête aux pieds. Ses mains étaient devenues de vrais battoirs garnis de griffes. Elle fit volte-face et découvrit une queue sur son arrière-train. Quelle horreur ! Comment était-ce arrivé ? Sabrina rugit, folle d'angoisse. De colère, elle brisa le miroir.

— Je vais tout arranger ! s'écria Daphné derrière elle.

Sabrina la regarda. Qui était-ce ? Que voulait-elle ?

Ça sent la chair fraîche ! se dit-elle ensuite. Elle se voyait déjà s'emparer de la petite fille et... Non ! Elle devait lutter ! Comment ? L'instinct et la faim la dominaient...

Puis le vent revint et tout devint noir.

Quand Sabrina se réveilla, elle avait repris son apparence. Elle était allongée dans le lit séculaire de la mère-grand. Tous ses amis et sa famille étaient à son chevet. Daphné pleurait et essuyait ses larmes du revers de sa manche. M. Canis aussi était présent. Il tenait un bocal hermétiquement fermé. À l'intérieur gigotait une créature fantastique. Aurore, Blanche-Neige, Charmant étaient également là, avec Robin, Petit Jean et les joyeux compagnons.

— Comment te sens-tu, mon enfant ? demanda Canis.

— Normale..., répondit Sabrina en examinant ses bras pour s'assurer que tout était rentré dans l'ordre.

Canis se mit à rire.

— C'est un sentiment extraordinaire de redevenir soi-même, n'est-ce pas ?

— C'est fini ? interrogea-t-elle.

— Plus ou moins.

Mamie Relda posa une main sur son front.

— Tu as eu une journée éprouvante...

Le hurlement de sirènes l'interrompit.

— Voici Nottingham ! s'écria Robin. On fait comme on a dit ?

Canis et Charmant se regardèrent et se serrèrent la main.

— C'est oui ! répondirent-ils.

— Que se passe-t-il ? demanda Sabrina.

Canis et Charmant n'avaient jamais pu se souffrir, et ils semblaient maintenant être les meilleurs amis du monde.

— Je crains que, après les Grimm, nous ne soyons les habitants de Port-Ferries les plus recherchés ! répondit Charmant.

— C'est tout nous, ça ! s'exclama Petit Jean.

— Nous allons devoir nous cacher pendant un moment, enchaîna Canis.

— Personne ne nous retrouvera dans la montagne, déclara Blanche-Neige.

— Parce que vous aussi vous partez ? lui demanda Sabrina.

Mlle Neige acquiesça et sourit à Charmant.

— Il faut bien que quelqu'un surveille cette bande de voyous !

— Je ne serai pas loin, dit Canis à Mamie.

— Je sais...

L'un des joyeux compagnons entra en courant.

— Ils arrivent !

— C'est à toi que je les confie, gamin, dit Canis à Puck.

— Comme toujours !

— Il faut y aller ! dit Robin. Ne vous faites pas de souci, vous allez adorer la forêt !

Les joyeux compagnons, Charmant et Blanche-Neige sortirent de la maisonnette. Canis demanda :

— Vous m'avez bien dit que je m'appelais Pierret Leleu ?

Sabrina hocha la tête.

— Je suis impatient de refaire connaissance avec lui...

Et il suivit les autres.

Nottingham soumit les Grimm et Puck à un interrogatoire serré, mais il les relâcha au bout de plusieurs heures. Il avait beau être en colère contre eux, il n'avait aucune preuve qu'ils avaient été complices de l'évasion de Canis et du meurtre de Barbe-Bleue. Cependant, il ne s'avouait pas vaincu et il leur fit comprendre qu'il aurait leurs têtes, un de ces jours !

Jacob déposa Aurore Églantine à son café et promit de lui téléphoner dans la soirée. Elle lui murmura quelques paroles à l'oreille. Jacob sourit comme un enfant le matin de Noël et la contempla jusqu'à ce qu'elle ait disparu dans son café.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Daphné avec curiosité.

— Qu'elle était amoureuse de moi...

— Le scoop ! dit Puck.

Lorsque les Grimm rentrèrent chez eux, l'infirmière Gargamelle les attendait devant la maison.

— Gargamelle ! s'écria Mamie Relda quand elle fut descendue de voiture, nous sommes désolés d'être en retard ! Nous avons été retenus par le shérif.

L'infirmière terminait un sandwich à la sauce bolognaise et semblait d'excellente humeur.

— Pas de problème, madame Grimm. J'espère que vous n'avez pas d'ennuis ?

— Les ennuis, c'est le sel de notre vie...

— J'ai amené la petite. Elle doit être par là... Ah, la voilà !

Sabrina fut surprise de voir le Petit Chaperon rouge s'approcher, avec Elvis qu'elle tenait en laisse.

— C'est votre toutou ? demanda la petite fille. Qu'est-ce qu'il est mignon !

Content, Elvis lécha la fillette.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ? s'étonna Sabrina.

Mamie Relda s'agenouilla devant le Petit Chaperon rouge.

— Elle va habiter avec nous.

— Quoi !

— M. Canis nous a demandé de nous occuper d'elle, pendant son absence, et je pense que c'est une excellente idée. Elle a besoin d'amis pendant sa convalescence.

Le Petit Chaperon rouge sourit aux fillettes.

— Elle a tout de même essayé de nous tuer ! protesta Sabrina.

— Sabrina, ne sois pas mesquine !

Mamie Relda installa le Petit Chaperon rouge dans la chambre de M. Canis et lui promit de l'emmener faire du shopping dès le lendemain. Sabrina monta avec sa sœur, mais Daphné n'entra pas dans leur chambre. Sabrina en eut le cœur brisé. Pour regagner sa confiance, elle devait s'en remettre au temps et faire des efforts...

Elle se coucha, mais, sans Daphné, la chambre semblait trop grande et tellement vide... Aussi, bien que morte de fatigue, elle n'arriva pas à trouver le sommeil. Au bout d'un moment, elle décida d'aller voir ses parents. Ils étaient toujours endormis dans le grand lit. Sabrina se nicha entre eux. Elle fermait les yeux, lorsqu'elle entendit Miroir tousser.

— Tu veux savoir où est Boucle d'or, maintenant ? lui demanda-t-il.

La fillette contint ses larmes.

— Non, c'est fini. Elle ne veut pas revenir à Port-Ferries... Mais je ne lui en veux pas... Si je pouvais quitter cette ville pour toujours, rien ne m'y ramènerait.

— Je comprends ce que tu ressens, mon étoile des mers.

Le visage bulbeux de Miroir s'estompa. Sabrina embrassa son père, puis sa mère. Hélas, ses baisers, même pleins d'amour, n'avaient pas le pouvoir de rompre le charme... Tant pis, au moins, ça lui faisait du bien de les embrasser. Là-dessus, elle s'endormit.

Au cours de la nuit, elle se réveilla en entendant frapper à la porte. Elle courut ouvrir. Qui pouvait leur rendre visite à une heure si tardive ? Puck ? Il oubliait souvent ses clés. À moins que le Petit Chaperon rouge n'ait eu envie d'aller se promener et qu'elle se soit fait enfermer dehors ?

Elle ouvrit, se frotta les yeux, et poussa un cri. Devant elle se tenaient trois gros ours bruns, l'un avec une cravate, le deuxième, une robe à pois rouges, et le troisième, une casquette de base-ball. Les deux premiers faisaient près de trois mètres. Le dernier était de la taille de Sabrina.

Une quatrième personne les accompagnait. Une jeune femme avec des boucles blondes comme l'or, un visage constellé de taches de rousseur, un joli teint doré et deux grands yeux verts.

— Boucle d'or !

— Désolée, je suis en retard. Je devais passer prendre des amis. Cette ville est si dangereuse...

Puis Boucle d'or sourit.

— Il paraît que quelqu'un a besoin d'un baiser d'amour dans cette maison ?

FIN DU TOME 6